



ANTONIN GUIRETTE

# ESCOUADE 109

ANTONIN GUIRETTE  
**ESCOUADE 109**

## **Chapitre 1 – La mobilisation**

Ce matin-là, Deyem eut la surprise de trouver trois soldats qui l'attendaient sur le pas de sa porte. Il venait à peine de se réveiller et les considéra en se demandant s'il ne rêvait pas encore. La soirée d'hier avait été arrosée, et peut-être que cette vision était le résultat de cette mixture

peu avenante qu'on lui avait fait boire. Si c'était bien le cas, ça n'avait pas été de l'alcool. Les premiers mots de l'un des soldats ne firent cependant que renforcer la confusion du jeune homme.

— Monsieur, sur l'ordre du Conseil des Factions, vous devez venir avec nous. La mobilisation générale des actifs a été décrétée.

*Oui, ce doit être un cauchemar*, se dit Deyem. Pour un antimilitariste comme lui, une mobilisation forcée était à peu de chose près le pire événement qui pouvait se produire. La veille, devant une foule constituée d'amis autant que de curieux, il avait ardemment défendu la neutralité républicaine dans le conflit. Se retrouver enrôlé sans discussion le

lendemain était bien trop improbable pour être vrai.

Le soldat qui venait de lui parler avait du galon sur les épaules. Pour ce que Deyem en savait, ce devait être un sergent. Voyant que le jeune homme ne réagissait pas, il claqua dans ses doigts à l'adresse de ses deux subordonnés. Les soldats s'avancèrent alors et attrapèrent Deyem par les épaules. Ils le secouèrent comme un prunier pour le rappeler à la réalité. Réalisant enfin qu'il n'était pas dans un rêve, le jeune homme écarquilla les yeux.

— Non, ce n'est pas possible... murmura-t-il.

Le sergent croisa les bras, visiblement satisfait de voir que les choses avançaient un peu.

— Si, ça l'est, gamin. Et oui, même les bourges comme toi vont pouvoir participer. Réjouis-toi.

Deyem déglutit puis regarda autour de lui, comme si tout l'univers était en train de s'effondrer. Il ne voulait pas croire que ce qu'il se passait était réel, mais il n'avait d'autre choix que d'obtempérer.

— Qu'est-ce que... je dois faire ?

Le sergent poussa un soupir. C'était son travail d'annoncer la nouvelle. Il en allait du salut de la République, alors c'était le prix à payer. La République allait envoyer ses enfants à l'abattoir et prier pour que la majorité d'entre eux en reviennent vivants.

— Bien, dit-il. Je te laisse cinq minutes. Prends juste tes vêtements pour aujourd'hui, on te fournira un

uniforme plus tard. Prends aussi de quoi faire ta toilette. Ah, et tu as droit à un effet personnel. Un seul, j'ai dit. C'est compris, gamin ?

Deyem acquiesça timidement, les larmes aux yeux. Il avait vingt ans mais pitoyable comme cela, il avait l'impression d'en avoir dix. D'un mouvement de tête, le sergent lui intima l'ordre d'aller se préparer. Deyem obéit et se dirigea vers son salon comme un automate.

Il se demanda s'il ne pouvait pas trouver un moyen de s'enfuir. Ne pouvait-il pas désertier, partir dans les ruelles et demeurer caché jusqu'à la fin du conflit ?

Il chassa bien vite une telle pensée. S'il faisait cela, il se retrouverait radié de toutes les institutions. Il disparaîtrait des registres de sa

Faction et sa maison serait réattribuée. Il cesserait d'exister aux yeux de la République et n'aurait d'autre choix que de partir dans les campagnes pour toujours.

Il poussa un soupir. Dans l'immédiat, il devait faire ce qu'on lui avait demandé de faire. Il se rendit dans sa salle de bains et récupéra de quoi se nettoyer les dents et le visage. Il alla ensuite rouvrir la porte de sa chambre et, à côté de son lit, récupéra la petite statuette que ses parents lui avaient léguée. Taillée dans du bois, elle représentait le buste d'une jeune femme chauve. Deyem n'avait jamais trouvé cette sculpture très belle mais elle était dans la famille depuis plusieurs générations. S'il devait quitter son foyer, c'était le meilleur



souvenir qu'il puisse emporter avec lui.

Enfin, il récupéra une chemise ainsi qu'un pantalon et entreprit de les enfiler. Il ne savait pas combien de temps il lui restait mais probablement pas beaucoup. Il n'avait pas envie de commencer sa « nouvelle vie » en faisant mauvaise impression.

De nouvelles possibilités s'étaient formées dans son esprit. Il se souvenait de ce qu'il avait appris sur la conscription dans son enfance. Quand la République décrétait la mobilisation, c'était que son intégrité, voire son existence même, était menacée. Toutes les personnes actives étaient donc enrôlées dans l'armée avec un grade plus ou moins important qui dépendait de leur statut.

Deyem était un commissaire orateur de la Faction de la Métallurgie. Il était là pour être le porte-parole des ouvriers, et transmettre ainsi que défendre leurs doléances. Ce n'était pas ce dont on avait le plus besoin dans une guerre alors il doutait que cela joue en sa faveur. Il devait donc user de ses qualités (intellectuelles pour l'essentiel) afin de plaire et de ne pas se retrouver dans la position la moins enviable. La première chose à faire était d'être ponctuel. Qui sait ? Peut-être allait-il revoir ce sergent par la suite.

Avec un peu d'avance sur le délai qu'on lui avait imposé, il se présenta de nouveau à l'entrée de sa maison. Le sergent n'était plus là, il ne restait qu'un seul soldat pour l'attendre.

C'était un jeune homme qui paraissait avoir son âge. Ses cheveux bruns étaient coupés courts et son uniforme paraissait un peu trop grand pour lui. Deyem s'abstint toutefois de lui faire la remarque.

— C'est bon, je suis prêt, dit-il.

Le soldat hocha la tête et enjoignit Deyem à le suivre. Le jeune homme ferma la porte de sa maison avec inquiétude et ils partirent. Ils remontèrent la rue pavée puis entrèrent dans la grande avenue de l'arrondissement. Nombre de civils marchaient dans la même direction, escortés par des soldats. Tout autour de Deyem avaient été dressées des tables sur lesquelles l'armée avait empilé des armes et du matériel. Des civils faisaient la queue devant chaque

table et recevaient l'un après l'autre leur paquetage militaire.

Le soldat qui guidait Deyem lui indiqua l'une des files d'attente et le jeune homme alla s'y placer. La rue était très peuplée mais pourtant, il ne s'était jamais senti aussi seul de sa vie.

La majorité des personnes qui faisaient la queue avaient entre la vingtaine et la trentaine. Le Conseil des Factions ne devait pas avoir conscrit tout le monde : il faudrait de la main d'œuvre pour participer à l'économie de guerre. Deyem supposa que cette tâche serait confiée à ceux qui travaillaient déjà dans les usines, et pas aux gens comme lui qui ne se salissaient pas les mains, sinon avec des plumes et de l'encre. Les hommes

et les femmes qui faisaient la queue pour prendre leur paquetage devaient donc être, comme lui, des personnes mieux placées dans l'appareil administratif. Il poussa un soupir. Il s'était toujours enorgueilli de son ascension et celle-ci avait toujours été louée autour de lui. Rien n'était plus important pour un fils de haut fonctionnaire que de monter au moins aussi haut que ses parents avant lui. En ce jour, Deyem voyait cette force devenir la raison qui l'envoyait au front, à la mort.

Il dut patienter pendant de longues minutes avant qu'enfin ne vienne son tour de récupérer son équipement. Les militaires assis derrière les tables en bois avaient l'air de s'ennuyer ferme. Lui aurait bien aimé pouvoir s'ennuyer aussi car en cet instant, il

était bien trop anxieux pour cela. Au moment où la jeune femme devant lui lui tendit son havresac et son fusil à ambre élémentaire, il étouffa un sanglot. À partir de maintenant, il n'y avait aucun retour en arrière.

Il entendit alors un cri à proximité et se retourna. La personne qui l'avait poussé était un homme plantureux aux yeux révulsés. Il venait de recevoir son paquetage et semblait être en train de faire une crise de panique. Soudain, avant même que qui que ce soit n'ait pu venir l'aider, il voulut retourner son arme contre lui. Il pointa le fusil en métal chromé contre son visage et pressa la détente. D'instinct, Deyem ferma les yeux, mais rien ne se produisit. Quand il regarda de nouveau, il constata que l'homme était toujours figé dans la

même position. Il avait cru qu'il pouvait se faire sauter la tête mais n'avait pas retiré la sécurité de son arme. Deyem lui-même n'aurait pas su comment le faire puisqu'il n'en avait jamais manié auparavant. Les soldats n'étaient pas fous : on n'allait pas donner de tels outils sans sécurité à des civils inexpérimentés avant de les avoir formés à les utiliser. Ce serait prendre le risque de déclencher une émeute.

Deux militaires arrivèrent sur ces entrefaites et saisirent l'homme par le bras avant de l'emmener. Un troisième récupéra l'arme et alla la ranger dans une caisse, derrière l'une des tables en bois. Le calme revint peu à peu et la distribution des paquetages reprit. Deyem, le visage en sueur malgré le froid mordant de

l'air, ajusta son havresac sur son dos après y avoir glissé ses affaires personnelles. Ensuite, il attendit les instructions de la soldate qui le lui avait donné. Elle pointa du doigt une tente, un peu plus loin dans l'avenue. Deyem acquiesça puis se dirigea vers celle-ci. Il avait le souffle court et son havresac pesait son poids.

La tente était faite d'un tissu bleu clair tendu par de longs bâtons de bois. À l'intérieur, il y avait d'autres tables et encore une file d'attente. C'était l'endroit où les militaires prenaient les identités avant de déployer les soldats vers leur affectation sur le front. Deyem se demanda quelle longueur ce dernier faisait et où on allait l'emmener. Dans les conflits précédents, la République avait appliqué nombre de stratégies



différentes. Elle avait obtenu son indépendance en maintenant des positions et en mitraillant les troupes ennemies qui tentaient de mener des charges. Par la suite, elle avait conduit de grandes offensives à cheval en faisant exploser des bombes pour briser la cohésion de ses adversaires. Quelques mois auparavant, elle avait même déployé de nouveaux engins volants afin de transporter ses troupes à l'autre bout du continent. Les professeurs d'histoire militaire avaient coutume de dire qu'aucun conflit ne ressemblait à celui qui l'avait précédé. Cela pouvait être vrai de l'intérieur, mais en tant que simple citoyen, Deyem voyait surtout qu'ils commençaient tous de la même manière (avec une invasion) et se terminaient tous de la même manière

(avec une victoire républicaine suivie d'un traité de paix).

— Nom, Faction et numéro du poste.

La voix du cinquantenaire en uniforme blanc et noir assis sur sa chaise ramena le jeune homme à la réalité. Il hésita un instant puis répondit :

— Deyem... Faction de la Métallurgie, et... numéro 554-13.

— Merci, lâcha l'homme.

Il baissa la tête vers la tablette électronique posée devant lui, tapa sur le clavier tactile puis regarda de nouveau le jeune homme.

— Vous avez été affecté à la brigade n°45. Veuillez la rejoindre dans les plus brefs délais.

Il ouvrit un grand sac en papier et y récupéra un bout de tissu qu'il tendit

à Deyem. Ledit bout de tissu avait la forme d'un cercle sur lequel on avait brodé une croix brune ainsi que le chiffre 45. Le jeune homme la fourra dans la poche de son pantalon et quitta la tente pour se diriger vers les transports de troupes.

L'armée avait réquisitionné de grandes carrioles afin d'acheminer tous les soldats vers le front. À côté, on avait fait installer des panneaux portant chacun le numéro d'une brigade. Deyem repéra le numéro quarante-cinq et s'y dirigea la boule au ventre. Une femme à l'air sévère portant l'uniforme avec un galon de capitaine l'apostropha alors qu'il allait monter dans la carriole avec les autres soldats.

— Au rapport. Quelle est ta brigade ?

Deyem fouilla dans sa poche et y attrapa son écusson avant de le tendre à la capitaine. Elle hocha la tête et lui fit signe de monter, avant de se hisser à son tour.

— Brigade 45, escouade 93. On est prêts à partir, cocher ! Allez-y !

Le conducteur de la carriole fit claquer son fouet et le cheval qui la conduisait se mit en branle. Deyem s'efforça de se faire une place parmi les autres soldats. Il était le dernier arrivant et il ne lui restait plus qu'un petit espace. Il serra les dents en réalisant qu'il allait sûrement passer des heures dans cette position, à attendre que l'on arrive. Il leva la tête vers les grands immeubles derrière lui et leur jeta un regard mélancolique. Il allait bientôt quitter tout cela et il ne

savait pas s'il aurait la chance de le revoir.

La carriole accéléra et prit la direction du nord. Elle dépassa la Place Patriotique puis atteignit la grande porte de la cité. Elle dut alors patienter pendant plusieurs minutes, le temps que les autres véhicules déjà devant elle sortent de la capitale à leur tour. Deyem y jeta un œil. Tous étaient remplis à ras-bord de soldats de plus ou moins son âge, et tous ces soldats semblaient à peu près aussi enjoués que lui à l'idée de partir en guerre. Leurs mines faisaient peine à voir et le jeune homme réprima un sanglot.

La carriole se remit enfin en mouvement et sortit de la ville. Au-delà des murailles, des collines verdoyantes s'étendaient à perte de

vue. Quelques oiseaux passaient dans le ciel, et Deyem crut apercevoir un lièvre qui gambadait à l'air libre. Le jeune homme observa les grands bâtiments blancs de Mahery rapetisser à mesure qu'ils s'éloignaient. En l'espace d'une heure, sa vie avait changé du tout au tout.

— Hé ! Tu vas bien ?

— Hmm ?

Il mit un certain temps à comprendre que c'était à lui qu'on s'adressait. La carriole progressait à travers la campagne et les murailles de Mahery avaient depuis longtemps disparu derrière les collines. Pourtant, le jeune homme n'avait pas cessé de regarder dans leur direction, comme si elles étaient toujours là, comme s'il pouvait encore revenir.

Il se retourna vers la personne qui lui avait parlé. C'était un garçon de son âge, blond aux yeux bleus et à la coiffure hirsute. Son visage était parsemé de taches de rousseur et il arborait un sourire affable. Deyem se demanda ce qui pouvait le rendre heureux au regard de telles circonstances.

— ... Oui ? répondit-il timidement.

— T'as mis le temps à répondre, s'amusa son interlocuteur. Je m'appelle Lyvio, et toi ?

Deyem le considéra, l'air quelque peu hébété. C'était pourtant un début de conversation normal mais il avait l'impression que la normalité avait déserté depuis un bon moment. Il s'éclaircit la gorge pour dissimuler sa gêne puis répondit :

— Deyem... On dirait qu'on est dans le même bateau.

Le dénommé Lyvio laissa échapper un petit rire. Deyem le regarda avec perplexité et ne put s'empêcher de lui poser la question :

— Comment tu fais pour sourire autant ?

Lyvio hésita pendant quelques instants sur sa réponse. Il n'avait pas l'air d'être en mesure d'en fournir une toute prête. Il fit claquer sa langue, sembla réfléchir, puis s'expliqua :

— C'est le seul moyen que j'ai pour ne pas devenir fou.

Deyem hocha la tête en signe de compréhension. Cela lui donnait froid dans le dos. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il ne demande pas. Lyvio n'était pas dans une meilleure situation que lui.



— Tu devrais essayer, reprit-il d'ailleurs. On se sent mieux quand on sourit, même quand on se force. Notre cerveau ne fait pas la différence entre les deux et ça nous rend un peu moins triste.

Deyem émit un petit rire à ces paroles.

— Je n'ai pas très envie de sourire...

— Pourtant, tu souris, là, répliqua Lyvio.

Deyem soupira en remarquant qu'en effet, il souriait un peu. C'était un sourire ironique qui n'allait pas tarder à disparaître mais Lyvio avait réussi à le lui arracher. Deyem regarda ce jeune garçon sans trop savoir quoi lui dire mais finit par articuler :

— Merci.

Lyvio fit un geste de la main comme pour lui assurer qu'il n'y avait pas de quoi. Les carrioles progressaient au milieu d'une plaine et un petit village était visible non loin, sur leur gauche. Les cheminées des maisons aux toits de chaume crachaient de la fumée, signe qu'elles étaient habitées. Deyem se demanda si les autorités avaient mobilisé les habitants des campagnes, aussi. Sans doute que non : il fallait bien des gens pour faire tourner l'agriculture et continuer d'apporter à manger aux autres. Il soupira. En cet instant, il aurait aimé être campagnard. Il comprenait désormais l'utilité de ces personnes qu'il avait méprisées auparavant, car elles étaient incultes. Pourtant, ce n'était pas de leur faute si elles l'étaient : elles étaient nées ici et

l'État ne leur avait pas fourni une éducation comparable à celle des gens de la ville. Pour la République, le développement de la cité-mère était ce qu'il y avait de plus important.

En fin de soirée, les passagers des carrioles commencèrent à apercevoir, à quelques centaines de mètres devant eux, de petites sources de lumière orangée. Il semblait que l'on avait installé là-bas des torches d'ambre élémentaire. Ils comprirent sans mal qu'ils étaient en train de s'approcher du front. C'était là qu'ils allaient passer les prochains mois de leur vie, sans savoir si la mort allait leur tomber dessus ni quel jour elle le ferait.

La carriole s'arrêta devant un assemblage de baraquements faits de

bois et de métal. Un militaire en faction attendait juste devant l'entrée, et ce baraquement n'était pas le seul : il y en avait d'autres, à intervalles de cinquante mètres, en une ligne qui continuait à perte de vue. Chacun était illuminé par deux torches d'ambre.

À l'injonction du cocher, les soldats descendirent de leur véhicule, qui s'ébranla ensuite de nouveau pour repartir en sens inverse. Il retournait à Mahery, sans doute pour faire le plein de nouvelles recrues à emmener au front.

Le soldat en faction accueillit les nouveaux arrivants par un salut militaire. La capitaine qui avait apostrophé Deyem avant le départ le lui rendit.

— Nous sommes la quatre-vingt-treizième escouade rattachée à la

brigade 45, prêts à prendre nos fonctions.

Derrière eux, d'autres escouades descendaient de leurs carrioles, menées par d'autres capitaines. Un homme âgé vêtu d'un costume d'apparat blanc supervisait l'ensemble. Il devait s'agir du général de la brigade 45.

La sentinelle hocha la tête à l'adresse de la capitaine et s'écarta pour laisser entrer l'escouade de Deyem. Suivant la jeune femme, les soldats passèrent un à un la porte du baraquement et s'engagèrent dans un escalier qui descendait sous la terre. Ils parvinrent ainsi dans une série de tunnels creusés à même la roche et soutenus par des piliers en bois. Une fois arrivée tout en bas, la capitaine alluma une nouvelle torche d'ambre.

Cette dernière était munie d'un clou dont la jeune femme se servit pour la fixer dans un mur. Regardant autour de lui, Deyem constata que d'autres escouades étaient déjà arrivées avant eux. En suivant le mur d'en face, il vit également que de nouveaux tunnels partaient en avant, se rapprochant du front. Ils passeraient par là dès que commenceraient les combats.

La capitaine elle-même, malgré son grade, ne semblait pas familière des lieux. Ces tunnels avaient dû être réaménagés de manière récente et cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas servi. La République n'aurait pas eu besoin de maintenir en état un aménagement qui ne servait à rien depuis des dizaines d'années de paix. Toutefois, elle avait été en mesure de

le remettre au goût du jour dès que cela avait été nécessaire.

La capitaine s'éclaircit alors la gorge et tapa dans ses mains pour que tous les soldats de l'escouade 93 tournent les yeux vers elle. Elle inspira profondément avant de prendre la parole :

— Bon. Nous sommes arrivés sur le front. Comme vous le voyez, c'est rustique. Pour tout ce qui relève de la toilette, on aura des douches dans la ligne suivante. Ces galeries sont constituées de quatre lignes, la première étant la ligne de front, celle depuis laquelle vous allez combattre. Elles ont été conçues pour stopper les charges adverses en minimisant les pertes. Cependant, les Novaliens que vous allez affronter ont des armes que l'on ne connaît pas encore. Je sais que

cela peut paraître fou de notre point de vue, mais c'est le cas.

Elle laissa passer un instant pour que ses soldats digèrent bien l'information, puis reprit :

— Lever à 6 heures et coucher à 22 heures. Les rations sont distribuées à midi et à 20 heures. Tout le temps que vous passerez éveillés, en-dehors de la toilette, vous le passerez sur le front. À partir d'après-demain, on mettra en place des roulements pour la nuit. Est-ce que c'est clair pour tout le monde ?

Les soldats répondirent par une approbation générale. Deyem se sentait de plus en plus nauséeux. Il ne parvenait pas à se faire à cette odeur de terre mouillée, et il sentait qu'elle allait empirer dans les jours qui venaient avec la sueur et le sang. Il se



contenta donc, comme tout le monde, de suivre la capitaine qui conduisait ses subordonnés vers la ligne de front.

La situation demeura calme durant les premiers jours. Les Novaliens n'avaient, pour l'heure, pas mené la moindre attaque. Une sentinelle observait parfois des mouvements au loin, mais l'armée ennemie ne semblait pas encore avoir pris la décision d'agresser la République. L'anxiété laissa donc bien vite place à la lassitude. Celle-ci ne fut brisée que par un seul événement : l'arrivée, au matin du troisième jour, d'un convoi d'androïdes.

La République avait bâti sa force sur des prouesses technologiques jamais égalées par les royaumes frontaliers, et les androïdes étaient la

plus grande de toutes ces prouesses. Leur fabrication coûtant cher, ils étaient employés par l'administration, l'armée et quelques familles fortunées. La République en avait également vendu à un voisin, le Royaume de Vorona, qui s'était empressé de les répliquer, sans toutefois atteindre le niveau de développement des androïdes maheris.

Ces automates nécessitaient une certaine quantité d'énergie pour fonctionner. De fait, ils avaient la même taille qu'un enfant de dix ans et de par leur absence de rides ou d'imperfections de la peau, ils leur étaient très semblables. Ils se caractérisaient cependant par des pupilles anormalement dilatées qui rendaient, pour les humains, leurs

yeux difficiles à observer sans éprouver un certain malaise. Ce phénomène, appelé mydriase, était induit par les petites pierres d'ambre élémentaire incrustées dans leur tête, et qui alimentaient leur cerveau.

Si leur arrivée fit quelques émules au sein des différentes escouades, ils se firent discrets par la suite. Ils n'apparaissaient en effet que peu au front et restaient la plupart du temps dans les lignes arrières. L'État-major en avait décidé ainsi afin de les économiser avant l'arrivée des Novaliens. Inutile pour les androïdes de dépenser de l'énergie alors qu'ils pouvaient dormir pendant de longues périodes de temps. Il en venait parfois, quand cela était nécessaire, et aussi pour permettre aux soldats de se familiariser avec eux.

Le matin du sixième jour, lorsque la voix des officiers vint tirer les soldats du sommeil, Deyem eut toutes les peines du monde à émerger. La température ambiante avait baissé et il sentait tous ses membres engourdis. Les soldats se reposaient dans des salles au plafond voûté, un peu mieux chauffées que le reste des couloirs. Toutefois, ils dormaient à même le sol, et les sacs de couchage qu'on leur avait fournis ne leur permettaient pas d'obtenir un sommeil véritablement réparateur.

Bon gré mal gré, Deyem leva la tête et regarda autour de lui. Ses collègues commençaient eux aussi à se réveiller. Il étira ses bras en bâillant à s'en décrocher la mâchoire puis tenta de se lever, mais ses jambes

refusèrent de coopérer avant la troisième tentative. Une fois qu'il se fut redressé avec maladresse, il enfila ses bottes en caoutchouc puis clopina jusqu'à l'entrée de la salle. Croisant Lyvio sur le pas de sa porte, il le salua d'un geste de la main.

Malgré la privation d'intimité et de confort, son ami avait conservé son apparente bonne humeur. Ce sourire était communicatif et Deyem se sentait toujours un peu mieux quand il le voyait. Après cela, il se dirigea vers les espaces de toilette et s'aspergea de l'eau sur le visage. Les canalisations étaient fonctionnelles depuis la veille et les robinets servaient maintenant à quelque chose. C'était au moins ça de mieux par rapport aux jours précédents.

Deyem but un coup et sentit son ventre gargouiller. Il allait devoir prendre son mal en patience car le repas ne serait servi que dans six heures. Il avait néanmoins eu la présence d'esprit de conserver un peu de nourriture du dîner de la veille. Retournant dans le dortoir, il ouvrit son havresac et en sortit la fin d'une barre de protéines. Il la mâcha avec précaution tout en se dirigeant vers la première ligne.

Arrivé dans le dernier tunnel, il plaça ses yeux sur la petite visière incrustée dans le mur. Elle était reliée à une caméra donnant un aperçu de la surface. Comme il faisait mauvais temps dehors, la pluie obstruait la vue, mais il n'y avait aucun signe d'une armée ennemie à l'horizon. Deyem soupira et se laissa tomber sur le sol.

Il regarda alors autour de lui et remarqua qu'il y avait quelqu'un sur sa gauche. Enfin, quelqu'un, le mot était abusif : c'était un androïde.

— Bonjour, murmura-t-il à l'adresse de ce compagnon inattendu.

L'androïde se tourna vers lui et lui rendit son salut.

— Bonjour, monsieur. Quel est votre nom ?

— Euh... Je m'appelle Deyem, balbutia l'intéressé. Et vous ?

— Kely. Enchanté de faire votre connaissance.

Deyem n'avait pas parlé avec un androïde depuis longtemps. Dans son souvenir, malgré les efforts des scientifiques pour recréer des émotions humaines, la palette de ces machines restait limitée. Ce n'était

pas avec un robot qu'il allait échanger ses opinions politiques.

Kely était un androïde à la peau diaphane, aux cheveux blonds et aux yeux rougeoyants. Il portait une tunique militaire à sa mesure, blanche et noire épurée dans la tradition maherie. Cependant, il était muni d'un pistolet à ambre et non d'un fusil comme celui des autres militaires. C'était une originalité. Deyem ne voyait cependant pas à quoi cela pouvait bien servir quand on tirait sur les ennemis à longue distance, à moins que ces derniers ne parviennent à investir les tunnels.

Le jeune homme releva les yeux vers l'androïde et jugea que quitte à ne rien faire, ils pouvaient toujours continuer à parler.



— Vous êtes arrivé avant-hier comme les autres ? demanda-t-il.

— Non, répondit Kely. J'ai été dépêché ce matin. Je viens d'arriver sur le front.

— Ah, vraiment ? Je ne pensais pas qu'ils allaient y amener encore de nouvelles personnes.

Aux dernières nouvelles, la mobilisation des actifs était finie. La République avait déployé un million de soldats sur des kilomètres et des kilomètres, le double de la Guerre d'indépendance. De plus, les cinquante mille androïdes réquisitionnés avaient déjà rejoint les postes de combat, eux aussi. Celui-là était donc une recrue de dernière minute.

— C'est le cas, confirma d'ailleurs Kely. On m'a affecté en retard. En

revanche, je ne suis pas habilité à dire pourquoi.

Deyem fit la moue. C'était étrange mais pas de quoi s'émouvoir non plus. Ce n'était pas comme si un seul androïde allait faire la différence contre les Novaliens.

Le tunnel se remplissait petit à petit de soldats à mesure que les conscrits du matin se réveillaient et se levaient. Le fait que l'eau fonctionne enfin avait eu un effet positif sur leurs visages. Tout le monde avait l'air un peu plus rayonnant que d'habitude.

Deyem entendit alors une détonation lointaine. Comme les autres, il eut le réflexe de regarder au-dessus de lui pour voir si ce n'était pas le plafond qui s'était fragilisé. Des rumeurs d'effondrements de tunnels s'étaient propagées deux jours plus tôt

et il ne savait pas si elles étaient fondées.

Une nouvelle détonation se fit entendre. Puis une autre encore. Elles étaient de plus en plus nombreuses et se rapprochaient. Deyem fut l'un des premiers à comprendre et à se remettre à l'observation de l'extérieur. Il plaça ses yeux contre la visière et devina tout de suite l'origine de ces sons. Il prit une inspiration et cria :

— Attaque ! Les Novaliens attaquent !

L'annonce se répercuta tout le long de la ligne de front. La capitaine, dont Deyem avait fini par apprendre qu'elle se nommait Anafem, débarqua dans le couloir et ordonna à tous les soldats de se lever et de se mettre en position.

Deyem croisa le regard de Lyvio en se dirigeant vers son poste. C'était la première fois depuis leur arrivée ici que son ami avait l'air inquiet, mais il se reprit bien vite et plaisanta à l'intention du jeune homme :

— Ne t'inquiète pas. Illustrons-nous, comme ça on rejoindra peut-être la 109...

Deyem ne comprit pas le sens de ces paroles, mais il n'eut pas le temps de demander car déjà Lyvio partait dans une autre direction. Deyem laissa tomber cette histoire et reprit son chemin lui aussi.

Des échelles étaient disposées à intervalles réguliers le long des murs. Elles menaient à des trappes donnant sur l'extérieur. Deyem monta le long de l'une d'elles et sortit à l'air libre. Les détonations, qui jusqu'ici avaient

été lointaines, devinrent alors un véritable vacarme.

Les Novaliens avançaient en effet. Devant lui, Deyem put voir une gigantesque armée à cheval en train de charger. Les détonations étaient provoquées par des outils qui projetaient de la fumée autour d'eux, au loin, formant ainsi un véritable nuage brouillant la perception des soldats de la République. Plus les secondes passaient, moins ces chevaux étaient visibles. Ce grand nuage de fumée s'élevait désormais dans la plaine en face de la tranchée. Néanmoins, malgré la peur qu'ils suscitaient, les Novaliens allaient se frotter à une puissance bien plus grande encore.

Tout le reste de la brigade n°45 avait pris place le long d'un muret de

pierre. Deyem enfila son casque anti-bruit et s'allongea. Il plaça ensuite son fusil sur le rebord du muret et commença à ajuster son premier tir de la guerre. Des cris d'encouragement des capitaines et autres sergents résonnaient un peu partout le long de la ligne de front.

— NE VOUS RELÂCHEZ PAS !  
VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Anafem vint se positionner à son tour, aux côtés de ses subordonnés, et donna les ordres. Deyem prit son arme entre ses mains et sortit quelques fragments de pierre lumineux de sa poche. Il les fit rentrer dans le fusil par une petite fente, et l'intérieur de l'arme se mit à rougeoyer. L'ambre était prêt à fonctionner à plein régime.

— À mon commandement...  
Visez... FEU !

Deyem pressa la détente et sentit un frisson glacé lui parcourir tout le corps. Il avait pu s'entraîner au tir au cours des jours précédents, mais les cibles étaient inertes. Cette fois, les personnes qui recevraient le projectile mourraient et il aurait du sang sur les mains pour le restant de ses jours.

La rapidité avec laquelle il avait mis ses propres convictions en sourdine le fascinait autant qu'elle le dégoûtait.

Les soldats firent feu et une salve de lumière orangée partit en direction des adversaires. Elle disparut cependant dans le nuage de poussière. Il était impossible de savoir s'il y avait eu un effet. C'était là la tactique choisie par les Novaliens : semer le doute parmi les défenseurs et instiller

la peur en faisant le plus de bruit possible.

— Faites monter les canons ! ordonna alors un officier derrière les soldats.

Un son mécanique strident commença à se faire entendre et Deyem ne put s'empêcher de jeter un œil à ce qui arrivait. De nouvelles grandes trappes s'étaient ouvertes dans le sol à intervalles réguliers et d'imposantes machines de guerre fixes étaient en train d'en sortir. Pilotées par des soldats assis sur des sièges en cuir, elles pivotèrent toutes vers le nuage de fumée.

— FEU !

La détonation qui retentit alors n'était en rien comparable avec la précédente. Si Deyem n'avait pas porté un casque anti-bruit, ses oreilles



auraient bourdonné pendant des heures. Les canons républicains avaient tiré de grands projectiles de plomb. Quand ils atteignirent le nuage de fumée, ils explosèrent, projetant des gerbes de flammes au-dessus d'eux. Nul doute que toute personne s'étant trouvée sur la trajectoire n'était plus là pour en parler.

Au bout de cinq minutes, le nuage soulevé par les Novaliens commença à se dissiper. Leurs réserves de fumée n'étaient pas infinies. Pour autant, l'appréhension ne diminua pas dans les rangs des soldats, car les envahisseurs étaient toujours à la charge. Leur effectif était difficile à estimer mais malgré les tirs des Républicains, ils avaient continué à avancer et étaient encore assez

nombreux pour espérer percer la ligne de front.

Les canons tirèrent de nouveau et les simples soldats ne se firent pas prier pour refaire feu à leur tour. Désormais, les ordres étaient d'opposer à l'ennemi un barrage ininterrompu. Chacun tirait jusqu'à ce que son chargeur soit vide, rechargeait son arme et tirait de nouveau. Malgré tout, les Novaliens se rapprochaient toujours et leur avant-garde se précisait de plus en plus. Les cavaliers portaient de larges boucliers métalliques qui interceptaient au moins une partie des projectiles d'ambre. Les capitaines de brigade ordonnèrent alors aux soldats de viser les montures. Si elles s'écroulaient, les Novaliens s'écroulaient aussi. Leur force semblait résider dans la

vitesse de leurs équidés mais il n'était pas dit qu'ils pourraient faire mieux.

Cela faisait déjà dix minutes que la bataille avait démarré et Deyem avait arrêté de réfléchir. Il se contentait de tirer machinalement comme un robot ; ou un androïde, à la rigueur. Il se plaisait à penser que les androïdes fonctionnaient comme cela et qu'il devait le faire aussi. Il ne savait même pas si ses tirs touchaient quoi que ce soit : il se contentait de viser les montures, de presser la détente puis de recommencer. Le staccato du fusil le faisait vibrer entre ses mains et la crosse venait parfois frapper sa joue. Il s'efforçait de l'ignorer.

Quand les Novaliens ne furent plus qu'à dix mètres, des projectiles lumineux s'élevèrent dans les airs depuis les rangs des attaquants, avant

de retomber vers la ligne de front. Deyem ne tarda pas à comprendre de quoi il devait s'agir et un officier cria :

— À TERRE !

Le jeune homme se coucha et prit sa tête dans ses mains pour se protéger au mieux. L'instant d'après, des explosions retentirent tout autour de lui et des soldats furent propulsés dans les airs, démembrés. Les missiles tirés par les Novaliens saignaient les rangs de la République, visant les canons pour la plupart. La ligne de front semblait être sur le point de céder.

— TIREZ !

C'était la voix d'Anafem que Deyem venait d'entendre. Sans se poser de question, il s'exécuta et leva de nouveau son arme. Il se trouva

alors presque nez à nez avec trois soldats novaliens. Il inspira profondément et tira trois coups précis en visant leurs têtes. Les soldats s'effondrèrent devant lui sans même avoir pu comprendre ce qui leur était arrivé. Deyem vit que plusieurs regards s'étaient tournés vers lui suite à son coup d'éclat. Lui-même avait agi sous l'effet du stress et avait du mal à croire ce qu'il venait de faire. Mais la bataille n'était pas terminée.

— PAS DE DISTRACTION !  
FAITES FEU !

Le déluge de lumière orangée s'abattit de nouveau sur les cavaliers novaliens. Les rares qui réussissaient à avancer étaient éliminés par les fusils à ambre des soldats de la République. Même s'ils étaient parvenus à s'approcher très près de la

ligne de front, les derniers mètres constituaient un mur presque infranchissable, même avec leurs obus.

Les canons encore intacts tiraient sans discontinuer, de même que les soldats. Certains hurlaient à chaque tir comme pour se donner de la force. Deyem, lui, se contentait de rester silencieux et concentré. Jamais de sa vie il n'avait été aussi certain de ce qu'il faisait. Il se sentait empli d'une force surpuissante à chaque fois qu'il pressait la détente de son arme, et cette force s'amplifiait à chaque fois qu'il voyait un soldat novalien s'écrouler grâce à lui.

Un canon tira alors tout près de la ligne de front et une colonne de terre s'éleva dans les airs pour éclabousser les yeux des soldats. Tous se

couvrirent le visage mais pendant cet intervalle, ils arrêterent de tirer. Deyem sentit son souffle se couper alors qu'un gros poids faisait pression sur son dos. Alors qu'il se croyait enseveli sous des décombres, il se retourna pour constater qu'il n'en était rien : il y avait quelqu'un sur lui. Il se releva pour se dégager et réalisa qu'il s'agissait d'un Novalien. Il cria à l'aide tandis que le soldat en question se recroquevillait. Deyem le ceintura pour l'empêcher de bouger et attendit qu'un supérieur arrive pour prendre une décision. Dans le même temps, des cris de joie s'élevaient de toutes parts sur la ligne de front : les Novaliens faisaient retraite. Repoussés par le barrage de feu, ils n'avaient eu d'autre choix que de repartir. Les bruits des cavaliers ayant

survécu et prenant la fuite allaient désormais diminuant.

L'odeur de la sueur mêlée à celle de la poudre planait sur le champ de bataille. Avec la pression qui redescendait, Deyem se rendit compte qu'il était haletant. Il avisa le soldat novalien qui gisait à ses pieds. Quand Anafem le vit, elle regarda le jeune homme avec stupéfaction.

— Merde alors.

Deyem leva la tête vers elle, l'interrogeant du regard pour obtenir des ordres.

— Pourquoi il est encore vivant ? demanda un homme à l'épaisse musculature en arrivant dans leur direction.

— Je ne sais pas... murmura Deyem. On doit pouvoir en tirer quelque chose.



Anafem se rapprocha du Novalien et le fixa pendant quelques secondes. Elle lui asséna alors un violent coup de pied dans la hanche. La victime se tordit de douleur et laissa échapper un cri guttural.

C'était la première fois que Deyem voyait un Novalien de près et il se rendait compte que la différence n'était pas si flagrante. L'homme avait la peau plus pâle que la moyenne des Maheris mais elle ressemblait à celle, diaphane, des androïdes. En outre, ses yeux étaient bridés et ses cheveux étaient bruns.

Tandis qu'Anafem réfléchissait, Deyem se mit au chevet de l'homme et examina son uniforme. Il palpa la tunique noire mais ne décela pas la présence d'un poignard caché sous les plis. Le Novalien avait dû perdre son

arme quand l'explosion l'avait soulevé dans les airs. Deyem l'entendit alors chuchoter et se rapprocha de sa bouche. Le Novalien, voyant que quelqu'un lui avait prêté son oreille, tourna la tête vers le jeune homme et répéta, plus fort :

— E chietevor nie zomrin...  
Chietevor nie zomrin !

Anafem poussa un soupir.

— Bon. On n'est pas bien avancés.

— Il dit qu'il ne veut pas mourir, traduisit Deyem.

Elle se tourna vers lui, circonspecte.

— Vous parlez le novalien, soldat ?

Deyem hocha la tête, gêné.

— C'est... du tekan. J'en ai fait.  
Un peu.

Face aux regards posés sur lui, il avait le sentiment d'être un lapin pris

au piège par des chasseurs. Il avait confirmé qu'il parlait la langue de l'envahisseur alors même que celle-ci était presque inconnue.

— On va avoir une discussion, dit Anafem. Suivez-moi.

Deyem se retrouva seul dans une petite pièce que l'on avait aménagée dans les souterrains mais qui ne semblait pas en faire partie. En effet, elle était fermée par un verrou et était bien plus propre que le reste. Il y avait une petite fenêtre au plafond, et elle laissait passer la lumière du jour à l'intérieur. Anafem avait conduit le jeune homme là puis était ressortie en lui disant de patienter jusqu'à son retour.

Cela faisait déjà trente minutes qu'il attendait et il commençait à se

demander si on ne l'avait pas oublié. Le Novalien avait dû être fait prisonnier et conduit dans une geôle. Deyem était au moins à peu près certain que ce n'était pas son cas. L'endroit était trop bien entretenu pour être réservé aux prisonniers. De plus, il n'avait pas vérifié si la porte était fermée à clé mais peut-être qu'elle ne l'était pas. Il n'osait simplement pas se lever pour tenter de l'ouvrir. De toute façon, que pourrait-il bien faire ? S'enfuir ? Avec tous les soldats qui passaient dans les couloirs, il aurait du mal.

Il supposa donc que l'on allait l'interroger. Cet endroit devait être une salle d'interrogatoire. D'ailleurs, il remarquait maintenant la présence d'un très large rectangle noir encastré dans l'un des murs. S'il s'agissait

d'un miroir semi-réfléchissant, il devait y avoir des gens de l'autre côté qui l'observaient. Peut-être même qu'ils attendaient quelque chose de lui.

*Qu'est-ce que je suis censé faire ?*

Il attendit encore dix minutes de plus, immobile sur sa chaise. Cependant, il finit par en avoir assez. Il se leva donc, se dirigea vers la porte, tourna la poignée, tenta de l'ouvrir et constata qu'elle était verrouillée. Il fit les cent pas dans la pièce puis s'assit contre le mur et ferma les yeux. Il resta ainsi immobile pendant un petit moment mais se demanda soudain de quoi il aurait l'air si quelqu'un entrerait. Il se releva donc et alla se rasseoir sur sa chaise. Là, il laissa sa tête reposer dans la paume de sa main et somnola.

— Soldat ! Vous dormez ?

Deyem sursauta et rouvrit les yeux pour se retrouver en face d'Anafem. Sa supérieure était revenue dans la salle et était accompagnée par une autre femme, à la coiffure brune sophistiquée et à l'œil sévère. Deyem était certain de l'avoir déjà vue quelque part mais il ne se rappelait pas où. À en juger par son uniforme, ce devait être une haut gradée. Deyem se leva et effectua un salut militaire. Le visage crispé, il attendit la suite non sans une certaine appréhension.

— Ne vous inquiétez pas, vous ne recevrez aucune sanction si c'est ce que vous craignez. Nous avons au contraire une tâche à vous confier pour la suite des hostilités.

Deyem se détendit et interrogea Anafem du regard. L'autre femme s'avança alors dans la pièce et s'introduisit :

— Bonjour. Je suis la Conseillère Dypia.

Deyem déglutit tout en se remettant au garde-à-vous. Il se souvenait d'elle, maintenant. C'était elle qui représentait la Faction des Armées au Conseil de la République. Elle était la dirigeante des forces de Mahery.

— Je souhaiterais savoir comment vous pouvez connaître le tekan, dit-elle.

Deyem hésita à répondre et attendit pour cela qu'Anafem l'y invite du regard. Il déglutit à nouveau puis s'expliqua :

— Il y a trois ans, j'ai trouvé un livre dans un marché. Il était écrit en ogbon du Royaume d'Hazo et enseignait cette langue. Il y a des gens qui la parlent dans les villages des montagnes du nord. Bref... J'ai appris comme ça.

— Juste par curiosité ? demanda la Conseillère.

Deyem acquiesça dans un premier temps, puis ajouta dans un murmure :

— Ça me faisait me sentir... un peu spécial.

Il déglutit puis regarda la cheffe des armées droit dans les yeux, observant sa réaction. Dypia esquissa un sourire qui souleva les rides de son visage et tendit la main au jeune homme, que ce dernier accepta sans comprendre. Tout en la serrant, la Conseillère déclara :



— Vous serez désormais interprète. Nous allons avoir besoin de gens comme vous pour obtenir quelque chose des prisonniers.

Deyem, les yeux écarquillés, digéra ces paroles. Cela voulait dire qu'il avait gagné son ticket de sortie du front. Cette bataille avait été sa première et aussi sa dernière. Alors qu'il craignait d'être sanctionné pour la détention d'un savoir illégal, celui-ci lui avait peut-être sauvé la vie. Il parvint à peine à bredouiller quelques remerciements à la cheffe des armées avant d'être conduit à l'extérieur de la pièce. De retour dans le couloir, il resta un instant immobile, sonné. Anafem posa alors une main sur son épaule puis lui intima de la suivre. Il obtempéra et ils se dirigèrent vers les geôles de la ligne de front.

Le Novalien restait stoïque à l'autre bout d'une table en bois. Il ne semblait cependant pas avoir subi de torture pendant que Deyem patientait dans l'autre pièce. Les hauts-gradés avaient visiblement attendu que le jeune homme vienne pour réaliser un interrogatoire. Anafem ne lui avait pas donné d'autre ordre que celui de « le faire parler ». Pour cela, il était libre de tenter ce qu'il voulait. Deyem avait du mal à comprendre le raisonnement dans la mesure où il existait des techniques d'interrogatoire, que lui ne connaissait pas. Toutefois, il n'avait pas eu envie de poser de question de peur qu'on le renvoie sur le front ensuite. Et ce n'était pas comme s'il ne savait pas parler aux gens : parler, il adorait ça.

Peut-être que c'était la raison pour laquelle Anafem lui faisait confiance ? Est-ce que les hauts gradés avaient pris le temps de faire des recherches sur lui ? Dans ce cas, ils savaient sûrement ce qu'il faisait : il était un orateur de la Faction de la Métallurgie, un de ceux dont le travail était d'écouter les ouvriers pour faire remonter ensuite leurs doléances. Il s'était taillé une petite réputation auprès des travailleurs et n'était pas toujours bien vu par sa hiérarchie, même s'il était capable de courber l'échine quand c'était nécessaire ; cela faisait partie de ses stratégies.

Son identité devait être connue et peut-être que l'État-major avait pris le temps de vérifier ses antécédents avant de revenir vers lui. Enfin, tout cela n'était que suppositions. Dans

l'immédiat, il devait se concentrer sur la tâche qu'on lui avait confiée. Il s'éclaircit donc la gorge pour attirer l'attention du Novalien et s'efforça de prononcer quelques mots dans sa langue :

— Bon... Je sais que votre sort n'est pas très enviable. Mais... si vous êtes d'accord pour me parler, peut-être que je pourrai y faire quelque chose.

Il laissa passer un instant puis demanda :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Sur ces mots, il adressa au Novalien un regard appuyé. Ce dernier se trémoussa sur sa chaise toujours sans rien dire. Néanmoins, il avait l'air d'hésiter à répondre à Deyem. Le jeune homme jugea que sa tentative de persuasion était en train de faire son effet. Il ne savait pas

pourquoi on l'avait envoyé ici sans formation mais il comptait bien faire son travail le mieux possible.

Le Novalien prit une longue inspiration puis ouvrit la bouche :

— J'accepte vos conditions.

Deyem sourit. Les mots employés étaient étranges mais le résultat était là. Ce devait être comme cela que les Novaliens parlaient. Deyem avait appris le tekan en autodidacte pendant des années sans jamais personne pour s'exercer en-dehors des livres. Il sentait d'ailleurs que sa maîtrise était encore hésitante maintenant qu'il avait un interlocuteur.

*Mais bon, je ferai avec...* se dit-il avant de reprendre :

— Pourquoi avez-vous mené cette charge ? Elle était vouée à l'échec. Qu'est-ce que vous vouliez faire ?

Cela lui paraissait être une question importante. Les Novaliens n'avaient pas hésité à envoyer des milliers d'hommes se briser les dents sur la ligne de front maherie. Les soldats de la République avaient eu une sacrée frayeur mais en définitive, leur barrage s'était révélé infranchissable. C'était ce que les hauts gradés avaient prévu. De plus, bien qu'étant en guerre, la République ne cherchait pas à attaquer les Novaliens. Deyem le savait car il soutenait cette position : pour l'instant, la majeure partie du Conseil privilégiait une certaine neutralité. C'était en tout cas ce qu'il pensait, mais dans la mesure où le même Conseil avait mobilisé les actifs, ce n'était peut-être plus le cas. Néanmoins, l'armée restait passive et

se contentait, pour le moment, de garder la frontière. Si les Novaliens n'attaquaient pas, ils ne risqueraient rien de la République avant un certain temps.

— Je ne comprends pas votre question, répondit soudain le prisonnier d'un ton neutre.

Surpris, Deyem demeura muet. Il lui semblait pourtant avoir été clair. Peut-être que cet homme n'était juste pas assez gradé pour posséder des informations. Selon les livres d'histoire, les Novaliens observaient une hiérarchie très autoritaire, où les soldats de base suivaient aveuglément les ordres de leurs généraux. Cet homme-là ne devait avoir aucune idée de la raison pour laquelle on l'avait envoyé au massacre. Deyem trouvait cela effrayant.

— Ça ne vous fait pas peur ?  
demanda-t-il.

Il ne savait pas trop pourquoi il avait posé cette question. Ce n'était pas le genre de chose que l'on demandait dans un interrogatoire. Enfin, il le supposait puisqu'il n'avait jamais vu d'interrogatoire de ses propres yeux.

— Je sers la gloire de l'Empire de Novalis, répondit laconiquement le prisonnier.

C'était la seconde fois qu'il répondait à côté et Deyem commençait à trouver cela irritant. Deux personnes entrèrent alors dans la pièce et il se retourna. Il constata qu'il s'agissait d'Anafem et d'un soldat du rang. La capitaine claqua dans ses doigts et le soldat leva son fusil à ambre, avant de faire feu en



visant la tête du Novalien. La détonation retentit et le son se répercuta sur les parois de la pièce, de même que l'éclair orangé. Deyem, sidéré, observait la scène sans mot dire. L'homme qu'il avait interrogé avait le front percé de trous et le visage immobilisé dans une expression de stupeur. Cependant, ce n'était pas le plus effrayant dans son apparence : en effet, des trous créés par l'impact de l'ambre sortaient des étincelles. Il émit un grésillement et tenta de prononcer quelques mots :

— Je refuse... vos... conditions...

Puis il s'écroula face contre la table et ne bougea plus. Deyem ne comprenait rien à la situation. Anafem ordonna que l'on se débarrasse du robot et le soldat alla le prendre par les épaules avant de le traîner hors de

la pièce. La capitaine prit sa place sur la chaise où il s'était tenu, en face du jeune homme.

— Je... je ne comprends rien, balbutia Deyem. Que s'est-il passé ?

Anafem lui adressa un sourire compréhensif puis répondit :

— C'était un répliquant. Les Novaliens les appellent *devopdos*.

— Vous voulez dire que... que c'était un robot ?

La capitaine hocha la tête pour confirmer l'évidence. Deyem avait bien vu des étincelles sortir du front de la « victime ».

— Et les Novaliens, continua-t-il, ils nous ont attaqués avec une horde de répliquants ?

— Non, le reprit Anafem. La large majorité d'entre eux étaient humains.

Mais oui, le but était probablement de nous infiltrer avec ces choses.

Deyem était estomaqué à l'idée que les Novaliens disposaient d'une technologie pareille. Il avait grandi dans l'idée que seule la République était capable de prouesses d'un tel ordre.

— Leur intelligence ne dépasse même pas celle d'un androïde de première génération, expliqua Anafem. C'est pour cela que l'on peut les confondre facilement. Mais c'est aussi pour cela que l'on vous a envoyé, vous. Notre but était de le déstabiliser avec des questions inhabituelles. Félicitations, vous avez parfaitement rempli votre rôle.

Deyem déglutit.

— ... Ça veut dire que je vais être renvoyé sur le front ?

Anafem haussa un sourcil et secoua la tête.

— Bien sûr que non. La Conseillère Dypia ne vous a pas menti.

Le jeune homme poussa un profond soupir de soulagement. L'espace d'un instant, il avait cru qu'on l'avait trompé pour obtenir le résultat le plus convaincant possible face au Novalien. Il était rassuré de savoir que cet acquis en restait un. Il pourrait se tenir éloigné du front et des tueries aussi longtemps que l'on aurait besoin d'interroger des prisonniers.

— Attendez-vous à parler autant à des Novaliens qu'à des Maheris. Commencez toujours par poser des questions un peu inhabituelles, sur leur humeur, leurs pensées, etc. Ils

mettent beaucoup de temps à s'y adapter. Pour ce qu'on en sait, les Novaliens cherchent à infiltrer les membres des armées ennemies avec ces saloperies. C'est pour ça qu'on va devoir systématiser les interrogatoires au sein de toutes les brigades. Parfois, quand quelqu'un aura l'air suspect, on vous l'enverra. Vous avez compris ?

Deyem acquiesça. Il aurait de toute façon le temps de saisir les subtilités de son nouveau travail, et il était peu probable qu'il soit seul. Des spécialistes l'accompagneraient probablement à l'avenir. Alors qu'il allait être congédié, il pensa à poser une dernière question :

— Ça n'a rien à voir mais... juste comme ça, vous savez ce que c'est, l'escouade 109 ?

Anafem haussa un sourcil. Elle n'avait pas l'air de comprendre.

— Ce n'est qu'une rumeur. Il n'y a que cent huit escouades par brigade, soldat. Bonne journée.

La discussion finie, Deyem se rendit au dortoir afin de se remettre de ses émotions. Anafem lui avait donné quartier libre jusqu'au lendemain, où il devrait s'attendre à beaucoup travailler. Il sentait que le temps de la lassitude était fini pour lui mais pourtant, il ne parvenait pas à s'en réjouir. Allongé sur son sac de couchage, il fixait le plafond gris sombre du dortoir et n'arrivait pas à fermer l'œil. La scène de la mort du répliquant se répétait en boucle dans son esprit. Il la superposait à la discussion qu'il avait eue avec

l'androïde Kely, un peu plus tôt dans la journée.

Il avait toujours été persuadé que la technologie était l'alliée fidèle de la République. Mahery était la seule à la maîtriser à son plein potentiel et cela ne changerait jamais. C'était ce qu'on lui avait appris quand il était enfant. Le contraire ne lui était jamais venu à l'esprit.

Il se rappela du début de la guerre et des nouvelles sporadiques qui étaient parvenues dans la capitale. Il avait été l'un des rares à en connaître certaines de par ses relations. Son rôle privilégié au sein de sa Faction lui permettait d'être mis au courant de détails cachés au grand public.

La position officielle de la République quant à la neutralité était qu'une guerre ne lui serait d'aucun

intérêt. Pourtant, cela entraînait en contradiction avec la stratégie du Conseil les années précédentes : il n'avait eu de cesse de s'ingérer dans la politique des royaumes voisins. Cela s'était d'ailleurs avéré payant puisque la République avait gagné en influence. En revanche, avant même le début du conflit, des Transporteurs de troupes avaient décollé pour une mission d'observation et n'étaient jamais revenus. Le Conseil avait prétexté que leur mission se poursuivait et qu'ils suivaient le conflit. Cela n'était pourtant pas logique compte tenu de ce que le Conseil avait toujours fait auparavant.

Les informations que l'on avait rapportées à Deyem étaient plus cohérentes par rapport à la réalité, mais il les avait jugées improbables et



n'y avait pas cru, tout du moins jusqu'à maintenant, au regard des découvertes qu'il avait faites aujourd'hui.

La rumeur voulait que les Transporteurs et les troupes qu'ils contenaient ne reviendraient pas. Les Novaliens avaient écrasé l'armée républicaine dans les montagnes d'Ikenast lorsqu'ils étaient arrivés sur le continent. C'était la première fois dans l'histoire de la République qu'un événement aussi dramatique se produisait.

Même si les Novaliens avaient pu surprendre les Maheris d'une manière ou d'une autre, la République aurait toujours la technologie comme alliée fidèle. Mais tout cela changeait avec ce que le jeune homme avait appris aujourd'hui. Même si ces

« répliquants » n'égalait pas la sophistication des androïdes, ils étaient tout de même une prouesse technologique. Si l'on additionnait cela avec l'attaque du matin, que les Novaliens aient pu battre la République devenait plausible. Cette simple idée, celle que la République pouvait perdre la guerre, l'effrayait au plus haut point.

Quelques heures plus tard, il entendit que l'on servait le repas de midi dans le second couloir. Son estomac se mit à gargouiller. Il poussa un soupir et se leva. Même choqué comme il l'était, il restait dépendant de ses besoins alimentaires.

Les discussions étaient très animées dans le couloir où les soldats déjeunaient. La plupart étaient galvanisés par les événements du

matin. Certains, pourtant, mangeaient en silence avec la mine sombre. Deyem repéra vite Lyvio et vint s'asseoir à ses côtés.

— Eh ben ! Tu étais où ? lui demanda son ami.

Le jeune homme ne savait pas s'il avait le droit de répondre. Dans le doute, il préféra mentir par omission :

— Là, j'étais aux dortoirs. Il fallait que je reste un peu seul.

Lyvio hocha la tête.

— C'était pas facile..., reconnut-il. Je n'imaginais pas que ce serait aussi violent.

Deyem ne pouvait qu'être d'accord. Lui-même avait pensé au pire quand on l'avait mobilisé, mais rien n'aurait pu le préparer à cela. Les explosions, les nuages de fumée et de terre, les hurlements des ennemis à la

charge, les ordres criés et répétés par les supérieurs... Dire que cela allait devenir le quotidien de tous les soldats du front... mais pas le sien. Il avait toujours du mal à le concevoir mais c'était le cas.

Il ressentit une étrange tristesse à cette pensée. Pourtant, il s'en était réjoui quand on lui avait donné cette nouvelle affectation. Mais s'en était-il vraiment réjoui ?

Il se sentait à part, voilà où était le problème. Il avait trouvé par hasard le moyen de quitter le front et donc de quitter ses nouveaux camarades. Il avait passé toutes ces journées avec eux et s'était senti proche car ils étaient tous dans le même bain. Maintenant, il allait de nouveau rejoindre une position privilégiée, et il ne serait plus à leurs côtés quand les

Novaliens chargeraient. La maîtrise du tekan était rare et il était évident que l'État-major ne voudrait pas prendre le risque de le perdre.

En son for intérieur, il fustigea son émotivité. Il n'avait rencontré ces gens que depuis très peu de temps et ne s'était lié d'amitié qu'avec Lyvio. Il n'avait aucune raison de se sentir coupable ou exclu pour un motif aussi futile. Il continuerait à servir dans le conflit, tout en étant à l'abri des combats qu'il avait en horreur. Il avait toujours été un antimilitariste convaincu – il ne pouvait pas *aimer* être sur le front.

En sortant de cette courte introspection, il poussa un soupir. Lyvio ne lui avait accordé aucune attention car on leur avait servi leur repas entre-temps. Deyem s'efforça

d'oublier ses doutes et de se concentrer sur sa barre de protéines. Aujourd'hui, elle avait un goût un peu plus sucré, qui se rapprochait de la saveur d'une pomme. Il trouvait cela bon, du moins aussi bon que pouvait l'être une ration militaire. Une fois arrivé aux deux tiers, il fit comme d'habitude et se rendit au dortoir pour ranger le reste dans son havresac.

En sortant, il resta immobile plusieurs secondes sur l'entrée, ne sachant pas où il était censé aller dans la mesure où on l'avait libéré jusqu'au soir. Serait-ce bien vu s'il retournait à l'avant avec les autres soldats ? Pouvait-il en profiter pour sortir un peu prendre l'air de l'autre côté ?

Il constata à cet instant que quelqu'un l'observait à l'autre bout du couloir. En plissant les yeux, il

constata que c'était l'androïde avec lequel il avait discuté, Kely. Celui-ci, voyant que Deyem l'avait vu, lui adressa un sourire avant de s'en aller. Deyem le regarda partir puis disparaître à un angle. Il reprit ses esprits, soupira derechef puis se décida à retourner au dortoir pour continuer à réfléchir. C'était encore ce qu'il pouvait faire de mieux.

Il fut réveillé au milieu de la nuit par le bruit d'une détonation suivi d'un tremblement de terre. Il savait que c'était la nuit car seules quelques lumières subsistaient à l'extérieur de la pièce et car il n'était plus seul dans le dortoir. D'autres soldats s'étaient d'ailleurs réveillés à cause du bruit de la première explosion et les derniers le furent tous par la seconde. Celle-ci fit

trembler les murs encore davantage et de petits bouts de terre tombèrent du plafond. Deyem commença alors à entendre les sons des soldats de garde qui s'activaient au-dessus.

Les Novaliens attaquaient de nouveau. En un instant, les capitaines de brigade se mirent à crier au rassemblement et ordonnèrent à tous de se diriger vers la surface pour défendre la zone. Deyem, lui, ne savait pas ce qu'il devait faire. Il croisa le regard d'Anafem et l'interrogea silencieusement.

— Non, pas vous, lui répondit-elle avec sévérité. Vous restez en arrière.

Il acquiesça en déglutissant. Quelques soldats avaient écouté l'échange et lui adressèrent des regards perplexes, voire colériques. Lui allait rester tranquille pendant



qu'eux risquaient leur vie. Il n'avait rien à répondre à cela et se contenta donc de rester immobile au cœur de la cohue. Une fois que tous les soldats eurent quitté le dortoir, Anafem apostropha de nouveau Deyem :

— Vous allez dans la salle de l'interrogatoire pour le moment. Prenez tout de même votre fusil, on ne sait pas encore comment la situation va évoluer.

Le jeune homme hocha la tête derechef et alla d'abord prendre son arme dans le couloir avant de se diriger vers la petite pièce. Une fois entré, il referma la porte puis alla s'asseoir sur l'une des deux chaises. Il se contenta ensuite d'attendre et d'écouter les sons ambiants. Les explosions se succédaient, les unes après les autres. Chacune faisait

trembler le plafond et les murs. Deyem se demanda s'ils n'allaient pas finir par céder. Les Novaliens devaient être en train de bombarder la surface. Il se souvint de l'enfer qu'il avait vécu la veille, lors de la première charge. Ce devait être encore pire maintenant.

Les détonations continuèrent à retentir, de plus en plus fortes et de plus en plus proches. Deyem entendait des hurlements et ne savait pas si c'étaient ceux des Maheris ou des Novaliens. Toutefois, bientôt, le galop des montures fut si proche que le doute ne fut plus possible : cette fois, les envahisseurs étaient parvenus à faire une percée.

Un froid glacial envahit tout son corps. Était-ce une bonne idée de rester là ? Ne risquait-il pas d'être fait

prisonnier s'il ne tentait pas, au moins, de résister à l'ennemi ?

Ayant pris sa décision, il se leva de sa chaise, empoigna son fusil et ouvrit la porte de la pièce. Il regarda à droite, à gauche : en dépit du vacarme, ce couloir-là était vide. Il referma la porte et se dirigea, non sans appréhension, vers le tunnel avant.

Les Maheris étaient au-dessus et combattaient l'ennemi. Néanmoins, ils avaient eu la présence d'esprit de refermer les trappes avant de partir au combat, ainsi les Novaliens devraient atteindre les baraquements, bien plus loin, pour investir les sous-sols. Deyem décida donc d'aller là-bas ; c'était le seul moyen qu'il avait de regagner la surface. D'habitude, les sorties étaient gardées par des soldats en armes mais cette fois-ci, il n'y

avait personne. Tout le monde devait être monté pour participer aux combats. Deyem se demanda si l'État-major y était aussi.

Il gravit les escaliers menant au baraquement et sortit à l'air libre. Le bruit des combats était bien plus fort ici mais il ne voyait encore aucun soldat nulle part. Les Novaliens n'étaient pas arrivés jusque-là pour l'instant.

Il se retourna et chercha à se diriger vers le champ de bataille. Ce fut alors qu'il vit ce qu'il se passait. Les Novaliens avaient bien atteint la ligne de front. Les explosions que les soldats avaient entendues avaient visé à détruire les trappes protégeant les canons, les bloquant ainsi sous terre. La République n'avait eu que son artillerie classique pour tenter de

repousser l'envahisseur. Désormais, les deux armées étaient aux prises l'une avec l'autre.

Deyem se rapprocha avec précaution. Il savait qu'en faisant ce qu'il faisait, il enfreignait les ordres, mais il n'en pouvait plus de rester inactif. De même, il était surpris par cette évolution de son comportement. Quelques jours plus tôt, il aurait saisi la moindre occasion de fuir. Désormais, il ne pouvait plus se résoudre à abandonner ses camarades. Il s'allongea à proximité du baraquement et ajusta son fusil à ambre avant de faire feu sur un soldat novalien, à cinquante mètres. Il toucha juste et l'envahisseur vêtu de noir s'écroula. Deyem sourit de satisfaction et prépara son prochain tir. Les étincelles projetées par les

fusils et les éclats orangés des salves lumineuses étaient tout ce qui lui permettait de viser. À cela s'ajoutaient des luminescences vertes qui semblaient venir des envahisseurs. Dans l'obscurité de cette nuit sans lune, la bataille formait un impressionnant spectacle lumineux.

Deyem pressa de nouveau la détente. De peur de toucher l'un de ses camarades, il était contraint d'espacer chaque tir. Il y eut alors, loin sur sa droite, une gigantesque explosion. Une langue de flammes s'éleva haut dans les airs et laissa retomber des monceaux de terre et de bois. Deyem comprit que les Novaliens venaient de faire exploser un baraquement. S'ils les visaient, c'était pour piéger les Maheris à l'extérieur.

Réalisant ce que cela impliquait, Deyem se leva et courut aussi vite que possible pour s'éloigner de sa précédente position. Quelques secondes plus tard, le souffle d'une nouvelle explosion le projeta en avant et il tomba au sol. Il s'en était fallu de peu. Il reçut une pluie de terre en plein visage et secoua la tête pour s'en débarrasser. Quand il rouvrit les yeux, un soldat novalien se tenait devant lui.

Deyem eut tout juste le temps de rouler sur le côté pour esquiver le tir, puis il se releva et mitrilla son adversaire sans lui laisser le temps de se repositionner. Les éclairs orangés jaillirent de son arme et le Novalien touché au torse tomba au sol, inerte. Deyem chercha alors dans son équipement un accessoire qu'il n'avait encore jamais tenu dans ses mains

depuis le début du conflit : son sifflet. Cet outil n'était à utiliser qu'en cas d'embuscade, ce que personne n'avait pris au sérieux jusque-là ; mais la situation venait de changer.

Deyem souffla de toutes ses forces dans le petit orifice et un son aigu sortit de l'autre côté. Regardant vers l'arrière de la ligne de front, il voyait déjà des silhouettes se dessiner. Tout seul, il n'aurait pas les moyens de s'en sortir. Il prit donc ses jambes à son cou et se dirigea vers ses camarades, au plus près de la mêlée.

Anafem fut la première à le voir et lui adressa un regard consterné. Deyem, le corps tremblant et le souffle court, désigna la direction dont il venait avant de brandir son sifflet devant lui. Comprenant la situation, sa



supérieure utilisa le sien à son tour, puis cria :

— EMBUSCADE ! LES NOVALIENS ARRIVENT PAR DERRIÈRE ! PRÉPAREZ-VOUS !

De ce côté de la ligne, les ennemis avaient pour la plupart été vaincus et les soldats républicains commençaient à peine à savourer leur victoire. Deyem aperçut alors une silhouette par terre dans l'obscurité. Il s'en approcha et constata qu'il s'agissait de Lyvio. Le jeune homme était livide et se vidait de son sang.

— Non...

Deyem s'accroupit à son chevet et voulut le secouer pour le réveiller. Son ami ne répondit pas et s'affaissa au contraire dans une position grotesque. Se couvrant la bouche de sa main, Deyem étouffa le cri de

douleur qu'il voulait pousser. Le torse de Lyvio était troué à trois endroits. Le visage noyé de larmes, Deyem remit son camarade dans une position décente et lui ferma les yeux. C'était tout ce qu'il pouvait faire.

Il était désormais décidé à combattre jusqu'au bout. Ce n'était plus pour sa vie ou par esprit collectif, c'était par vengeance. La rage au cœur, il rechargea son arme et alla se positionner aux côtés de ses frères et sœurs d'armes encore en vie.

Les Novaliens firent alors feu à leur tour. Leurs fusils n'émettaient pas une lueur orangée, mais verte. Les Maheris prirent la salve de plein fouet mais répliquèrent aussi fort que possible. Dans l'obscurité, il était impossible de voir d'où les Novaliens arrivaient ni à quel point ils étaient

nombreux. Ils avaient dû réussir à percer la défense maherie à un autre endroit puis à s'infiltrer pour prendre le reste de la ligne de front à revers.

Chaque éclair de lumière permettait à Deyem de voir qu'ils étaient en train de s'approcher. La ligne de front risquait de se briser tout entière d'un moment à l'autre. Les Républicains disposaient toujours du muret, même en partie détruit, qui couvrait la ligne de front. Tous les membres de l'escouade 93 s'étaient abrités de l'autre côté et disposaient donc d'un abri, ce qui n'était pas le cas de leurs adversaires.

Ceux-ci acheminèrent alors une nouvelle arme, bien plus massive que les précédentes. Elle tira un obus qui retomba vers la position occupée par les Maheris. D'autres s'élevèrent au

loin, des deux côtés de la ligne de front.

Les capitaines n'eurent pas le temps de réagir avant que les projectiles ne retombent, produisant de nouvelles explosions et projetant les soldats dans les airs au passage, pour ceux qui n'avaient pas été oblitérés par l'impact. Deyem se sentit soufflé vers l'arrière et retomba sur le dos avec un cri de douleur. Il vit alors une silhouette se rapprocher de lui et le pointer avec une arme. Celle-ci émettait une lueur verdâtre et Deyem comprit qu'elle était tenue par un Novalien.

Mais avant que l'homme n'ait pu presser la détente, il fut touché par un éclair lumineux et s'écroula sur le sol deux mètres plus loin. Deyem distingua son sauveteur et constata

qu'il s'agissait de Kely. Le visage diaphane et souriant de l'androïde fut la dernière chose que vit le jeune homme avant de perdre connaissance.

## **Chapitre 2 – Le château**

Pendant une période difficile à estimer, Deyem resta dans un état de semi-léthargie. À intervalles réguliers, il entendait des voix et il lui semblait distinguer de vagues silhouettes. À deux reprises, il sentit qu'on le transportait d'un endroit à l'autre. Le reste du temps, il était endormi, mais d'un sommeil sans rêve.

Au bout d'un moment, sa conscience commença à refaire surface. Une fois à peu près réveillé, il demeura immobile pendant plusieurs minutes. Ses yeux fixaient un plafond d'un blanc immaculé et il ne réalisa pas tout de suite que sa vue était redevenue nette. Il se rappela alors des événements ayant précédé sa perte de connaissance et se redressa. Cette action lui valut une cuisante douleur au ventre et il poussa un gémissement. Il se rallongea donc et se contenta de tourner la tête pour observer ce qui se trouvait autour de lui.

La pièce où il était devait être une infirmerie. Il était nu sous une couette dans un lit de grande taille. Sur une table de chevet juste à côté de lui se trouvaient des flacons de médicaments ; devant lui, une haute

armoire métallique, entrouverte. Il y distingua des serviettes et des couvertures de rechange.

Sentant que sa douleur avait diminué, il tenta une seconde fois de se redresser en prenant davantage de précautions. Cette fois-ci, la douleur fut moins forte et il parvint à faire entrer de l'air dans ses poumons. Il avala sa salive et posa le pied au sol. Le froid lui engourdit les jambes et il frissonna. Enfin, il quitta son lit. Il avait l'impression d'être bien plus lourd qu'à l'accoutumée. Combien de temps avait-il passé à dormir ? Ses muscles ne devaient cependant pas être atrophiés car il fut capable de marcher jusqu'à la porte de la chambre. Il l'ouvrit et regarda ce qu'il y avait dehors.



L'infirmerie ne menait pas à l'un des tunnels de la ligne de front mais à un large couloir. En face de lui se trouvaient des fenêtres à travers lesquelles il voyait un ciel bleu. De peur que quelqu'un n'arrive, il referma la porte et alla s'asseoir sur le lit. Il n'était plus au front, il en avait maintenant la certitude. On l'avait visiblement conduit dans un centre de soins et il était dans l'un des étages supérieurs. Il se sentit soudain envahi par une grande fatigue et se laissa retomber sur le lit. Il s'endormit presque aussitôt.

Il ne sut combien de temps plus tard il réémergea. Ce qu'il remarqua néanmoins, c'était que l'on avait remis sa couverture sur lui. Il y avait bien des gens qui s'occupaient de sa santé mais ils n'étaient jamais là pour

l'accueillir à son réveil. De plus, le silence dans le couloir était tel qu'il ne devait pas y avoir grand monde dans les parages. Deyem ne devait donc pas se trouver dans l'un des hôpitaux publics de la ville de Mahery. Il ne put s'empêcher d'avoir une moue déçue à l'idée de ne pas être de retour à la capitale. Dans le même temps, le ciel bleu qu'il avait aperçu dehors lui avait mis la puce à l'oreille : il n'y avait pas l'ombre d'un immeuble pour le cacher autour du bâtiment où il se trouvait.

Cette fois, il préféra rester immobile en attendant que quelqu'un vienne le chercher. L'infirmier qui l'avait remis en place allait bien finir par arriver pour vérifier son état. Deyem en profiterait alors pour lui

demander où il était et pourquoi il était là.

Cela était peut-être lié au rôle que la Conseillère Dypia lui avait confié peu de temps avant le second assaut. Cet endroit devait être un bâtiment de campagne réquisitionné par l'État-major. On allait y amener des prisonniers novaliens qu'il serait chargé d'interroger. C'était pour cette raison qu'on ne l'avait pas laissé sur le front. Il se demandait d'ailleurs ce qu'il s'était passé, sur le front. Ses souvenirs revenaient les uns après les autres et la mort de Lyvio réapparut dans sa mémoire. Les larmes lui montèrent aux yeux à ce douloureux rappel. Il n'avait rien pu faire pour aider le seul ami qu'il s'était fait dans ce conflit, ce jeune homme toujours

optimiste qui avait été fauché au moment où avait vacillé l'espoir.

Et les Novaliens, alors ? Avaient-ils réussi leur entreprise ? A priori non, sinon Deyem ne voyait pas comment il y aurait survécu. Si l'on avait pu le transporter jusqu'ici, cela signifiait que la République avait repoussé l'ennemi, au moins temporairement.

Le simple fait que les Novaliens aient pu percer la ligne de front était le plus effrayant. Cela signifiait qu'ils étaient bien capables de surpasser le génie technologique des Maheris. Deyem en avait déjà eu un aperçu, même plusieurs, mais cela n'était rien à côté des faits. Les Novaliens étaient parvenus à passer outre le blindage défensif de la République en bombardant ses défenses les plus

efficaces. Ils avaient ensuite mené une charge encore plus intense et meurtrière, et utilisé les troupes qui avaient pu passer afin d'attaquer par derrière les autres défenseurs. Ils étaient parvenus à instaurer une bataille chaotique et à semer un grand trouble dans les rangs de la République.

Ce qui choquait le plus Deyem, c'était leur nombre. Combien pouvaient-ils être s'ils étaient en mesure d'envoyer une deuxième charge plus nombreuse encore quelques heures seulement après la première ? On lui avait parlé de plusieurs centaines de milliers de soldats mais la République avait ordonné la mobilisation de *tous* les actifs. Deyem le savait, il y avait un bon million de Maheris au front au

début du conflit. Les Novaliens avaient pu concentrer leurs frappes sur une seule zone de la ligne, auquel cas ils n'avaient pas forcément besoin d'être nombreux, mais Deyem avait désormais un souvenir clair des deux charges : l'envahisseur semblait avoir avancé de tous les côtés, partout. Cela impliquait qu'ils étaient bien plus que « quelques centaines de milliers ». Ils devaient être plusieurs millions pour pouvoir envoyer autant de soldats à l'abattoir.

Deyem sentit un frisson lui parcourir l'échine, puis il poussa un long soupir. Il ne devait pas penser à cela pour le moment. Si on l'avait amené ici, cela signifiait que la République avait gagné la bataille, et c'était pour qu'il se repose. Il était inutile de se tourmenter avec des

informations qu'il n'avait pas. Il décida donc d'attendre.

Néanmoins, au bout d'un quart d'heure, l'impatience le rongea de nouveau. N'y avait-il donc personne pour venir vérifier son état ?

*C'est à n'y rien comprendre,* pensa-t-il.

De toute façon, il se sentait maintenant plutôt bien. Il n'avait plus de douleur nulle part et il avait réussi à se lever un peu plus tôt. Il ne devait donc pas avoir souffert de lésions sévères et ses blessures avaient été soignées. Son repos avait été réparateur car il se sentait en pleine forme. Il décida donc de se lever et de chercher des habits. Il alla ouvrir l'armoire en face de lui et en trouva. Il y avait là un uniforme militaire très

semblable à celui qu'il avait porté au front.

Il l'enfila et ouvrit pour la seconde fois la porte de la pièce. Il mit un pied dans le couloir, puis un autre, et se rapprocha de la fenêtre. Il vit alors son propre visage dans le reflet et entrouvrit la bouche, estomaqué. Cela faisait des jours qu'il ne s'était pas regardé dans une glace. En fait, il ne l'avait pas fait une seule fois depuis sa mobilisation. Ses cheveux blonds avaient poussé de manière désordonnée. La peau blanche de son visage était striée de petites cicatrices. Enfin, il sentait quelque chose de changé dans son regard, même s'il ne savait pas quoi. Il s'avança davantage pour regarder ce qu'il y avait par-delà la fenêtre.



Il se trouvait à l'étage d'un château. Celui-ci se poursuivait de part et d'autre pour former deux grandes ailes. Son architecture et ses murs en vieille pierre de taille laissaient supposer qu'il était ancien. Jamais un urbaniste maheri n'aurait eu l'idée de mettre sur pied un tel édifice. Pourtant, Deyem ne pouvait s'empêcher de trouver l'ensemble beau.

Comme il l'avait escompté, il était loin de la ville. Devant le château s'étendait une longue cour qui rejoignait une étendue de hautes herbes puis des collines verdoyantes. Il ne semblait même pas y avoir un village à la ronde, tout au plus un petit chemin de terre. Ce château était isolé du reste du pays.

*Mais où est-ce que je suis, moi ?*

Serrant les lèvres, il recula puis décida de se diriger vers l'une des sorties du couloir. Il avait peut-être une chance de trouver quelqu'un. On l'avait amené ici et on l'avait remis en état, il finirait bien par croiser un être humain, ou même un androïde.

Il marcha jusqu'au bout du couloir et entreprit d'ouvrir une grande porte aux motifs ouvragés. De l'autre côté, le carrelage au sol laissa place à du parquet. Un escalier en colimaçon descendait devant lui et un autre couloir continuait sur sa droite. Il y avait de nombreuses portes et Deyem voulut en ouvrir une au hasard. Il s'attendait à tomber sur d'autres patients que l'on aurait internés ici, comme lui. Il tourna une poignée, tira la porte et se retrouva face à une chambre vide. Il alla à la suivante, fit

de même : toujours rien. À la troisième tentative, il capitula. Cet endroit était désert. Il commençait à trouver cela étrange. Il longea donc le couloir mais les lieux ne semblaient receler que de portes menant à des salles vides. Il revint sur ses pas et s'engagea dans l'escalier en colimaçon.

Arrivé en bas, il avisa les alentours. Il était dans ce qui ressemblait à un hall d'entrée. La porte qui se trouvait à quelques mètres de lui devait donner sur l'extérieur. Il n'avait toujours pas de chaussures, alors il s'abstint. L'autre côté, en revanche, débouchait sur un salon au plafond surélevé. Au centre, on avait installé une grande table en verre soutenue par des pieds en bois. Un

lustre d'un mètre de haut était accroché au plafond, éteint.

Deyem poursuivit son périple et traversa la salle. Arrivé de l'autre côté, il se retrouva dans un second hall. Ce château avait été construit de manière symétrique. Il était certain d'en avoir parcouru la plus grande partie et pourtant, il ne croisait toujours personne.

*Ils sont partis ou quoi ?*

Il pinça les lèvres, puis monta un second escalier en colimaçon. Arrivant dans un nouveau couloir, il se demanda s'il n'allait pas finir par revenir à son point de départ. A priori, s'il franchissait la grande porte devant lui, ce serait le cas. Il décida donc d'emprunter un autre chemin pour voir ce qu'il y avait ailleurs. Une fois qu'il aurait exploré l'endroit de fond

en comble, il serait certain d'être seul et pourrait commencer à envisager la suite. Personne n'allait lui en vouloir dans la mesure où les occupants des lieux étaient partis sans lui.

Il alla donc de l'autre côté et entra dans l'une des ailes latérales de l'édifice. Il s'était attendu à un autre petit couloir, mais celui-là était pourtant très grand. Il n'y avait ici qu'une seule porte et elle était entrouverte. Deyem s'en rapprocha et entendit du bruit en émaner. Voilà un changement qui se présentait par rapport à la situation précédente. Le jeune homme ouvrit la porte un peu plus en grand et entra dans la pièce.

C'était une salle spacieuse aux murs métalliques. Malgré l'absence de présence humaine, elle était bien remplie : s'y trouvaient en effet un

grand nombre de tables où l'on avait posé des outils de toutes sortes, allant du simple marteau à l'appareil électronique complexe. De grands squelettes de métal étaient accrochés au plafond. Ils évoquaient vaguement une forme humaine mais Deyem n'aurait pu l'affirmer. Enfin, au fond de la salle se trouvait un stock de petites sphères métalliques brillantes, juste à côté d'une machine en forme de cylindre de deux mètres de hauteur. C'était d'ailleurs d'elle qu'émanait le bruit, un bruit similaire à celui du vent, comme si une grande quantité d'air s'en échappait par les tuyaux à ses extrémités.

L'endroit baignait dans la lumière blanche d'une lampe à ambre artificiel produit par la République. Si les lieux étaient éclairés à ce point, ladite

lampe devait avoir été changée récemment. Au regard de l'autonomie de ces petites pierres, personne ne l'aurait remplacée juste avant de partir.

Deyem entendit alors un bruit strident, celui d'une barre en métal tombant sur du carrelage. Effrayé, il regarda dans la direction du son et vit une porte ouverte menant à une autre salle. L'ombre d'une forme humaine en venait et se rapprochait de l'entrée. Il y avait donc bien quelqu'un et ce quelqu'un venait vers lui. Deyem prit peur : si on le voyait dans un endroit interdit, il risquait la cour martiale, ce n'était pas difficile à deviner. Il se retourna donc pour sortir de la salle le plus vite et le plus silencieusement possible.

À peine fut-il dehors qu'il tomba nez à nez avec une jeune femme. Sidéré, il resta immobile tandis qu'elle ne semblait pas réagir davantage. Elle fut cependant la première à se reprendre et lui balaya les pieds avant de le plaquer contre le sol, les mains dans le dos.

— Comment est-ce que tu as fait pour entrer dans le laboratoire ?

Deyem ne répondit pas. Il réfléchissait à toute vitesse afin de trouver un moyen de s'en sortir. Il ne savait pas qui était cette personne mais en tout cas, elle parlait sa langue. Il était au moins certain d'être en territoire allié, ce qui était plutôt rassurant.

— La porte était ouverte, répondit-il donc. Je cherchais quelqu'un. Je croyais que j'étais tout seul.



La jeune femme laissa passer quelques secondes puis le lâcha. Elle referma la lourde porte en métal du laboratoire en la poussant à deux mains et laissa Deyem se relever en le scrutant, l'air sévère.

— On n'entre pas dans le laboratoire. C'est la seule interdiction.

Deyem ne comprenait plus rien à ce qu'il se passait. Il ne savait pas qui était cette personne ni en vertu de quelle autorité elle lui donnait des ordres. Il était au milieu d'un château presque vide dont seule l'aile gauche était occupée et rencontrait une femme dont la première action envers lui était de le maîtriser. Dans la mesure où elle vivait ici, elle devait savoir qui il était, ou au moins qu'il était un patient en convalescence. Ce devait être le cas, cependant, car elle

ne lui avait posé aucune question sur son identité. Elle ne le prenait donc pas pour un espion infiltré ou quelque chose de semblable. C'était déjà bien.

— Je ne sais même pas où je suis, répondit-il. C'est tout ce que je voudrais savoir. J'en ai le droit ?

La jeune femme croisa les bras et lui adressa un regard compatissant. Ce brusque accès de bienveillance surprit Deyem, qui eut un mouvement de recul. Il avait l'impression d'être pris pour un enfant de cinq ans.

— Je m'appelle Helen, dit alors la jeune femme. Enchantée. Tu es dans le château d'Oborim.

*Oborim ?*

Deyem avait beau se creuser la tête, ce nom ne lui disait rien. Il n'était pas beaucoup plus avancé qu'avant, mais au moins, maintenant,

il n'était plus seul. Il décida donc de poser une seconde question :

— Qu'est-ce que je fais ici, exactement ? Aux dernières nouvelles, j'étais sur le front.

— Tu es toujours sur le territoire de la République, si tu te le demandes. Le château d'Oborim est au sud-est. On est à quarante champs du nouveau front. On t'a sorti de la première bataille et on t'a soigné. Tu n'avais pas grand-chose, c'était surtout le choc. Et au passage, ce n'était qu'hier. Tu as dormi quelques heures, c'est tout.

Deyem écarquilla les yeux à ces mots. Il ne s'était pas écoulé une journée depuis la bataille ? Il avait l'impression d'être resté dans le coma pendant beaucoup plus longtemps. Enfin, maintenant qu'il y pensait, la

version de la dénommée Helen était plus cohérente dans la mesure où il se sentait en forme. Il avait eu un peu de mal de ventre à son réveil et était courbaturé de partout, mais rien de plus.

— Tu es ici parce que notre capitaine de brigade t'a remarqué sur le front. Il souhaiterait requérir tes services.

— Ça veut dire qu'on me laisse le choix ?

— En quelque sorte. C'est un peu plus compliqué que ça mais il te l'expliquera mieux que moi. Le château d'Oborim est le quartier général de l'escouade n°109 de l'armée régulière de la République.

L'escouade 109. Deyem tressaillit alors que les mots de Lyvio lui revenaient en mémoire. « S'illustrer

pour rejoindre la 109 ». Anafem lui avait pourtant affirmé qu'il n'y avait que cent huit escouades par brigade, et que la 109 était une simple rumeur. C'était ce qu'il avait cru.

— La 109 existe ? Vous ne vous moquez pas de moi ?

Helen secoua la tête.

— Oui, il paraît que des histoires circulent dans l'armée. Enfin, l'existence de la 109 n'est pas tenue secrète. Elle n'est juste pas dans les registres de l'armée parce qu'elle ne répond d'aucune brigade, mais directement du Conseil des Factions. Ça, plus le fait qu'elle a été créée spécialement pour le conflit.

Cela expliquait la réaction d'Anafem. Elle-même n'était qu'une simple capitaine, on n'allait pas mettre ce genre d'information entre

ses mains. De plus, elle était du genre à suivre les ordres et pas à aller fouiner dans ce qui ne la regardait pas. Il se fit la réflexion qu'il n'allait jamais la revoir. En vérité, il ne savait même pas si elle avait survécu à l'assaut des Novaliens.

— Si on est le lendemain de la bataille... Vous m'avez parlé d'un nouveau front, non ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Helen soupira et répondit :

— Les Novaliens ont percé nos défenses. Ils sont repartis mais la tranchée n'aurait sans doute plus tenu très longtemps. L'armée s'est repliée quelques kilomètres plus loin et a entrepris d'acheminer du nouveau matériel. Pour l'instant, le Conseil mise toujours sur une guerre de positions. Il commence à statuer sur

l'autorisation de certaines armes auparavant tenues secrètes. Enfin, ça ne nous concerne pas, et toi non plus.

— En quoi ? répliqua Deyem.

Il était en train de retrouver son répondant. Le conflit et la chaîne de commandement avaient atrophié cette répartie. On n'argumentait pas avec ses supérieurs, et entre soldats, c'était l'esprit de camaraderie qui régnait. Il n'y avait pas de place pour la contradiction. En revanche, face à cette jeune femme qui lui parlait d'un ton aussi familier, il se disait qu'il avait davantage de liberté. C'était en tout cas ce qu'il espérait, mais il se sentait plutôt légitimé par la situation.

— En quoi est-ce que ça ne me concerne pas ? répéta-t-il face au mutisme d'Helen.

Cette dernière resta coite, comme si elle n'avait pas le droit de donner plus d'informations.

— Eh bien ? demanda le jeune homme qui n'avait pas l'intention de lâcher l'affaire. J'ai été amené jusqu'ici et sorti du front. J'ai bien le droit de savoir ce qu'il se passe. On est en république, non ?

La porte du laboratoire s'ouvrit alors et quelqu'un en sortit. C'était un individu de petite taille, qui ressemblait à un enfant. Il prit d'abord le temps de bien refermer la porte avant de se retourner pour faire face à Deyem.

— Ce que tu viens de dire n'a pas beaucoup de sens en période de guerre, tu sais ?

— Vous... ?



Deyem l'avait reconnu : c'était Kely, l'androïde aux cheveux blonds qui l'avait sauvé lors de la bataille. La dilatation anormale de ses pupilles ne laissait pas de place au doute. Helen le salua d'un mouvement de la tête et il prit la peine de s'introduire à nouveau auprès du jeune homme :

— Bonjour, je suis Kely. On s'est déjà rencontrés. Je suis le capitaine de l'escouade 109.

Deyem ne fut pas en mesure de répondre. Il entrouvrit la bouche plusieurs fois mais aucun son n'en sortit. Il s'était cru au bout de ses surprises mais réalisait qu'il en était loin. Maintenant, on lui apprenait qu'un androïde était capitaine de brigade. Si sa mémoire était bonne, c'était une première dans l'histoire.

— Ne t'inquiète pas pour le laboratoire, je ne t'en tiendrai pas rigueur, dit-il avec un sourire. C'est un peu ma faute, en plus.

Deyem l'observa avec circonspection. Kely avait une touche malicieuse dans son regard. Sous-entendait-il qu'il avait volontairement laissé la porte ouverte pour que Deyem entre ? Le jeune homme chassa bien vite ces pensées de son esprit ; cela n'était pas important dans la situation présente.

— Je suis désolé mais je ne comprends toujours pas ce que vous voulez de moi.

Il était sincère. Helen l'avait laissé espérer qu'il aurait des explications quand le capitaine arriverait. Ça tombait bien, le capitaine était là. Deyem n'attendait donc plus que

d'être mis au parfum. Pourquoi l'avait-on emmené ici ? Quel intérêt un soldat du rang avait-il pour une brigade plus ou moins secrète ? Et d'ailleurs, si Kely était le capitaine de la 109, pourquoi avait-il combattu comme un soldat du rang pas plus tard que la veille ?

— Je me doute que tu te poses un certain nombre de questions, commença l'androïde. Ne t'inquiète pas, je vais t'expliquer. Déjà, si tu veux savoir ce que je faisais sur le champ de bataille, je recrutais simplement. L'escouade 109 existe depuis le début du conflit mais elle n'était pas encore prête pour atteindre ses objectifs. Je suis donc allé sur le front pour essayer de repérer un soldat efficace. Je ne m'attendais pas à une personne qui parle le tekan mais

quand j'ai vu ça, je t'ai choisi. J'ai bien cru que tu allais te faire tuer, cette nuit ! Heureusement, je te surveillais.

— Vous me surveilliez ?

Kely hocha la tête.

— Bien sûr. Nous comptons t'exfiltrer du front aujourd'hui mais les Novaliens nous ont obligés à accélérer nos plans. Enfin, ce qui compte, c'est que tu es arrivé sans trop de casse. Tu n'es pas passé loin, tu sais ! Une bombe a explosé à côté de toi et le choc t'a fait perdre connaissance, mais c'est tout. Pour le reste, tu t'en es sorti indemne avec des blessures superficielles.

Deyem ne put s'empêcher de se toucher le visage quand Kely évoqua ce fait. Le jeune homme avait effectivement quelques cicatrices de

part et d'autre. Il remarqua d'ailleurs qu'il en portait aussi une à son bras. Blessures superficielles, peut-être, mais en tout cas, elles étaient bien visibles. Il pouvait cependant croire Kely car il n'avait plus mal. En revanche, cela n'avait pas éclairé sa lanterne.

— Vous êtes quoi, au juste ? demanda-t-il.

— L'escouade 109 est une escouade d'infiltration. Notre but est de passer derrière les lignes ennemies pour récolter des informations et éliminer des dignitaires novaliens. Ainsi, nous menons notre guerre en affaiblissant les ennemis de l'intérieur. Nous avons une cible prioritaire et les informations récoltées sont transmises directement au Conseil.

Deyem acquiesça en silence. Il commençait à comprendre la situation.

— Vous avez besoin de moi parce que vous n'aviez pas d'interprète ?

Kely répondit par l'affirmative.

— Exactement. Ce n'est pas la seule raison, cependant. Nous étions censés recruter les deux séparément, mais tu es bien tombé. Ton aptitude au combat nous a tapé dans l'œil. Enfin, l'escouade 109 était en sous-effectif, puisque jusqu'il y a peu, nous n'étions que deux : Helen et moi. Si tu acceptes de nous rejoindre, nous serons quatre.

— Et où est le troisième ?

— Tu la rencontreras bientôt. Qu'en dis-tu ?

Kely accompagna ses mots d'un regard appuyé. Deyem, gêné, hésita

pendant plusieurs secondes. Il ne pouvait pas répondre oui de suite car tout cela lui paraissait à la fois trop facile et trop dangereux.

— Je ne peux pas accepter comme ça. Quelles sont les conditions ? Si je refuse, qu'est-ce que je risque ?

— Rien, répondit Kely. Mais les informations sur les membres de l'escouade 109 sont confidentielles, donc tu ne pourras pas sortir du château avant la fin de la guerre. C'est l'effet secondaire de notre méthode de recrutement. Enfin, ça n'aurait pas dû se passer comme ça, mais nous n'avons pas eu le choix avec la bataille.

— Dans ce cas, je veux avoir un peu de temps pour y réfléchir.

— Très bien, dit Kely. Je te laisse jusqu'à demain matin.

La discussion finie, Kely chargea Helen d'accompagner Deyem jusqu'à sa chambre. Ils quittèrent l'aile gauche du château d'Oborim et repassèrent devant l'infirmerie, puis ils se dirigèrent vers l'aile droite. Dans le petit couloir où Deyem était passé au début de son exploration, Helen ouvrit une porte.

— Voilà ta chambre. On y a fait installer tes affaires. Je viendrai te chercher ce soir, pour dîner.

— Merci, répondit Deyem en s'inclinant.

Alors qu'Helen allait repartir, il l'apostropha :

— Attends. J'ai une question.

La jeune femme se retourna et le regarda droit dans les yeux. Il reprit :



— Si ce n'est pas indiscret... Tu n'es pas maherie, si ?

— C'est important ?

— Non, bien sûr que non. C'est par pure curiosité.

Un silence pesant s'installa. Deyem supposa qu'il en avait trop demandé et voulut s'excuser, mais Helen l'en empêcha et répondit :

— Non, en effet, je ne suis pas d'ici. Je suis du nord.

— Du Royaume d'Hazo ? demanda Deyem.

— Non. Je suis apatride.

Elle n'en dit pas plus et profita du silence du jeune homme pour repartir. Deyem était interloqué. Il avait déjà entendu parler d'apatrides car les Maheris en étaient coutumiers. Les criminels de la République perdaient bien souvent le droit d'en porter la

citoyenneté. Chaque homme et chaque femme représentait Mahery et se devait à ce titre d'être exemplaire. C'était en tout cas le discours officiel auquel tout Maheri se devait d'adhérer. Ses années d'études, bien souvent autodidactes, avaient appris à Deyem que c'était, en vérité, bien plus compliqué.

Il espérait ne pas avoir jeté un froid entre lui et Helen alors qu'il venait juste de la rencontrer. S'il acceptait la proposition de Kely, il serait amené à travailler avec elle. Toutefois, elle était déjà partie dans le couloir et la poursuivre risquait d'envenimer les choses. Il aurait l'occasion de nouer des liens plus tard. En attendant, il fallait qu'il réfléchisse aux propos de Kely.

Il ferma la porte de sa chambre et considéra la pièce, dans la mesure où il allait y vivre. Elle était plus petite que l'infirmierie, et constituée d'un lit, d'une armoire ainsi que d'un petit bureau. L'armoire était ouverte et on y avait installé son havresac. Deyem le prit entre ses mains et fouilla à l'intérieur. Il constata avec amertume que la statuette familiale ne s'y trouvait pas. Il se demanda dans un premier temps si on ne l'avait pas retirée au moment de le transférer dans ce château. Il se rappela ensuite qu'il l'avait simplement laissée dans la chambre commune, au front. Personne n'avait pensé à la remettre dans le sac à sa place et comme les Maheris avaient déserté les lieux, il n'avait plus aucune chance de la retrouver. Pourtant, il ne ressentait

presque rien pour cette perte. Sa vie avait fait des montagnes russes ces derniers jours. Quelque part, il s'en réjouissait : les dernières années de sa vie avaient consisté à tout faire pour grimper dans l'appareil politique républicain. Son objectif était, à terme, de parvenir à la tête de sa Faction pour entrer au Conseil. Il savait bien sûr qu'il en était loin mais le faisait en partie pour l'adrénaline que cela procurait, et il commençait à se dire que c'était pour cette raison qu'il était galvanisé par la guerre. Tout ce qui lui permettait de mener une vie excitante l'enthousiasmait. Cela ne l'avait pas empêché d'avoir peur le jour de sa mobilisation, mais cette peur avait fini par s'estomper. Il n'avait pas hésité à monter au front lors de la bataille de la veille. Il avait

déconditionné son cerveau à l'antimilitarisme.

Il se remémora encore une fois la mort de Lyvio et son cadavre sanguinolent. Dans un conflit, c'était normal, mais personne ne méritait de mourir ainsi. Quelques jours plus tôt, Lyvio avait été un citoyen ordinaire comme lui. Il n'était pas né pour faire partie de l'armée républicaine ni pour combattre des hordes de Novaliens. Pourtant, il avait dû y aller et s'y était rendu sans rechigner. Il s'y était rendu et il y était mort. Sa famille allait recevoir les honneurs de la République, mais à quoi cela pouvait-il bien servir ? Rien ne pouvait réparer la mort d'un être humain.

Deyem était tiraillé entre l'horreur de la guerre et l'excitation d'y participer. Il était tiraillé entre son

patriotisme et son militantisme. Il était tiraillé entre des pensées rationnelles et des désirs irrationnels. Il ne savait pas quoi choisir. S'il refusait de rejoindre l'escouade 109, il resterait dans le château d'Oborim jusqu'à la fin du conflit. Pourtant, faire une chose pareille n'avait rien de militant. C'était lâche.

Mais l'était-ce vraiment ? Il n'avait pas choisi d'être ici, il n'avait rien choisi de tout cela. Cela faisait plus d'une semaine que d'autres personnes décidaient pour lui. Le « choix » que lui laissait Kely n'était pas libre. Il n'avait que deux possibilités très restreintes : la première lui ferait risquer la mort, la deuxième le contraindrait au mutisme. Il ne pourrait jamais affirmer, de retour à Mahery, qu'il n'avait

participé qu'au tout début de la guerre et s'était éclipsé ensuite, mais il ne pouvait pas non plus baser sa décision là-dessus. Accepter la proposition de l'androïde pouvait signifier courir vers son décès.

Il finit par quitter sa chaise et alla s'allonger sur le lit. Le matelas était un peu dur mais c'était toujours mieux que son sac de couchage. Il saurait s'en contenter. Levant la tête, il regarda par la petite fenêtre de la chambre. Dehors, le soleil était en train de se coucher.

*Déjà...*

Il avait toujours du mal à réaliser que les événements de la veille avaient bien eu lieu la veille. En une journée, il avait eu le temps de disputer sa première bataille, de recevoir une promotion, de passer tout

près de la mort et de découvrir l'escouade 109. Il avait appris une rumeur un jour et la vérité le lendemain. Il avait l'impression qu'une force mystique voulait l'obliger à aller de surprise en surprise. Pour l'instant, c'était réussi. Mais il y avait bien un moment où sa situation allait se stabiliser. S'il refusait de rejoindre la 109, il serait certain de ne plus rien risquer. Il avait pu constater la force que les Novaliens étaient capables de déployer. De plus, il apparaissait désormais évident qu'ils voulaient attaquer la République, même si leur raison de le faire était obscure. Ce qui était sûr, c'était que maintenant, la République n'aurait d'autre choix que d'entrer pleinement dans le conflit. Cela signifiait qu'il risquait de



s'enliser sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois. À moins que les Novaliens ne pénètrent en profondeur le territoire maheri, Deyem serait à l'abri de toute mauvaise surprise.

S'il acceptait la proposition de Kely, en revanche, il était peu probable qu'une routine s'installe. Cela dépendait de la façon dont les missions se dérouleraient, et, accessoirement, de la capacité de Deyem à échapper à la mort. S'il disposait bien des compétences qu'on lui prêtait, il devrait être en mesure de survivre. C'était du moins ce qu'il se plaisait à penser. Passer derrière les lignes ennemies signifiait combattre des Novaliens de près. Il y était parvenu au cours de la bataille de la veille mais c'était grâce à l'adrénaline. Il avait aussi sans doute

joué de chance. Cela ne se reproduirait pas à chaque fois. Néanmoins, Kely avait parlé d'une escouade de quatre membres. Il ne serait pas tout seul à partir au combat.

Il poussa un soupir. Il avait l'impression de toujours revenir au point de départ. Ses réflexions tournaient en boucle et il n'était pas plus avancé. Il essaya donc de dormir. Peut-être que les choses seraient plus simples s'il faisait un somme.

Il dut pourtant bientôt se rendre à l'évidence : au bout d'un quart d'heure passé immobile, il ne sentait toujours pas venir la moindre once de sommeil. Il avait déjà passé une bonne partie de la journée dans un lit. Son corps était en pleine forme.

Désabusé, il se rassit et regarda le coucher du soleil par la fenêtre.

Pendant qu'il était occupé à penser, l'astre avait continué sa course vers l'horizon. Les lunes étaient en train de se lever. Il en distinguait déjà une qui pointait à l'est. Bientôt le rouge du soleil couchant disparut et laissa place au bleu profond de la nuit. Il devait être 20 heures.

Des bruits de pas se firent alors entendre dans le couloir. Quelqu'un frappa trois coups contre la porte de la chambre.

— Oui ? fit Deyem.

— On a préparé quelque chose pour dîner. Tu peux venir. Tu vas rencontrer Tyvyys, aussi.

C'était la voix d'Helen. Deyem se leva de son lit, s'étira les bras puis sortit de la pièce. Manger était ce qu'il pouvait faire de mieux. Helen, elle, était déjà repartie dans le couloir. Il la

vit disparaître dans l'escalier en colimaçon et la suivit.

Une fois arrivé au rez-de-chaussée du château, il se dirigea vers le grand salon où Kely et une autre personne patientaient déjà. Deyem comprit qu'il s'agissait du fameux quatrième membre de l'escouade 109, qu'Helen avait appelée Tyvyys. Elle aussi était une jeune femme, mais elle paraissait tout de même plus âgée que sa comparse. Ses cheveux bruns retombaient en cascade sur ses épaules et elle fixait Deyem avec un mélange de méfiance et de curiosité. Il remarqua bien vite qu'elle non plus n'était pas maherie. Sa peau mâte, ses grands yeux et son manque apparent d'assurance étaient caractéristiques : elle venait du Royaume de Firenea. Depuis le début du conflit, ce pays

s'était retrouvé en première ligne. Le manque de préparation du Royaume d'Hazo et la famine de Fiaama avaient permis aux Novaliens de traverser la moitié du continent en quelques semaines. C'était en Firenea qu'ils avaient rencontré une première résistance farouche. De plus, les massacres qu'ils y avaient perpétrés avaient donné l'occasion aux royaumes de s'allier. Firenea, Fiaama ainsi que Vorona formaient désormais un front à peu près uni, front que la République hésitait encore à rejoindre. Cela n'empêchait pas pour autant les Novaliens de continuer à avancer au sud et à l'ouest. Cela pouvait aussi expliquer pourquoi ils avaient fini par se retourner contre la République. S'ils étaient en mesure de l'assujettir, ils pourraient gagner un

avantage gigantesque sur les royaumes.

Les ressortissants de ces derniers étaient d'ailleurs rarement des soutiens pour la République. Avec le temps, les voisins de Mahery avaient développé à son encontre une haine farouche. Si Deyem avait compris la présence d'Helen, l'arrivée d'une Firenéenne l'étonnait bien d'avantage. Supposant que Kely allait faire les présentations, il s'avança jusqu'à la table et salua poliment Tyvyys, qui lui répondit par un léger sourire. Helen revint bientôt des cuisines en poussant un chariot rempli de nourriture.

— Nous avons préparé le repas de ce soir à deux, dit Kely. Bien sûr, nous attendrons de vous que vous participiez aussi pour mettre les couverts à l'avenir.

Tyvyys hocha la tête tout en restant silencieuse. Elle n'avait pas l'air d'avoir envie de parler. Deyem se demanda si elle aussi avait subi le même sort que lui, mais il paraissait bien plus compliqué d'arracher une Firenéenne à son champ de bataille : ses compatriotes n'étaient pas du genre à apprécier les androïdes.

Kely quitta son siège et alla aider Helen à disposer les plats sur la table. Il s'agissait pour l'essentiel de légumes cuits, mais il y avait aussi un peu de viande. Le plus surprenant était que tout ce qui se trouvait là était naturel, sans la moindre barre de protéines. Kely repéra vite le trouble dans les yeux de Deyem et vint le rassurer :

— Helen a chassé sur le retour. Nous avons acheté le reste aux

paysans du coin. Le village le plus proche nous fournit de la nourriture fraîche.

Deyem fut pour le moins étonné d'apprendre qu'un androïde avait le sens du goût. Visiblement, c'était lui qui avait décidé les choses ainsi. Le jeune homme ne bouda pas pour autant son plaisir et savoura ce premier vrai repas depuis de nombreux jours. La viande était bien saignante et les légumes étaient goûteux. Même chez lui, il s'était rarement aussi bien restauré. Il fit de son mieux pour prendre son temps et profiter de chaque bouchée jusqu'à avoir fini. En regardant autour de lui, il constata qu'il n'était pas le seul : Tyvyys mangeait elle aussi avec un bon appétit.



Personne ne parla tout au long du repas. Même s'il était excellent, l'ambiance était encore froide. Les convives ne se connaissaient pas et ils savaient qu'ils allaient peut-être partir à la mort ensemble. Deyem sentait également les regards peser sur lui. Il était le seul, de toutes les personnes présentes, qui n'avait pas encore accepté de rejoindre l'escouade 109. Il s'efforça de faire comme s'il ne remarquait pas les œillades fréquentes de Tyvyys et d'Helen.

Une fois le repas terminé, il fut le premier à prendre congé. Il en avait assez de cette pression silencieuse qu'on lui mettait sur les épaules. De toute façon, il avait jusqu'au lendemain pour décider quoi choisir. Il n'y était pas encore.

Il se leva de la table et alla poser son assiette sur le chariot. Il salua ensuite les autres convives d'un vague geste de la main et s'éclipça en passant par la porte du salon. Il monta le long de l'escalier en colimaçon et se dirigea vers sa chambre, mais il s'arrêta alors et eut une autre idée. Il continua un peu plus loin dans le couloir et repéra un endroit qu'il n'avait pas vu, lors de son premier passage. Là où il avait cru que le couloir s'arrêtait, ce dernier bifurquait en réalité et menait à un balcon. Deyem eut un sourire : ça tombait bien, il avait besoin d'air.

Le balcon était de petite taille mais juste assez grand pour que deux personnes puissent s'y asseoir sans se gêner l'une l'autre. Deyem, lui, resta debout et s'appuya sur la rambarde

métallique. Il vida son esprit en scrutant les alentours. La nuit, l'extérieur du château avait un aspect effrayant. Deyem avait passé toute sa vie au sein de la capitale. À Mahery, il y avait toujours un peu de lumière, que ce soit celle des maisons ou celle des lampadaires. Ici, au-delà du château, il n'y avait rien d'autre qu'une profonde obscurité à travers laquelle on distinguait les vagues silhouettes des arbres. Les collines entourant le bâtiment donnaient l'impression d'être des monstres gigantesques que seule la lumière était capable de repousser. Pourtant, Deyem ne ressentait aucune peur de ce noir. Au contraire, cela le fascinait. Il n'avait jamais contemplé une profondeur pareille et il se demandait ce qui pouvait s'y trouver.

— Tu n'as jamais quitté la ville ?  
Ça doit te faire un choc.

Il sursauta. C'était Helen qui venait de sortir à son tour sur le balcon. Il ne l'avait pas entendue arriver.

— Tu m'as fait peur, murmura-t-il.

Elle ne tenta même pas d'esquisser un air d'excuse. Deyem ne pouvait s'empêcher de la trouver étrange.

— Alors, tu n'as toujours pas d'idée de ce que tu comptes faire ? demanda-t-elle.

Surpris par la question, il hésita quant à la réponse qu'il pouvait donner. Mais tout bien réfléchi, non, il ne savait toujours pas. Il secoua donc la tête. Helen ne chercha pas à argumenter et se contenta de s'asseoir. Deyem fit de même et réalisa alors qu'il avait maintenant l'occasion de la

questionner à son tour. Il ne savait pas si c'était correct, d'autant plus qu'ils étaient très près l'un de l'autre, mais il ne tenait plus.

— Pourquoi est-ce que tu es ici ? demanda-t-il. Je sais que ça paraîtra rude, mais c'est étrange que je sois le seul Maheri dans une brigade de l'armée de la République.

Helen eut un sourire ironique et le regarda d'un air moqueur. Deyem, se sentant infantilisé, détourna les yeux, ce qui déclencha l'hilarité de la jeune femme. Il poussa un soupir en fustigeant sa réaction immature et la regarda ensuite d'un air désabusé.

— Vraiment ? C'est si drôle que ça ?

Helen se reprit bien vite et souffla pour chasser les dernières traces de rire sur son visage. Reprenant son

sérieux, elle posa une main sur l'épaule de Deyem et s'adressa à lui :

— Cette escouade n'est pas rattachée à l'armée. C'est un nom de commodité choisi par le Conseil. Mais notre chef n'est pas du genre à avoir quoi que ce soit à faire des origines, vu que c'est un androïde.

— Comment ça ? Il ne sert pas la République ?

— Kely n'est pas du genre à servir les intérêts d'autres personnes, répondit Helen sans plus de précisions.

Deyem la regarda, perplexe. S'il avait bien compris, il y avait un élément qui n'était pas logique.

— Mais dans ce cas, qu'est-ce qu'il fait ici ? Pourquoi a-t-il créé une escouade qui répond du Conseil ? C'est un androïde. S'il s'en fiche de la

République, il pourrait tout aussi bien s'allier aux Novaliens.

Aussi répugnante que l'idée paraisse à ses yeux, elle était logique. Cela n'empêchait toutefois pas le fait que Kely était un androïde républicain. Il semblait plus sophistiqué que la moyenne mais son aspect physique ne trompait pas.

— Si c'est la question que tu te poses, il n'a pas choisi au hasard, dit Helen en croisant les bras. Je le sais parce que j'étais avec lui quand il est allé voir le Conseil. Il a laissé entendre qu'il avait une très bonne raison de combattre les Novaliens.

— Ah oui ? Laquelle ?

— Aucune idée. Il ne l'a dit à personne. Mais c'est un androïde. En théorie, les androïdes ne mentent pas.

— Ils peuvent mentir par omission.

— Je te l'accorde.

Helen rit à nouveau, mais cette fois-ci, ce fut un rire léger. Deyem ne put s'empêcher de sourire lui aussi.

— Et toi alors ? demanda-t-il. Pourquoi est-ce que tu fais tout ça ?

Helen demeura muette. Elle n'avait pas l'air de vouloir répondre. Deyem l'interpréta comme un reproche et voulut s'excuser, mais avant qu'il n'ait pu prendre la parole, elle l'arrêta d'un revers de main.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai juste pas une raison que tu pourrais trouver normale.

— Dis toujours.

Ces propos énigmatiques avaient renforcé sa volonté de savoir. Tout ce qu'il souhaitait, c'était satisfaire sa curiosité. Helen était mystérieuse mais si elle lui expliquait ses



motivations, peut-être qu'il la comprendrait un peu mieux. Elle soupira et son sourire laissa place à une expression neutre.

— Je veux juste vivre.

Deyem haussa un sourcil.

— Vivre ? En risquant la mort en permanence ?

— Oui, affirma Helen. J'adore ça.

Dans un premier temps, il se dit qu'elle avait soulevé davantage de questions qu'elle n'avait apporté de réponses, mais en creusant un peu, il crut comprendre où elle voulait en venir.

Elle ne faisait pas cela par patriotisme. Elle n'était pas une citoyenne de la République de Mahery et ne semblait pas avoir d'avis particulier sur la guerre. De plus, elle se trouvait déjà aux côtés de

Kely quand celui-ci avait formé l'escouade 109. Elle l'accompagnait même peut-être depuis un certain temps et semblait partager sa façon de voir les choses.

Elle faisait cela juste parce que ça l'animait. Elle n'avait pas de raison spéciale de vivre, alors elle se contentait de réaliser des actions qui la faisaient se sentir vivante.

Deyem le comprenait très bien car il avait une manière d'agir assez similaire. S'il avait décidé de faire de la politique, ce n'était pas parce qu'on lui avait inculqué cela comme un but à atteindre. Avec ses compétences, il aurait pu se contenter de trouver un poste haut placé mais définitif, et qui ne lui permettrait pas d'atteindre le Conseil. Il aurait fini par rencontrer une personne dont il serait tombé

amoureux et aurait fondé une famille. La très large majorité de la population de la République fonctionnait ainsi. Deyem, lui, se plaisait à penser qu'il était différent. Il n'avait jamais rencontré cette perle rare dont on lui parlait parfois. Cela pouvait lui manquer mais il se disait que ce n'était pas grave. Son but n'était pas de fonder un foyer mais de s'élever le plus haut possible. Pourquoi ? Juste parce que c'était amusant. C'était générateur de stress, de quantité de travail, mais aussi de satisfaction.

Helen raisonnait ainsi. Il ne la connaissait pas encore bien mais il avait le sentiment d'être plus proche d'elle qu'il ne l'aurait cru. Aussi il hocha la tête pour lui signifier qu'il avait compris, et reprit sa contemplation de l'obscurité. Un peu

plus tard, Helen se leva, le salua et partit. Il finit par quitter le balcon à son tour et alla se coucher.

Il se laissa tomber sur son lit et ferma les yeux. Il avait encore de nombreuses interrogations mais, sans qu'il puisse se l'expliquer, il se sentait désormais plutôt bien.

Comme il avait dormi plus que de raison la nuit précédente, il se réveilla très tôt ce matin-là. En regardant par la fenêtre de sa chambre, il constata que le soleil était tout juste en train de se lever. On apercevait encore la forme des lunes.

Cela faisait maintenant huit jours depuis la mobilisation. Les transformations qu'il avait subies étaient visibles sur son corps. Sa barbe avait poussé et ses cicatrices

étaient apparentes. Toutefois, les plus grands changements avaient eu lieu dans son esprit. Il se sentait bien plus fort et résolu qu'auparavant. La discussion qu'il avait eue avec Helen l'avait fait réfléchir. Il avait l'impression d'être davantage en paix avec lui-même.

Désormais, il voulait s'assurer de quelque chose. Il avait fait le compte de quatre membres de l'escouade 109 : Kely, Helen, Tyvyys et lui. Il avait à peu près cerné les deux premiers, mais il ne connaissait presque rien de la troisième. Il avait néanmoins une hypothèse et souhaitait la valider. Pour ce faire, il espérait qu'il pourrait se retrouver seul avec elle. Il se sentirait incommodé de lui poser la question devant les autres.

Il s'empressa donc d'enfiler ses habits puis quitta sa chambre pour se rendre dans la grande salle. Il s'attendait à ce qu'elle soit vide mais il eut la surprise de constater que Tyvyys était déjà là. Il remercia le sort pour cet heureux hasard et s'approcha de la table en lui faisant un signe de la main.

— Bonjour, murmura-t-elle en réponse.

Soit elle était encore à moitié endormie, soit elle n'était juste pas loquace d'ordinaire. Deyem préféra opter pour la première solution. Tyvyys était allée chercher une assiette dans laquelle elle avait disposé quelques fruits. Voyant que le jeune homme lorgnait dessus, elle leva le bras et désigna du doigt la porte de la cuisine, tout au fond.

Deyem la remercia d'un hochement de tête et s'y rendit.

La cuisine était tout aussi spacieuse que le reste, bien qu'un peu basse de plafond. Au milieu, sur une table, on avait posé un large panier rempli de fruits et de légumes. Deyem se saisit d'une pomme et croqua dedans. Elle était juste assez sucrée et acide. Il retourna dans la grande salle en souriant de satisfaction puis s'assit sur une chaise à proximité de Tyvyys et continua à manger sa pomme. Dans le même temps, il cherchait un moyen d'aborder la conversation. Cependant, Tyvyys, qui avait remarqué ses regards en biais, fut la première à lui adresser la parole.

— Qu'y a-t-il ?

Deyem, surpris, s'éclaircit d'abord la gorge avant de répondre :

— Excuse-moi. Je voudrais te demander quelque chose, si ce n'est pas indiscret.

Elle hocha la tête pour l'enjoindre à poursuivre et il ne tergiversa pas plus longtemps :

— Comment Kely a fait pour te recruter ? Je veux dire... Moi, j'étais sur le champ de bataille, et Helen était visiblement déjà avec lui. Mais toi ?

Il s'était efforcé d'y aller en douceur. Ce n'était pas réellement ce qu'il souhaitait savoir mais cela lui paraissait être le meilleur moyen d'y arriver. Il avait une hypothèse et ne voulait pas l'invalider en brusquant son interlocutrice.

— Il est juste venu me trouver dans mon bureau, il y a une semaine, répondit Tyvyys. Il m'a expliqué ce qu'il se passait et ce qu'il comptait



faire. J'ai accepté de le suivre. C'est tout.

*C'est tout ?*

Elle avait l'air de ne pas vouloir lui en dire d'avantage. Il avait eu raison de commencer doucement mais il souhaitait tout de même arriver à ses fins. Il chercha donc à enchaîner :

— Toi aussi, on t'a mobilisée dans l'armée de ton pays ? Les Novaliens vous ont envahis, pas vrai ?

Le visage de Tyvyys se tordit à l'évocation de ce souvenir. Deyem s'en rendit compte trop tard et afficha un air d'excuse.

— Non, répondit-elle cependant. J'étais préfète. Je le suis toujours, d'ailleurs. Préfète de ville de Tavanà.

— Tu veux dire... que tu es en mission ?

Elle acquiesça.

— J'agis sous les ordres de sa Majesté Soan I<sup>er</sup>, roi de Firenea.

C'était inattendu et Deyem était impressionné. Il était face à une personnalité politique du Royaume de Firenea. Tavanà n'étant rien moins que la capitale du pays, Tyvyys était donc l'équivalent d'un sous-chef de Faction dans la République. Pourtant, elle était jeune. Elle ne devait pas avoir beaucoup plus de trente ans. Même si cela faisait d'elle la doyenne du groupe, c'était une ascension pour le moins fulgurante. De plus, cela posait la question de ses motivations : pourquoi son roi l'aurait-il envoyée risquer sa vie aux côtés de la République ? Cela ne pouvait pas être une mission d'infiltration, sinon elle n'en aurait rien dit à quelqu'un comme lui.

— Pourtant, reprit-il, tu m'as affirmé que c'était Kely qui était venu te trouver.

— En effet, répondit Tyvyys du tac au tac. Nous sommes allés devant sa Majesté, qui a approuvé l'initiative et m'a envoyée.

Le mystère s'épaississait mais Deyem était désormais persuadé d'avoir raison. Tyvyys avait fait exprès d'omettre un élément de son histoire : ce qu'il s'était passé pour qu'elle accepte d'emmener Kely devant le roi de Firenea. Dans la mesure où il était d'abord venu la trouver elle, elle avait dû accepter sa proposition.

— Toi aussi alors, tu fais ça parce que ça te plaît, murmura-t-il donc.

Il lui adressa un sourire compatissant. Il y avait quelque chose

qu'il saisissait de mieux en mieux. Kely lui avait dit qu'il voulait le recruter. Pourquoi ? D'une part pour ses capacités physiques, et d'autre part parce qu'il parlait le tekan. Mais Deyem n'avait pas pu se satisfaire d'une telle explication.

Tyvyys vint cependant couper net ses certitudes :

— Tu te fiches de moi ? Pour toi, tout ça, c'est un jeu ?

Elle fronçait les sourcils et le toisait d'un regard accusateur. Il voulut lui assurer qu'elle avait mal compris ses propos mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il était dans l'expectative.

— J'ai un mari et deux enfants là-bas. Je fais ça pour les protéger. Je suis une ancienne soldate et j'ai combattu aux côtés de Kely par le

passé. S'il y a un moyen de gagner la guerre, il le connaît. C'est pour ça que je suis ici.

Deyem hocha la tête sans prononcer le moindre mot. Il croyait en ce que lui avait affirmé Tyvyys mais devina qu'elle ne lui disait pas tout. Sa réaction lui paraissait trop vive pour qu'elle ne se soit pas sentie visée. Il surinterprétait peut-être mais, au vu des confidences d'Helen et de ses propres motivations, il lui était certain que non.

Kely n'avait pas choisi ces personnes que pour leurs capacités. Il avait décidé de les recruter pour une raison tout autre.

Helen était une mercenaire sans aucune attache. Lui était un honnête citoyen de la République. Tyvyys était une fonctionnaire firenéenne haut

placée. Ils n'avaient rien en commun si ce n'était un détail : le combat leur faisait ressentir une certaine excitation. Le fait de se mettre en danger pour une prétendue grande cause leur procurait de la joie. Lui n'en avait jamais eu conscience avant qu'Helen ne lui ouvre les yeux là-dessus. Elle n'avait pas fait cela volontairement mais le jeune homme avait fait le reste du chemin.

Kely n'avait pas recruté les meilleurs. Il avait recruté des personnes comme lui.

— J'accepte.

L'androïde était arrivé dans le salon à son tour, quelques minutes plus tard. Il s'était tout de suite dirigé vers Deyem et avait attendu sa

réponse. Le jeune homme avait de toute façon déjà fait son choix.

— Je vais rejoindre la 109. C'est mieux que de rester à ne rien faire.

— Parfait, répondit Kely. Je suis heureux de voir que nous sommes au complet.

Il avisa Tyvyys qui était occupée à manger, puis se retourna vers Helen qui arrivait elle aussi. Deyem sentit une crampe se former dans son estomac.

Kely s'éclipsa quelques minutes et revint avec une feuille de papier, un encrier et une plume. C'était un contrat que le jeune homme allait devoir signer. Deyem prit la plume, la trempa dans l'encrier puis traça sa signature sur la feuille. En tant que membre de l'escouade 109, il disposerait d'une paye supérieure à

celle qu'il aurait dû avoir en tant que soldat. Cela ne voulait toutefois pas dire grand-chose au vu de ce qui l'attendait.

Désormais, il n'avait plus le droit de faire marche arrière. Il se sentait comme s'il avait fait un pacte avec le diable. Il avait pris une décision allant à l'encontre de ce en quoi il croyait... non, de ce en quoi il avait pensé croire jusque-là. Toute sa vie, il s'était fourvoyé, non sans prendre des décisions qui avantageaient ses véritables buts. Il les avait niés dans la forme, mais les avait toujours suivis dans le fond. Ce qu'il faisait maintenant n'était en rien différent de sa carrière politique.

Il allait mener, avec sa brigade, des missions d'infiltration en territoire ennemi. Ses connaissances en langue



novalienne seraient un atout précieux et il s'était découvert un don pour le combat à distance, deux jours plus tôt sur le champ de bataille. Il n'avait qu'une hâte : mettre en pratique ces acquis. Il était désormais certain qu'il n'aurait aucun regret.

### **Chapitre 3 – Le haut dignitaire**

Le petit-déjeuner de l'escouade au complet se déroula dans le silence. Chacun se regardait sans prononcer un mot, comme pour jauger ses futurs coéquipiers. Deyem n'aimait décidément pas cette sensation d'être observé de toutes parts par des personnes qu'il connaissait à peine. Malgré tout, il les comprenait :

chacun d'entre eux allait peut-être devoir, à un moment, sauver la vie de l'autre. Une fois que le repas fut fini, Kely demanda à Deyem de le suivre sans poser de questions. Le jeune homme, bien que sceptique, obtempéra puisqu'il s'agissait d'un ordre de son capitaine. Il n'allait pas commencer à jouer les rebelles dès son premier jour de service. Il était néanmoins curieux de ce que l'androïde allait lui demander de faire.

Suivant Kely, il se dirigea vers la porte du château d'Oborim, dans le grand hall d'entrée. L'androïde la poussa sans aucune difficulté en dépit de son corps frêle puis invita Deyem à lui emboîter le pas. Le jeune homme sortit du château et apprécia la senteur de l'herbe et l'air qui emplissait ses poumons. Alors qu'il n'était réveillé

que depuis une heure, cette petite claque de fraîcheur était revigorante.

Les alentours étaient vides de présence humaine. Deyem n'entendait même pas le bruit d'un animal. Il se demanda s'il y avait une étable dans le château, afin de se déplacer à cheval. C'était peut-être pour cela que Kely l'avait fait sortir. En tant que citadin, Deyem avait toujours marché. Il n'avait jamais eu besoin de la moindre monture. Les chevaux étaient toujours le moyen de transport privilégié de la République de Mahery mais cela faisait des années que le jeune homme n'en avait pas monté. Il se demandait si cela n'allait pas lui porter préjudice.

Kely, lui, était toujours muet. Il marcha jusqu'à ce qu'ils se trouvent tous deux à une distance de cent

mètres du château, en haut d'une petite butte. Deyem vint l'y rejoindre et demeura silencieux. Comme le capitaine lui avait dit de ne pas poser de question, il n'osait pas prendre la parole et se contenta d'attendre. L'androïde regarda autour de lui et déclara :

— Maintenant, cours.

— Pardon ?

Deyem n'était pas sûr d'avoir bien compris.

— Cours, répéta Kely. Tu as passé une journée en convalescence et tu ne dois pas rester inactif. Pour ce qu'on va devoir faire, la course va être importante. Donc il faut que tu t'entraînes à courir.

Le jeune homme acquiesça, un brin dubitatif. Il avisa les lieux, le château un peu en amont.

— Allez, ne traîne pas, le pressa Kely. Fais le tour du château jusqu'à ce que je te permette d'arrêter.

Deyem n'osait toujours rien dire. La situation lui paraissait aussi censée qu'absurde. Ce n'était pas le fait de courir qui lui posait problème mais le fait de recevoir des ordres d'un androïde. Il savait très bien que ce serait le cas puisque Kely était son capitaine et il s'était cru capable d'encaisser. Pourtant, cela se révélait plus facile à dire qu'à faire.

Bon gré mal gré, il se mit à courir. Il avait beaucoup marché au cours de sa vie mais n'avait jamais pratiqué la course. Si les premiers mètres ne lui posèrent aucun problème, il commença vite à ressentir des signes de fatigue. Il parvint à maintenir un rythme constant jusqu'à être arrivé au

niveau du château puis commença malgré lui à ralentir l'allure. Quand il jeta un œil derrière lui pour vérifier qu'il ne pouvait pas faire une pause discrète, il eut le malheur de voir que Kely était là et le suivait.

— Ne t'arrête pas.

Serrant les dents, le jeune homme se força à reprendre de la vitesse, mais il était allé trop vite et s'essouffla d'autant plus. Se rapprochant peu à peu du point de départ en haut de la butte, il espéra que l'androïde l'autoriserait à s'arrêter. Il lui adressa un regard plaintif auquel Kely opposa la plus grande indifférence.

— Continue.

Deyem débuta un deuxième tour alors qu'il se sentait déjà à bout de forces. Cela ne faisait que quelques minutes qu'il courait mais il avait

l'impression qu'il était ici depuis une heure entière. Le temps passait bien plus lentement quand on se torturait. Tous ses membres lui criaient d'arrêter mais l'androïde le défendait de le faire.

Il parvint tant bien que mal à achever un deuxième tour et n'eut d'autre choix que d'en entamer un troisième. Cependant, cette fois-ci, ses jambes ne le soutinrent plus. Il perdit l'équilibre et s'écrasa dans l'herbe humide. Il s'efforça de se relever et eut toutes les peines du monde à maintenir son équilibre. Il avait un point de côté, ses entrailles le brûlaient et ses mollets se comportaient comme s'ils avaient doublé de volume.

— Il va falloir faire mieux que ça mais c'est un bon début, dit Kely. Un



quart d'heure de course pour une première, ce n'est pas si mal.

Un quart d'heure ? Cela lui avait paru tellement plus long... et en même temps, il se sentait fier. Il n'avait jamais couru aussi longtemps.

— Dis-toi, reprit Kely, que le plus important, ce n'est pas la vitesse mais de garder le même rythme. Si tu cours un peu moins vite qu'à ton maximum mais plus longtemps, c'est toi qui réussiras à semer ton ennemi. Réserve-toi pour les courtes distances, mais n'oublie pas qu'il est presque impossible de courir entre les balles.

Deyem l'écoutait mais il se sentait ailleurs. Il entendait son cœur battre à ses oreilles et son souffle était rauque.

— Allez, on reprend. Relève-toi et remets-toi à courir. On va tester ton endurance.

En entendant ces mots, le jeune homme devint livide. Il déglutit tout en s'efforçant de se remettre debout et tenta d'afficher un air implorant. Pour toute réponse, Kely désigna le château du doigt et lui ordonna de refaire un tour complet. Deyem ne se sentait pas capable de reprendre mais il savait aussi qu'il n'avait pas le droit de refuser. C'était lui qui avait accepté de signer un contrat. Maudissant le sort qui ne l'avait pas préparé à une épreuve aussi terrible, il remit un pied devant l'autre et serra les dents en reprenant son calvaire.

Une fois sa séance d'entraînement terminée, il se retrouva dans un bain à tenter vainement de respirer de manière normale. Il avait passé de longues minutes à reprendre son

souffle et Kely lui avait indiqué la salle de bains en récompense de ses efforts. Deyem n'avait toujours pas eu l'occasion de se nettoyer le corps de fond en comble et avait accueilli la nouvelle avec bonheur.

Le château d'Oborim était raccordé à l'eau chaude et Deyem se rappela à quel point il appréciait ce luxe. Les douches du front, réaménagées à la hâte, ne donnaient que de l'eau froide. Personne n'avait l'air de s'en plaindre au sein de l'armée, alors il n'avait rien dit à ce moment-là. Tout le monde n'avait pas la chance de disposer de l'eau chaude, même au sein de la capitale. C'était pour cette raison que cela l'étonnait d'autant plus, dans un endroit exsangue comme le château d'Oborim. En tout cas, cela faisait

plus d'une semaine qu'il n'avait pas profité d'un bain. Il réalisait seulement maintenant à quel point cela lui avait manqué.

Il déjeuna ensuite avec le reste du groupe et obtint quartier libre pour l'après-midi. Il s'était demandé s'il n'allait pas devoir à nouveau endurer la course, mais Kely voulait s'occuper de l'entraînement au tir de Tyvyys. La préfète firenéenne n'avait pas combattu depuis longtemps et avait besoin, elle aussi, d'une remise à niveau.

Kely n'ayant formulé aucune interdiction, le jeune homme décida de sortir un peu. Il quitta le château peu de temps après le repas et alla se promener dans les collines. C'était la première fois de sa vie qu'il le faisait mais il ne ressentait aucune

appréhension. Après avoir combattu les Novaliens, tout paraissait plus rassurant à ses yeux.

Passé une demi-heure de marche, il se retourna au sommet d'une hauteur et contempla le château de loin. Le bâtiment se situait en aval de la colline suivante, dans une grande zone de plat. Il était assez grand et construit dans le style impérial. Son toit était fait de tuiles brunes et sa pierre blanche virait au jaune. Cet édifice avait traversé les grandes guerres civiles de la fin de l'Empire de Kalom et l'invasion novalienne survenue un siècle plus tôt, que l'on appelait désormais la Première Grande Guerre défensive. Il avait enduré la sécession républicaine et les sièges successifs des Quatre Royaumes. Isolé, il n'avait dû être redécouvert que très

récemment par Kely. L'essentiel de la population maherie se trouvait entre les murs de la capitale et les autres travaillaient la terre dans la multitude de villages qui l'entouraient. Les Nobles avaient depuis longtemps déserté les grands édifices comme celui-là.

Deyem soupira et regarda dans d'autres directions. Depuis ce point de vue, il pouvait distinguer les maisons du village qui leur fournissait leur nourriture. L'apport en eau devait lui aussi venir de là-bas car le hameau semblait construit autour d'une rivière. Le reste de l'espace était occupé par les arbres.

Craignant de perdre le château de vue, Deyem en resta là et revint sur ses pas. Il passa le reste de la journée dans sa chambre, à se reposer. Le soir,

les membres de l'escouade mangèrent à nouveau dans le calme, mais cette fois-ci, ils parvinrent à échanger quelques bribes de paroles. Ils se décrispaient petit à petit.

Pour ce dîner, Helen avait apporté du lapin, que Kely s'était ensuite occupé de faire cuire. Deyem se chargea avec Tyvyys de disposer les couverts. Il eut la surprise de trouver le plat très bon et constata par là même que l'androïde mangeait sans cacher son plaisir. Ce comportement l'étonnait de plus en plus.

Le fait que les androïdes pouvaient manger était connu de tous. Cela leur donnait un apport d'énergie supplémentaire, facultatif mais utile. Cependant, ils n'étaient pas censés avoir de papilles gustatives et c'était leur processeur qui leur disait ce qui

était comestible et ce qui ne l'était pas. En effet, certains plats mangeables pour les humains n'étaient traités par leur organisme que comme des déchets et pouvaient provoquer des dysfonctionnements.

Vers la fin du repas, il se leva de sa chaise et claqua dans ses mains pour attirer l'attention de ses nouveaux subordonnés. Tyvyys et Deyem le regardèrent et attendirent qu'il prenne la parole.

— Maintenant que tout le monde a été testé, nous commencerons demain. Nous partirons à l'aube pour un voyage de deux jours. Terminons de manger et suivez-moi au sous-sol du château.

Deyem ne s'était pas attendu à commencer aussi vite mais il obtempéra sans discuter. Tyvyys,



Helen et lui se levèrent de leur chaise et suivirent Kely, qui entrait dans la cuisine. Celle-ci menait à une autre porte donnant sur un escalier descendant. Les murs étaient en pierre et parsemés de câbles électriques. Tout en bas, ils traversèrent la cave à nourriture puis entrèrent enfin dans la dernière salle, qui était juste assez grande pour quatre personnes. Une table en recouvrait deux tiers de la surface et des banquettes étaient taillées dans la pierre. Les câbles électriques rejoignaient un projecteur et l'appareil éclairait un drap blanc accroché au mur, qui allait servir d'écran.

Les trois jeunes gens s'assirent sur les banquettes tandis que Kely prenait place, debout, à côté du projecteur. Un clavier y était connecté et l'androïde

pianota dessus. Sur le drap s'afficha alors l'image d'un vieil homme au visage pâle et aux yeux bridés. Il portait un uniforme d'apparat soigné, noir et brodé de fils d'or. Quatre insignes en métal étaient accrochés sur son torse.

— On ne connaît pas son nom mais on sait où il se trouve et ce qu'il fait. C'est assez simple : l'armée novalienne est constituée de quatre grandes divisions et c'est lui qui commande la troisième. Il séjourne pour la semaine dans la forteresse de Nost Yfam, en Hazo. À vrai dire, le tuer est l'objectif secondaire même si ce sera utile pour les désorganiser un peu. Ce qui compte surtout, c'est que cet homme semble avoir des informations sur le Saboteur.

— Le Saboteur ? demanda Deyem.

Il n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Pourtant, Kely opina du chef et éteignit le projecteur.

— Nous utiliserons un nouveau type de transport développé par la Faction des Sciences. Difficile de vous le décrire sans que vous puissiez le voir, mais comprenez que c'est une voiture sans chevaux. Une fonctionnelle. Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit.

— Attendez, l'arrêta Deyem.

Kely l'interrogea du regard de même que ses deux autres collègues. Le jeune homme se sentit gêné au possible mais reprit malgré tout :

— Vous me parlez du Saboteur, mais c'est une légende, non ?

Sur sa gauche, il vit Tyvyys acquiescer et fut heureux de recevoir un soutien. Elle non plus n'avait pas

l'air d'y croire, même si elle n'en avait rien laissé paraître.

Le Saboteur était une histoire qui remontait aux derniers instants de l'Empire de Kalom, celle d'un individu que les Novaliens avaient chargé d'une mission après leur défaite militaire. En repartant au-delà des montagnes d'Ikenast, ils l'avaient laissé derrière eux et l'avaient chargé de semer la discorde sur le continent, préparant ainsi leur retour. Le Saboteur avait accompli sa mission et on lui prêtait volontiers un rôle dans l'émergence de la République et la formation des Quatre Royaumes. Mais les Novaliens n'étaient pas revenus et le Saboteur s'était fait vieux. Il avait donc formé un apprenti pour poursuivre sa tâche. Ainsi, son titre s'était transmis à travers les

générations. Son nom et son histoire s'étaient peu à peu répandus à travers la population, qui avait fini par l'associer à toutes les crises traversées par les différents pays.

— La plupart des histoires qu'on raconte sur elle sont fausses, tu peux me croire, affirma l'androïde. Mais le fond est vrai. La raison de la création de l'escouade 109, notre objectif principal, est de l'éliminer.

Deyem, sidéré, n'osa plus prononcer le moindre mot. Il demeura immobile, hagard, jusqu'à ce qu'il réalise que les autres commençaient à partir. Il les suivit donc toujours sans rien dire et chercha Tyvyys du regard. Bien qu'elle s'efforce de dissimuler ses sentiments, il vit qu'elle aussi était troublée. Helen, en revanche, ne l'était pas le moins du monde.

Ce soir-là, le jeune homme se rendit de nouveau sur le balcon. C'était peut-être la dernière fois qu'il le faisait, alors il voulait profiter. Demain commencerait sa première mission et il ne savait pas encore s'il y survivrait. Il n'avait pas le droit d'avoir des remords. On lui avait donné le choix et il avait signé en son âme et conscience. Il soupira en contemplant de nouveau l'obscurité.

Helen vint le rejoindre au bout de quelques minutes et s'assit à ses côtés. Deyem crut discerner chez elle un regard inquiet et lui adressa un sourire qui se voulait rassurant.

— Le Saboteur, c'est quand même fou, cette histoire... murmura-t-il.

Elle acquiesça. Elle non plus n'avait pas dû en croire ses oreilles

quand on lui avait appris cette histoire, longtemps avant. Deyem remarqua alors qu'elle lui tendait quelque chose.

— Tiens, dit-elle.

Il prit l'objet entre les mains et constata qu'il s'agissait d'une enveloppe en papier contenant une dizaine de feuillets.

— C'est l'ensemble des informations que les Maheris ont récoltées sur le Saboteur. Leur service a été très efficace au cours des derniers mois.

Deyem regarda l'enveloppe comme s'il tenait un trésor. Il ne savait pas quoi penser. Là-dedans se tenait toute la vérité cachée derrière un récit qu'il connaissait depuis son enfance.

— Ne me remercie pas, lâcha Helen en lui adressant une petite tape sur l'épaule. Allez, bonne nuit.

Elle quitta le balcon et repartit dans le couloir. Deyem écouta le bruit de ses pas qui diminuait, puis il reporta son attention sur l'enveloppe. Il en sortit un premier feuillet et commença son étude.

Les Maheris avaient découvert la trace du Saboteur cinq années auparavant. Ils ne savaient pas encore qui il était mais avaient constaté qu'un individu inconnu s'était infiltré à plusieurs reprises dans différents services de la République, et y avait dérobé des informations confidentielles. L'individu semblait avoir bien dissimulé ses traces mais avait toujours fait en sorte que la République soit au courant de son



passage. Il agissait comme s'il voulait que l'on sache que c'était lui. La République avait donc renforcé ses moyens de sécurité et gardé secrète la nature des dossiers volés.

Deyem passa au second feuillet.

Pendant plusieurs mois, les Maheris n'avaient obtenu aucune information sur le mystérieux intrus. Toutefois, ils avaient fini par retrouver un témoin de la première incursion, qui avait fait de la personne une description physique. Le témoin était incapable de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme : en effet, son corps était recouvert d'une tunique beige le couvrant des pieds à la tête. Ladite tête était protégée par un foulard et un turban, le tout maintenu par des lunettes de protection. La République avait

envoyé cette description aux agents de ses différents pôles.

Au cours des deux années suivantes, le Conseil avait examiné une vingtaine de signalements de l'individu recherché. Les services de renseignement rattachés à leurs factions respectives s'étaient efforcés de partager les données à son sujet. Des agents relevaient la présence d'une personne portant de tels vêtements à différents endroits du continent, allant des montagnes d'Ikenast, tout au nord, à la cité de Picesa, tout au sud. Impossible de savoir s'il s'agissait toujours de la même personne car les agents n'avaient jamais été en mesure de lui mettre la main dessus.

Deyem passa au troisième feuillet et écarquilla les yeux. Celui-ci relatait

une mission commandée par le service de renseignement rattaché à la Faction des Sciences. Trois ans auparavant, quatre agents avaient embarqué à bord d'un navire qui avait fait cap vers le nord. Ils étaient sortis du continent et s'étaient rendus au-delà des montagnes d'Ikenast avec pour mission d'identifier la tenue de l'individu mystérieux. En effet, ce vêtement ne correspondait à rien sur le continent. La théorie de la Faction des Sciences était donc qu'il venait d'ailleurs.

Deyem était impressionné car jamais il n'avait entendu parler d'une telle entreprise. Pour ce qu'il en savait, on ne possédait même pas la moindre carte de ce qu'il y avait au-delà des montagnes d'Ikenast. L'Empire, à son apogée, avait mis en

place une politique d'isolation vis-à-vis de ses potentiels voisins. Les autorités impériales souhaitaient que les montagnes deviennent une frontière naturelle, interdite et infranchissable. Même après la dislocation de l'Empire, les Quatre Royaumes et la République avaient maintenu cet état de fait.

Lors d'une apparition de l'individu inconnu, un agent maheri avait été en mesure de lui arracher un bout de sa tunique. Ce morceau, après analyse, avait été remis aux chargés de la mission d'exploration, qui étaient partis dans le but de retrouver le même matériau et de déterminer son origine. Ils en avaient profité pour dresser une carte grossière des côtes. Quand ils étaient revenus, les Maheris avaient une réponse : le tissu de cette

tunique venait bien du nord, et plus précisément de l'Empire novalien. C'était à ce moment que les services maheris avaient fait un rapprochement entre l'individu mystérieux et le Saboteur.

Les feuillets suivants portaient tous sur son rôle supposé dans la succession de crises qui avaient amené le continent dans une position défavorable face aux Novaliens : le coup d'État avorté du Royaume de Firenea, la grande famine de Fiaama et enfin l'anéantissement des troupes républicaines dans les montagnes d'Ikenast. Les services maheris n'étaient pas parvenus à déterminer des liens explicites entre tous ces événements mais la présence du Saboteur avait été relevée dans au moins un d'entre eux. De là à penser

qu'il avait ouvert la voie à l'invasion novalienne, il n'y avait qu'un pas.

C'était pour cette raison que Kely avait créé l'escouade 109. Il était allé devant le Conseil et lui avait présenté les informations dont il disposait lui-même sur le Saboteur. Le dernier feuillet en parlait. Peu de temps avant le début du conflit, la Faction des Sciences avait envoyé l'androïde en mission dans les montagnes d'Ikenast. Kely avait fourni les informations sur le lieu de passage de l'armée novalienne. Les Maheris avaient alors dépêché trois Transporteurs de troupes sur place afin d'arrêter l'envahisseur. L'enjeu pour le Conseil était double : en remportant le conflit avant même qu'il ait commencé, la République aurait pu prétendre à un rôle de protecteur du continent. Ce prétexte à

lui seul justifierait l'extension de ses intérêts à travers les autres royaumes et un renforcement considérable de son influence.

Cependant, tout ne s'était pas passé comme prévu, et Deyem vit là que les rumeurs étaient fondées. Une milice, probablement payée par les Novaliens, avait tendu une embuscade aux troupes républicaines. De cette façon, elle les avait désorganisées et avait permis aux envahisseurs de passer les montagnes d'Ikenast. Très peu de Maheris avaient survécu et le Conseil avait tenté par tous les moyens de garder secret ce retentissant échec.

Kely, néanmoins, était revenu à Mahery. Il avait rapporté les détails de l'incident et avait confirmé la présence du Saboteur sur les lieux. Il

avait expliqué avoir tenté de l'arrêter mais ne pas y être parvenu.

La suite des événements, Deyem la connaissait déjà. L'armée novalienne avait fondu sur les Quatre Royaumes puis avait envoyé l'une de ses divisions attaquer la République.

Le jeune homme ne savait pas comment prendre toutes ces nouvelles informations. Il savait déjà qu'il avait rejoint une escouade très particulière de l'armée républicaine, chargée de mener des missions d'infiltration voire d'élimination, et de récolter des informations pour le Conseil. Il n'aurait pourtant jamais imaginé que le but premier de l'escouade 109 soit de retrouver un individu semi-mythique et potentielle source de tous les problèmes du continent. Le dossier qu'Helen lui avait mis entre les mains



montrait que la République prenait le problème très au sérieux. Il avait de plus en plus l'impression de vivre un rêve éveillé, à moins qu'il ne s'agisse d'un cauchemar. Ne sachant que faire avec l'enveloppe qu'il avait refermée, il la prit avec lui, retourna dans sa chambre, la posa sur son bureau puis alla se coucher. Demain serait le jour du départ en mission et il sentait une certaine appréhension l'envahir mais dans le même temps, il n'avait jamais été aussi pressé de commencer quoi que ce soit.

*Tiens, je m'étais endormi ?*

Ce fut la première chose qu'il pensa lorsqu'il ouvrit les yeux. La lumière du soleil filtrait par la fenêtre. A priori, il n'était pas en retard puisque personne n'était venu le

réveiller. Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire puis passa ses mains sur son visage. Après avoir poussé un long soupir, il s'étira les bras et les jambes puis posa ses pieds sur le sol froid. Il enfila son uniforme blanc et noir, laça ses bottes en cuir puis quitta sa chambre.

Il croisa Helen dans le couloir. Elle était déjà habillée et semblait s'apprêter à frapper à sa porte. Il la salua d'un geste de la tête et ils descendirent l'escalier en colimaçon. Toutefois, alors que Deyem allait se diriger vers le salon, elle lui tapota l'épaule et lui indiqua la porte du château de son index.

— On mangera sur la route, dit-elle.

Deyem ne posa pas de question et obtempéra. Ils sortirent du château par

la grande porte et Helen bifurqua pour en longer le mur. Deyem la suivit et ils se rendirent jusqu'à ce qui avait dû être l'étable du château, à l'époque où il était habité par des Nobles. Kely avait réaménagé l'endroit pour y installer le véhicule dont il avait parlé et Deyem ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux en entrouvrant la bouche tant son étonnement était grand.

Ce qui se trouvait face à lui était un mastodonte de fer noir. Cela n'avait rien à voir avec une voiture classique tirée par des chevaux. Celle-ci était munie de larges roues à l'aspect caoutchouteux, qui semblaient être à l'épreuve de n'importe quel environnement. Deux portières ouvertes menaient à un habitacle muni de quatre sièges.

— Comment une chose pareille va bien pouvoir avancer ? demanda Deyem.

Les projets visant à créer des voitures autonomes existaient depuis des années. Pour autant, ils se heurtaient toujours à des problèmes majeurs. Le premier était la vitesse : personne n'avait été en mesure de concevoir une machine capable de dépasser un cheval bien lancé. Le second était l'autonomie : l'ambre pouvait alimenter un tel véhicule mais ce dernier avait tôt fait de consommer une pierre complète, alors même qu'un fusil pouvait tirer des milliers de projectiles pendant plusieurs jours sans se fatiguer.

— Je te rassure, dit Kely, la République n'est pas encore en mesure d'équiper toute l'armée avec

ces choses. Notre véhicule consomme des ressources, mais pas uniquement celles de l'ambre.

L'androïde venait à son tour d'entrer dans l'ancienne étable, suivi par Tyvyys. Il désigna les deux plaques argentées sur le toit de la machine.

— Ces panneaux captent l'énergie du soleil et des lunes et permettent d'économiser la pierre. Cela dit, même sans ça, il y a suffisamment d'ambre là-dedans pour qu'elle puisse rouler pendant plusieurs d'heures.

Deyem ne savait plus comment réagir à toutes ces nouvelles. Chaque fois qu'il pensait être au bout de ses surprises, il y en avait une autre pour venir frapper à la porte. Il se contenta donc d'acquiescer à l'androïde pour lui assurer qu'il avait compris. Il prit

ensuite exemple sur Helen et alla s'installer à bord du véhicule. Les sièges, rembourrés de cuir, n'avaient rien à envier au confort d'une voiture classique. Deyem se mit à l'aise, referma la portière et ne bougea plus. Tyvvyys monta à l'avant et Kely s'installa à la place de pilote. C'était lui qui allait conduire ce géant de fer. Il appuya sur un bouton et la machine émit un puissant vrombissement. Elle commença par s'extirper de l'ancienne étable, tout en tremblant de toutes parts, puis elle prit de la vitesse dans le chemin menant à la sortie du domaine. Par la fenêtre de la portière, Deyem put observer le château d'Oborim qui rapetissait à vue d'œil.

— Nous allons rouler pendant les six prochaines heures afin de contourner au mieux la ligne de front.

Ensuite, il faudra traverser à pied. La voiture va vite mais elle n'est pas très discrète.

Rien de très étonnant, songea Deyem. Entre le bruit émis par le moteur et la forme atypique du véhicule, les Novaliens ne mettraient pas beaucoup de temps à comprendre que quelque chose n'allait pas. Kely devait certes avoir beaucoup d'informations mais pas au point de prédire tous les mouvements des troupes ennemies. Tyvyys, à l'avant, était plaquée contre son siège. Elle aussi était en plein dépaysement. Même si elle ne posait pas de question, Deyem la sentait tout aussi confuse que lui. Il était heureux de savoir qu'il n'était pas seul, car Helen, elle, avait l'air habituée. Le calme qu'elle déployait en toutes

circonstances était toujours aussi impressionnant aux yeux du jeune homme.

La voiture continua à rouler pendant plusieurs heures. À travers la fenêtre de la portière, Deyem voyait les paysages campagnards se succéder. Il n'y avait pas un village en vue et les routes commerciales étaient loin. Petit à petit, la peur initiale de se trouver à l'intérieur ce bolide sans chevaux disparut chez le jeune homme. En revanche, il se sentait de plus en plus mal et luttait contre la nausée. C'était au moins un élément qui ne changeait pas d'une voiture à l'autre, la différence étant que les rares fois où il en avait pris, il l'avait fait sur de courtes distances. En tout cas, il n'était pas question de manger dans un état pareil et il refusa les



fruits qu'on lui proposa, préférant encore garder le ventre vide.

Au début de la cinquième heure de voyage, la voiture commença à ralentir.

— Nous nous approchons d'une ligne de front novalienne, dit Kely. On ne pourra pas contourner d'avantage.

Le véhicule s'immobilisa au milieu de la campagne, juste en-dessous d'un pommier. Kely en sortit et les autres membres de l'escouade l'imitèrent. Deyem eut quelques difficultés à se remettre sur ses jambes mais apprécia le fait de ne plus se trouver dans l'équivalent d'un projectile lancé à pleine vitesse.

L'androïde se dirigea vers l'arrière de la voiture et en ouvrit le coffre, dont il sortit trois pistolets à ambre de petite taille. Il les tendit à ses

subordonnés et ajusta le sien dans son holster.

— Maintenant que tout le monde est équipé, allons-y. J'active le camouflage.

Il venait de sortir un petit appareil du coffre. L'objet prenait la forme d'une télécommande métallique munie d'une antenne de dix centimètres. Kely appuya sur plusieurs boutons et la dirigea vers lui-même. Aussitôt, la couleur de sa tunique changea pour une teinte vert sombre. Il appliqua le même traitement à Helen, Deyem et Tyvyys.

Deyem n'avait jamais observé un tel objet, même s'il en avait déjà entendu parler. Tout cela résultait du génie de la Faction des Sciences. C'était en partie elle qui portait la réussite militaire du pays sur ses

épaules. La maîtrise de l'ambre élémentaire, de la mécanique puis de la robotique avait été la clé de la survie de la République.

Les membres de l'escouade se mirent en route sur ces entrefaites. On était en milieu d'après-midi et ils se trouvaient au cœur de la campagne haze. Deyem ne savait pas à quel moment la voiture avait dépassé la frontière. Néanmoins, au vu de la vitesse de cet engin, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il ne l'ait pas remarqué.

Il fallut quinze minutes supplémentaires au groupe pour apercevoir le début de la tranchée. Chacun avançait pour le moment à pas de loup, mais il semblait clair que ce ne serait pas suffisant. Les

Novaliens possédaient des armes à feu et n'hésiteraient pas à tirer dès qu'ils verraient des ennemis. Pourtant, Kely continuait à marcher comme si de rien n'était. Deyem n'osait pas demander mais son appréhension était croissante. Tyvyys et Helen, elles, demeuraient tout-à-fait calmes. Il s'efforça donc de se comporter comme elles et de demeurer le plus neutre possible.

Il comprit vite pourquoi Kely avançait toujours. Lorsqu'ils atteignirent la tranchée, il eut la surprise de constater que le couloir d'entrée était vide. L'androïde avait dû le savoir depuis le début, raison pour laquelle ils s'étaient arrêtés ici.

— Ne vous relâchez pas, prévint-il néanmoins. Tirez dès qu'il y a une présence, ces pistolets sont silencieux.

La marche reprit. La tension ne s'était dissipée que pendant quelques secondes et eut vite fait de se réinstaller. Deyem serrait son arme entre ses deux mains, les bras tendus et à l'affût du moindre signe d'un ennemi.

— Helen, pars devant, ordonna Kely.

— Ça marche, répondit l'intéressée.

Elle se mit à courir puis disparut à un embranchement. Devant l'incompréhension manifeste de Deyem, Kely expliqua :

— Elle a pour tâche de nous donner le chemin le plus sûr afin d'éviter qu'on ne tombe par surprise sur un contingent de Novaliens. Si on devait se battre contre plusieurs d'entre eux, ça attirerait les autres.

Deyem hocha la tête tout en se fustigeant d'avoir été aussi transparent. Il ne voulait pourtant pas montrer ses émotions, mais c'était plus fort que lui.

Helen ne tarda pas à revenir et fit un bilan de la situation :

— On ne peut pas aller vers la gauche, il y en a une dizaine, voire plus, à moins de cent mètres. À droite, je n'ai pas vu grand monde, mais j'ai dû en éliminer un.

Deyem frissonna. Il avait conscience que des gens allaient mourir sur leur passage mais Helen avait prononcé ces mots avec une étonnante légèreté. Elle semblait traiter cela comme une corvée alors qu'elle avait pris la vie d'autrui. Il ne pouvait pas pour autant la prendre de haut car lui aussi avait dû tuer pour en

arriver là. Il avait participé aux deux premières batailles du front maheri et s'y était illustré. Malgré tout, il restait un être humain qui n'était pas encore habitué à côtoyer la mort.

Le groupe se remit en marche et passa, dix mètres plus loin, devant le cadavre du Novalien, allongé contre le sol et les bras en croix. Il avait les yeux révulsés et une flaque de sang grandissait dans son dos.

— Ne marchez pas dedans, avertit Kely, sinon ils pourront nous suivre.

Deyem sauta par-dessus la zone de liquide écarlate et vérifia bien que ses pieds ne s'en étaient pas imprégnés. Kely ayant repris la tête, le groupe s'avança davantage dans ce réseau à ciel ouvert. Les tranchées des Novaliens étaient plus rustiques que celles des Maheris. Ils avaient dû les

creuser en très peu de temps au cours des dernières semaines. Leur objectif était d'empêcher les Républicains d'avancer et de les étouffer avec des charges successives. Ils étaient déjà parvenus à les faire reculer mais les Maheris avaient d'autres ressources et étaient habitués à vivre en autarcie. C'était un fait que les Novaliens ne connaissaient pas. Même en remportant des dizaines de batailles, il leur faudrait un temps considérable pour rejoindre la capitale. Il y avait donc fort à parier qu'ils changeraient bientôt de stratégie. Ils avaient déjà conquis le Royaume d'Hazo tout entier, ce qui leur procurait une assise territoriale sur le continent. Avec leur population mise sur le pied de guerre, ils auraient sans doute les moyens de continuer le conflit pendant plusieurs



années s'il le fallait. Il serait ruineux pour les pays du continent mais les ressources totales des Novaliens, elles, étaient inconnues.

Un bruit sourd ramena Deyem au présent et le poussa à relever la tête, ses mains serrant son arme plus fort que jamais. Il comprit alors que Kely venait de presser la détente de son propre pistolet. Un Novalien gisait contre un mur, quelques mètres plus loin. Le projectile lumineux lui avait disloqué la mâchoire. Deyem plissa les yeux devant cet horrible spectacle mais il avait conscience qu'il allait devoir s'y faire.

Les Novaliens avaient mis en place un véritable dédale de tranchées. Cela faisait de longues minutes que les membres de l'escouade y marchaient sans en voir le bout. Helen partait

régulièrement en éclaireur et revenait après avoir éliminé tout danger potentiel. Pour l'heure, c'étaient Kely et elle qui se chargeaient des basses besognes. Deyem et Tyvyys fermaient la marche et se contentaient de mettre un pied devant l'autre sans prononcer un mot. Le jeune homme se demandait si sa présence était utile mais il savait aussi que l'objectif de leur mission allait compliquer les choses. Le dignitaire novalien que l'escouade 109 cherchait avait des informations sur le fameux Saboteur. Cela signifiait que Deyem serait là pour jouer son rôle d'interprète. Il supposa que Kely aurait besoin de lui à ce moment puis secoua la tête pour chasser ces pensées parasites.

— Ça va être plus compliqué ici, annonça Helen alors qu'elle revenait de l'un de ses voyages solitaires.

Elle pointait de chaque main les deux directions qui s'offraient au groupe.

— Dix à droite, douze à gauche. Dans tous les cas, on va devoir les affronter.

— On ne peut pas revenir sur nos pas et prendre une autre direction ? hasarda Deyem.

Kely secoua la tête.

— Tous les autres chemins possibles mènent à de petites garnisons de soldats. Nous sommes dans une impasse. Cet endroit est toujours bien protégé, contrairement à nos informations.

Deyem serra les dents et sentit de la sueur se former sur son front. Alors

qu'il avait de plus en plus chaud, il regarda Kely en attendant que ce dernier ne prenne une décision. Toujours immobile, l'androïde semblait réfléchir.

Il indiqua alors la droite de son index et enjoignit le groupe à le suivre. Deyem ne pouvait pas désapprouver : quitte à combattre, autant le faire face au moins d'adversaires possible.

Arrivé à un croisement, Kely fit signe au reste de l'escouade de s'immobiliser à nouveau. Il dispensa ensuite ses instructions à voix basse :

— Tyvyys, tu t'occupes des deux les plus à gauche. Deyem, des deux les plus à droite. Helen et moi, on se charge des autres. Compris ?

Les deux nouvelles recrues acquiescèrent et levèrent leurs armes.

Deyem tremblait de tous ses membres. Il avait le sentiment que sa mission venait de commencer. Il faisait jour, alors ils ne disposeraient que d'une très courte fenêtre de temps. Passé l'effet de surprise, les Novaliens les verraient et alerteraient leurs camarades. Il fallait donc les éliminer tous au même moment.

— Ajustez vos armes... Enlevez la sécurité... Trois... deux... un... maintenant.

Comme si une alarme avait résonné dans son esprit, Deyem fit un pas en avant et se retrouva à dix mètres des soldats novaliens. Il n'avait même pas le temps de les observer. Il repéra les deux les plus à droite, mit le premier en joue, tira, mit le second en joue, tira de nouveau, revint sur le premier, tira encore,

revint sur le second, tira à nouveau. Son cœur n'avait jamais battu aussi vite.

Les dix soldats – les dix ! – gisaient, morts, sur le sol. Pas un seul n'avait ne serait-ce que prononcé un mot avant d'être abattu. Ils étaient tombés en silence. Deyem ne se serait jamais cru capable d'un tel exploit. En vérité, il n'aurait jamais cru qu'un tel exploit était possible. Pourtant, il y était parvenu, lui comme ses trois nouveaux collègues. Il avait l'impression d'être le plus émotif de tous. Helen et Kely avaient baissé leurs armes en silence et Tyvyys accusait un léger tremblement, mais son visage demeurait impassible.

Helen n'attendit pas un mot de Kely pour repartir en éclaireur. Elle

revint peu de temps après pour confirmer que la voie était libre.

— Ça devrait être bon jusqu'à la sortie.

— Très bien, répondit l'androïde. Ne traînons pas.

Les membres de l'escouade se remirent en mouvement. Quand enfin ils quittèrent la tranchée, ce fut pour se retrouver en aval d'une colline. Ils devraient être à l'abri des regards, ici. Deyem poussa un profond soupir – ils s'en étaient tirés.

— Combien de temps de marche il nous reste ? demanda-t-il.

— Cinq heures, répondit Kely. On y sera en soirée.

Le jeune homme acquiesça mais il se sentait vidé de son énergie. Malgré tout, il savait qu'il n'était pas au bout de ses peines.

Les heures suivantes ne furent pas des plus difficiles. Deyem fermait toujours la marche mais n'avait aucun mal à suivre le rythme. Après ce qu'il avait enduré pour traverser la tranchée, tout lui paraissait plus simple.

Ils se trouvaient maintenant en plein cœur du Royaume d'Hazo. Deyem n'aurait jamais imaginé y mettre un jour les pieds, encore moins dans les circonstances actuelles. Les Novaliens n'avaient montré aucune pitié en fondant sur ce territoire. Leur armée avait englouti le pays puis était passée en Fiaama. Tout cela n'avait duré que quelques jours, un record. Le souverain Tarandri n'avait plus donné de signe de vie, pas plus que la population. Les fuyards s'étaient



réfugiés en Fiaama et en Firenea, les autres étaient vraisemblablement coupés du monde. Il était impossible de savoir si les Novaliens les avaient laissés en paix ou non.

Du point de vue des Maheris, cela ne faisait aucune différence. Le Royaume d'Hazo était un ennemi avec lequel la République n'avait pour seul lien qu'une petite route commerciale. Hazo, très conservateur, n'avait jamais voulu s'ouvrir aux innovations technologiques de son voisin. S'inquiéter du sort des Hazes n'était donc pas du ressort de Mahery. Mais maintenant qu'il s'y trouvait, Deyem ne pouvait faire autrement que de se poser la question. Il savait qu'il n'aurait pas de réponse : l'escouade 109 se dirigeait vers un lieu bien précis et allait éviter les villages. En

somme, se préoccuper de ce sujet n'était pas une bonne idée maintenant. Cela risquait juste de le détourner de l'objectif prioritaire.

Maintenant qu'il avait été témoin et acteur du coup d'éclat réalisé contre les soldats de la tranchée, il se sentait moins effrayé. L'idée d'infiltrer un château plein de Novaliens n'était pas moins terrifiante mais désormais, son cerveau concevait que c'était faisable.

Alors que la nuit commençait à tomber, la silhouette lointaine d'un grand édifice commença à se faire voir.

— C'est la forteresse de Nost Yfam, dit Kely. Notre objectif. On y sera bientôt.

Au vu de la distance qui les séparait encore du bâtiment, il faudrait compter au moins une heure pour

qu'ils y parviennent. Deyem sentit les battements de son cœur s'accélérer de nouveau. L'objectif de leur mission n'était plus loin. Ils devraient d'abord entrer dans la forteresse, éliminer toute résistance potentielle, prendre le dignitaire novalien par surprise, lui soutirer les informations voulues et décamper. Ils devraient sans doute improviser un peu. Ils savaient certes que l'homme y était mais ils n'avaient aucune idée de la façon dont le lieu était agencé, ni de combien de Novaliens les y attendraient.

Rien n'était jamais simple.

— Bon...

Ils y étaient. La forteresse se trouvait devant leurs yeux. Le bâtiment principal, assez ressemblant au château d'Oborim, était encadré

par de hauts murs de pierre surmontés de barbelés. À chaque coin se trouvaient des tours où des soldats patientaient plus qu'ils n'observaient. Dans ce territoire qu'ils contrôlaient, leur vigilance n'était pas à son maximum.

— Par où entre-t-on ? demanda Deyem.

— Il n'y a qu'une seule entrée dans le domaine. Nous allons nous séparer. Arrêtez-vous à dix pas et attendez mon signal pour venir.

Sur ces mots, il s'éloigna de ses subordonnés tout en décrochant un objet de sa ceinture. Quand il fut arrivé à proximité du mur, Deyem vit qu'il s'agissait d'un grappin. Kely prit son élan et le lança jusqu'au sommet, où l'objet s'accrocha. Puis l'androïde entreprit de monter en se maintenant

contre la paroi. Dans le même temps, Helen enjoignit ses deux nouveaux collègues à la suivre. Comme demandé par leur capitaine, ils s'arrêtèrent à quelques mètres des gardes. Dans l'obscurité croissante, ces derniers ne pouvaient pas les voir. De longues minutes s'écoulèrent pendant lesquelles les trois jeunes gens patientèrent, les os refroidis par de régulières bourrasques de vent. Soudain, deux petits éclairs orangés se produisirent et les gardes s'écroulèrent au sol. Kely apparut derrière eux et fit signe à ses subordonnés d'accourir. Deyem poussa un soupir de soulagement en se dirigeant à son tour vers la porte. Ils étaient enfin dans l'enceinte, mais pas encore à l'intérieur du bâtiment.

La cour du château était presque vide. Un petit groupe de soldats campait à l'extrémité. Ils discutaient entre eux et ne surveillaient rien. Les membres de l'escouade en profitèrent. Tous les quatre se glissèrent en silence jusqu'à l'entrée du bâtiment, mais elle était tout aussi imposante que celle du château d'Oborim. S'ils passaient par là, ils prenaient le risque de se faire repérer.

— L'étable, murmura alors Tyvyys.

Kely hocha la tête à son intention. Ils s'éloignèrent donc de la porte et firent le tour de l'édifice jusqu'à trouver l'endroit. Le hennissement d'un cheval les mit sur la voie. L'étable de la forteresse de Nost Yfam n'avait subi aucune modification. Une dizaine d'équidés y patientaient, sans

doute apportés ici par les Novaliens. Comme Tyvyys avait dû l'espérer, au fond de l'endroit se trouvait une porte qui menait à l'intérieur du château. C'était par là que passaient les domestiques, en temps normal. Cette porte de service allait leur permettre de s'infiltrer.

— Je vais allumer une douille, dit Helen.

Elle fouilla dans l'une des poches de son vêtement, dont elle sortit une petite pierre d'ambre aquatique, qu'elle secoua. La pierre illumina alors la pièce d'une lueur bleutée. Cette douille d'ambre éclairerait leur chemin sur les prochains mètres.

Ils étaient à l'intérieur d'une cave. Tout autour d'eux s'étendaient des tonneaux de vin, que les Novaliens avaient éventrés. Un aristocrate du

Royaume d'Hazo avait dû habiter ici, auparavant. Deyem se demanda s'il s'était enfui lors de l'invasion ou s'il était resté ici et s'était fait exécuter.

Les infiltrés progressèrent plus avant dans la cave jusqu'à une seconde porte. Si la première était en métal, celle-ci était en bois, et le bois était vermoulu. Kely la poussa et s'engagea dans un étroit escalier. Les autres le suivirent. Dix mètres plus haut, ils débouchèrent dans l'un des couloirs de la forteresse. Le sol était en marbre et les murs d'un blanc immaculé, taillés dans des courbes agréables à l'œil. Les lieux étaient éclairés par des torches qu'alimentaient des pierres d'ambre vert, celui des Novaliens. Kely regarda à droite, à gauche, puis fit signe à ses subalternes de le suivre.



Les lieux étaient vides, du moins au rez-de-chaussée.

Deyem poussa un énième soupir. Ils étaient parvenus à entrer dans la forteresse. Il ne s'était pas attendu à ce que les choses soient si simples. Dès lors, ils devaient trouver le haut dignitaire novalien qui était leur cible. Deyem s'efforça de se souvenir de ce à quoi il ressemblait et la photographie que Kely leur avait montrée lui revint en mémoire : un homme au teint pâle et aux traits tirés, aux cheveux bruns coupés courts et ramenés en arrière ; imberbe, la mâchoire carrée, les sourcils épais. Cela devrait suffire pour le différencier des autres. Du moins, c'était ce que Deyem espérait.

L'escouade se remit en mouvement. Ils allaient devoir

explorer l'ensemble du bâtiment, salle par salle, afin de trouver la personne qu'ils cherchaient. Pour cela, il allait sans doute falloir qu'ils se séparent, mais ils n'avaient pas de moyens de communiquer à distance. C'était en tout cas ce que Deyem pensait au moment où Kely tendit à chacun de petits appareils.

— Communicateurs sans fil. N'en parlez pas trop autour de vous, je les ai « empruntés » au Laboratoire de la Faction des Sciences. Chacun part dans une direction. Restez discrets. Dès que vous avez trouvé notre cible, contentez-vous d'un mot.

Ce faisant, il indiqua à chacun une direction dans laquelle aller. Deyem se vit confier la tâche de chercher de quoi monter à l'étage. Après avoir placé le petit appareil sur le lobe de

son oreille, comme tous les autres, il se mit en route. Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait : il y avait un grand escalier en marbre au bout du couloir. Le jeune homme le gravit et parvint dans un nouveau couloir, plus petit que le précédent.

Cet endroit ressemblait sur bien des points au château d'Oborim, à l'extérieur comme à l'intérieur. Tous deux devaient avoir été construits à la même époque. Celui-ci avait connu quelques modifications par la suite, comme l'érection d'un mur d'enceinte, mais son agencement global n'était pas bien différent. Le couloir dans lequel Deyem se trouvait était très similaire au couloir principal du premier étage de leur quartier général. Les salles n'étaient peut-être pas toutes de la même taille et le jeune

homme en connaissait une qui devait être plus grande que les autres : celle qui se situait dans l'aile gauche, au même emplacement que le laboratoire de Kely. Deyem ne savait pas ce que cette pièce avait été avant l'arrivée de la 109, mais il savait en revanche que les aristocrates aimaient les grands espaces pour y prendre leurs quartiers.

Il se dirigea donc vers l'endroit et pria pour ne pas faire d'erreur. Il marchait maintenant sur un parquet qui crissait sous ses bottes. Il avança donc à pas feutrés et s'approcha de la porte qu'il reconnut comme étant la bonne. Il se figea alors et se plaqua contre un mur : il avait failli se faire apercevoir par le garde qui se trouvait juste devant.

Les Novaliens n'auraient pas demandé à un garde de surveiller

l'entrée d'une salle vide. Ce devait donc être ici que la cible résidait. Cependant, Deyem n'en était pas sûr. Que devait-il faire ? Commencer par éliminer le garde puis entrouvrir la porte afin de vérifier que le dignitaire novalien s'y trouvait comme prévu, ou alors prévenir tout le monde tout de suite, au risque de faire une erreur ?

Il n'hésita pas longtemps. De toute façon, ils avaient toute la nuit tant qu'ils restaient discrets. Dans un vieux château comme celui-ci, il n'y avait aucun système d'alarme autre que la voix des gardes. Deyem s'éloigna de quelques pas pour ne pas être entendu et porta le communicateur de Kely à sa bouche.

— Trouvé. Peut-être.

Il sentait de nouveau la sueur perler sur son front. Il se retourna pour revenir se poster près de la porte, et tomba soudain nez à nez avec le garde. Sûrement attiré par les crissements de parquet, celui-ci était venu voir. Deyem n'y avait pas pensé. Il ne lui laissa néanmoins pas le temps d'avertir ses camarades et le plaqua contre le mur en lui couvrant la bouche, avant de dégainer son pistolet et de tirer à quatre reprises. Seuls quelques centimètres séparaient leurs visages et Deyem remarqua que sa victime était une jeune femme. Il distingua l'indicible terreur dans ses yeux et les larmes qui s'en écoulaient. Il ne put alors s'empêcher de pleurer à son tour.

— Désolé, murmura-t-il en tekan. Je n'avais pas le choix.

Sa victime se débattit encore un peu, puis ses yeux se révulsèrent et elle s'immobilisa. Deyem, pantelant, la déposa au sol puis s'appuya contre le mur d'en face. Cette fois, il ne parvenait pas à retenir ses sanglots. Son corps fut pris de tremblements et ses jambes ne le soutinrent plus. Il s'assit contre le parquet et prit sa tête dans ses bras alors qu'il pleurait silencieusement toutes les larmes de son corps.

Helen fut la première à arriver dans le couloir. Il la regarda, les yeux embués, puis essuya ses larmes du revers de sa manche. Il se releva, grelottant toujours un peu, et calma sa respiration. Il pointa alors du doigt la porte qu'il estimait être celle de leur cible. Un peu de lumière filtrait par les interstices. Helen hocha la tête. Il

ne devait pas s'être trompé. Elle ne lui posa aucune question sur son état et se contenta de lui adresser un sourire rassurant qui lui réchauffa le cœur.

Il fit de son mieux pour concentrer son esprit sur la mission mais le visage de la jeune garde ne voulait pas disparaître. Il la revoyait et sentait qu'il n'allait jamais cesser de la revoir. Il s'était tenu bien trop près d'elle au moment de lui ôter la vie. Le seul moyen qu'il avait pour continuer à tenir son rôle était de se murer dans le silence et de regarder la porte. Il imagina sa cible, ce à quoi elle ressemblait. Maintenant, il n'y avait plus de garde pour la protéger. Ils pouvaient donc entrouvrir la porte afin de vérifier ce qu'il y avait à l'intérieur.



Helen y alla en premier et tourna la poignée avec précaution. Elle créa un espace de quelques centimètres, scruta la pièce, laissa la porte telle quelle puis se retourna et acquiesça à l'intention de Deyem. Leur cible se trouvait bien là, elle l'avait vue.

Kely et Tyvyys arrivèrent à leur tour quelques minutes plus tard. Ils avaient dû se trouver à l'autre extrémité du château quand ils avaient reçu le message.

— Deyem avec moi, chuchota l'androïde. Helen et Tyvyys en couverture devant la porte. Allez.

Chacun suivit les ordres et Kely s'engouffra à l'intérieur de la pièce, Deyem à sa suite.

Une bougie était posée sur une commode à côté de l'entrée et diffusait une lumière tamisée. Un

homme était endormi dans un grand lit d'ébène, juste en face des deux intrus, qu'il n'avait pas entendu pénétrer dans sa chambre. Kely marcha jusqu'au lit et colla le canon de son pistolet à ambre sur la tempe de l'homme. Deyem ne s'était pas trompé. Cet individu avait la peau très blanche, les traits tirés et les cheveux bruns. Il était leur cible.

En émergeant, il ne réalisa pas tout de suite qu'il avait une arme pressée contre sa tête. Quand il revint à la réalité, il poussa un cri. La vue d'un androïde le menaçant avec une arme n'avait pas dû être des plus agréables. Il bondit de son lit et tomba à la renverse. Deyem était là pour l'accueillir et le força à se relever en tirant sur sa chemise de nuit. Le

dignitaire novalien adressa à ses deux visiteurs un regard de bête traquée.

— Pas un mot, dit Kely. Pas un.

— Pybot vy ichyt, traduisit Deyem en tekan.

Le visage de l'homme devint encore plus pâle qu'il ne l'était déjà, comme anémique. Il s'assit sur son lit, jetant tour à tour des regards au jeune homme et à l'androïde.

— Teich vy co ? geignit le dignitaire.

— Il demande ce qu'on lui veut, traduisit Deyem.

Kely hocha la tête et fit le tour du lit pour se rapprocher de l'homme.

— Demande-lui ce qu'il sait sur ce que le Saboteur compte faire prochainement.

Deyem fit la traduction et l'homme balbutia :

— Teid ja en.

— Il dit qu'il ne sait pas.

Kely administra à l'homme un violent coup de crosse puis pointa de nouveau son pistolet sur lui. Le Novalien était en larmes et avait perdu tous ses moyens.

— Picesa... murmura-t-il alors. Aterba kotul Sirer Vorona. Fahefana Voalohany. Dinyho Sestan. Tiorb oni terte din. Taman vy sokdan !

— Aterba, ça veut dire saboteur, dit Deyem. Et Sirer Vorona... c'est le Royaume de Vorona. Vorona. Il dit que le Saboteur va attaquer le Royaume de Vorona. À Picesa, la nouvelle capitale, dans huit jours, à 18 heures. Quant à Fahefana Voalohany... je ne sais pas ce que c'est. C'est peut-être un nom, ou un nouveau terme.

— Non, répondit Kely. C'est bien un nom. Je sais de qui il parle. On a tout ce dont on avait besoin. Merci.

Sur ces mots, Kely visa la tête du dignitaire et pressa la détente. Le sang du Novalien se répandit sur le parquet et son crâne y retomba lourdement sous le regard abasourdi de Deyem.

— On y va, ordonna l'androïde.

Ils quittèrent la chambre et Kely claqua des doigts pour enjoindre Helen et Tyvyys à suivre. En silence, ils regagnèrent le rez-de-chaussée et se dirigèrent vers l'étable.

— On va leur emprunter de quoi filer rapidement. Deyem, monte avec Helen.

Sans tergiverser, ils harnachèrent deux chevaux. Kely, de son côté, s'occupa d'abattre les montures restantes. Il ne fallait pas prendre le

risque de se faire suivre. Une fois que chacun fut bien en place, deux par deux, Kely donna le signal du départ et les équidés quittèrent l'étable en hennissant. Les soldats novaliens entendirent le grabuge mais réagirent bien trop tard. Avant même qu'ils n'aient pris leurs armes, l'escouade avait déjà déguerpi.

Deyem s'accrochait à Helen et faisait de son mieux pour garder l'équilibre. La jeune femme ne sembla pas s'incommoder de sa présence et se contenta de tenir la bride du cheval, qui ne lui avait pas résisté. Ces bêtes étaient dociles et cela allait leur servir. Deyem n'avait jamais vu de chevaux de cette couleur. Leur fourrure était noire mais parsemée de taches grises. Il devait s'agir d'une race élevée par les Novaliens, venue d'au-delà des

montagnes d'Ikenast ; ce n'était pas ce que le jeune homme avait découvert de plus étonnant aujourd'hui.

Le groupe atteignit les tranchées de la ligne de front peu de temps après. Après avoir abandonné les montures, ils la retraversèrent à la faveur de la nuit. Les Novaliens n'avaient pas tardé à découvrir la dizaine de cadavres et avaient renforcé la sécurité. Cependant, l'obscurité était désormais l'alliée de l'escouade et ils n'eurent aucun mal à passer inaperçus. Plusieurs gorges de Novaliens furent tranchées avant qu'ils ne ressortent pour regagner leur véhicule. Quelques patrouilles à cheval passèrent non loin de leur

position mais ils se contentèrent de se coucher dans l'herbe pour les éviter.

— On y est.

Quand la voiture fut enfin en vue, Deyem ressentit un profond soulagement. Les Novaliens ne les rechercheraient plus ici. Ils avaient sans doute déjà découvert le sort de leur haut gradé, mais le temps que l'information remonte et que les ordres soient donnés, ses assassins seraient déjà loin. Une fois que tous les passagers furent montés à bord du véhicule, celui-ci s'ébranla et prit de la vitesse. Ils étaient tirés d'affaire.

— On a tout ce qu'on voulait ? demanda Helen, qui n'avait pas prononcé un seul mot de leur cavale.

— Oui. On repartira en mission très bientôt. Cette fois-ci, ce sera en Vorona.



Kely n'en dit pas plus et se concentra sur la route le restant du voyage. Il n'avait pas l'intention de donner davantage d'informations pour l'heure. Ils devraient pour cela attendre le lendemain. Deyem, lui, savait déjà ce qui allait se passer.

Le fameux Saboteur allait mener une action dans la ville de Picesa, dans huit jours à 18 heures. Cela signifiait que l'escouade allait devoir repartir en mission. Il faudrait en premier lieu qu'ils comprennent ce que signifiaient les mots « Fahefana Voalohany », puis qu'ils se rendent à l'endroit correspondant. La suite dépendrait de ce qu'ils rencontreraient à l'heure dite. À l'idée de se retrouver face au Saboteur de la légende, Deyem frissonna.

De retour au château d'Oborim, il s'enferma dans sa chambre et y demeura cloîtré. Il était décidé à ne répondre à aucune sollicitation et resta allongé sur son lit sans bouger un muscle. Il se repassait en boucle les événements de la journée. La scène qui revenait le plus était celle de cette jeune femme qu'il avait tuée. Il l'avait vue mourir dans ses bras, et de sa main. Il pouvait encore détailler son visage plaintif et stupéfait alors qu'elle rendait son dernier souffle. Il ne pourrait jamais l'effacer de sa mémoire. Elle reviendrait le hanter chaque nuit et ne le laisserait pas en paix.

Il avait tué beaucoup de gens dans ce conflit mais ne l'avait jamais fait seul, ni d'aussi près. Ses camarades de l'armée ou ses nouveaux collègues de

la 109 avaient toujours été là pour l'encadrer, et chaque fois, ils éliminaient les individus de loin. Deyem avait à peine le temps de voir leurs visages qu'il était déjà reparti. Même s'il avait ressenti quelque chose la première fois, c'était loin de ce qu'il éprouvait maintenant. Il avait fallu qu'il élimine un ennemi seul et à une distance presque nulle pour comprendre enfin ce qu'impliquait le fait de tuer. Ces personnes à qui il avait ôté la vie avaient peut-être des familles. Elles avaient été des enfants puis elles avaient grandi. Peut-être que comme lui, on les avait enrôlées de force.

Il savait bien qu'il n'avait pas eu le choix mais il comprenait maintenant. Il avait laissé tomber son pacifisme plus vite qu'il ne l'avait acquis, et ce

n'était pas pour défendre une grande cause ; ce n'était pas non plus juste parce qu'il n'avait pas eu le choix : c'était parce que sur le moment, il avait apprécié de ne plus s'encombrer de principes.

Il avait beau s'être isolé pour tenter d'aller mieux, son introspection le menait à être de plus en plus désespéré. Il ne savait pas combien de gens il avait tués. Une douzaine de soldats novaliens, tout au plus. C'était une goutte d'eau comparé au nombre colossal d'entre eux qui devaient avoir péri dans les deux premières batailles, mais c'était déjà suffisant.

Il n'arrivait toujours pas à se calmer. Il lui semblait qu'il n'y arriverait jamais, en tout cas pas comme ça. Il décida donc de se diriger

vers le balcon, estimant qu'un peu d'air frais lui ferait peut-être du bien.

Malgré l'heure tardive, Helen était là aussi quand il arriva. Elle était assise et regardait l'obscurité. Il s'assit à ses côtés et la salua d'un geste de la tête, qu'elle lui rendit par un léger sourire. Il poussa un profond soupir et laissa son dos reposer contre une extrémité de la rambarde.

— Tu culpabilises ?

Il la regarda d'un air circonspect car une fois de plus, il ne s'était pas attendu à ce qu'on le perçe aussi facilement à jour. N'ayant rien de spécial à cacher, il acquiesça.

— Comment tu fais pour ne pas te sentir coupable de tuer des gens ? demanda-t-il.

Il avait posé cette question avec sincérité mais il s'attendait à ce

qu'elle éclate de rire. Pour elle, cela devait couler de source et la question était idiote, mais Deyem ne voyait pas de meilleur moyen d'aborder un sujet pareil.

Helen sembla hésiter pendant quelques secondes. Elle ne s'était pas sans doute attendue à une telle question et n'avait pas de réponse immédiate à apporter. Cela voulait aussi dire qu'elle prenait l'interrogation du jeune homme au sérieux, et il en fut rassuré.

— Au début de ma carrière, dit-elle, j'ai eu plein de fois ce genre de dilemme moral. C'est normal, en fait. C'est avec l'expérience que ça disparaît. Toute ton enfance, on t'a appris que tuer, c'était mal. Et puis, c'est vrai au bout d'un moment, ce

n'est pas bien, ce qu'on fait. Mais c'est nécessaire.

Elle se tut un instant. Elle devait chercher ses mots. Deyem ne dit rien et lui laissa le temps dont elle avait besoin.

— En fait, reprit-elle, c'est un mécanisme dans ton cerveau qui fait ça. Tu es programmé pour faire survivre ton espèce, et ne pas tuer tes congénères fait partie du processus. Alors quand tu es dans une guerre et que tu élimines les ennemis de loin, ça ne pose pas vraiment de problème et c'est pour les mêmes raisons. Soit tu tues, soit tu te feras tuer. Mais voilà, parfois, il y a les deux qui s'entrechoquent.

Deyem croyait comprendre où elle voulait en venir. Tout résultait de l'instinct de conservation. Il ne voulait

pas tuer ses congénères parce que cela allait à l'encontre de cet instinct, mais en même temps, lorsque l'un de ses congénères attentait à sa vie, c'était aussi cet instinct qui le guidait.

En fin de compte, le principe était le même qu'avec les idées. À force de multiplier les discours politiques, il avait fini par réaliser un fait : il était très facile de trouver des arguments valables pour défendre n'importe quelle position. Il pouvait, du jour au lendemain, changer radicalement de voie et le justifier. Il aurait toujours les arguments pour que ce soit logique. On pouvait tordre les idées dans tous les sens, quitte à rogner sur les bords, afin qu'elles aillent dans la même direction que ses intérêts.

C'était pareil ici. Il n'était pas obligé de se sentir coupable d'avoir



tué. Il avait une réponse toute faite à ce dilemme moral : il n'avait pas le choix, c'était tuer ou être tué, c'était pour le bien d'une plus grande cause. Tous les autres soldats, tous les autres tueurs au service de la République devaient réfléchir de la même manière. Les Novaliens devaient le faire aussi, de même que les combattants de toutes les autres armées du monde. Et lui aussi avait toujours fonctionné ainsi par le passé, mais cette fois, il n'y arrivait pas, car il avait vu le visage de sa victime face au sien au moment de mettre fin à ses jours.

Il avisa Helen qui était assise à sa droite. Elle le regardait d'un air attendri, la tête posée sur ses deux mains jointes. Lorsque leurs regards se croisèrent, elle sourit et elle vint

poser une main sur la tête du jeune homme pour lui caresser les cheveux. Il ne sut pas comment interpréter ce geste mais pour la seconde fois de la journée, il sentit une puissante chaleur lui envahir le torse.

— Ne t'inquiète pas, lui murmura-t-elle. Assume, et ça ira mieux.

Oui, peut-être bien que c'était la solution. Assumer. Cette jeune femme défunte ne quitterait pas son esprit et il échouerait à la chasser s'il essayait. Cela faisait déjà depuis le retour de mission qu'il essayait, alors autant l'accepter : elle faisait partie de lui maintenant et elle évoluerait avec lui, pour se rappeler à son souvenir chaque fois qu'il serait seul. Il finirait bien par s'y habituer.

## **Chapitre 4 – Le Saboteur**

Au réveil, Deyem se fit la remarque qu'il n'avait pas si mal dormi en définitive. Il s'était attendu à des cauchemars mais n'avait pas l'impression d'avoir fait le moindre rêve. C'était sans doute pour le mieux. En outre, il se sentait plutôt bien. On était en fin de matinée mais il pouvait se permettre de ne pas être debout tôt.

Il était peu probable qu'il reparte en mission dès aujourd'hui. En tout cas, personne n'était venu le tirer du lit, ce qui était plutôt bon signe.

Sortant de la chambre, il alla se poster sur le balcon. Il n'avait pas envie de descendre tout de suite. Les mains contre la rambarde, il contempla le paysage campagnard entourant le château d'Oborim. Il avait envie de repartir se balader. Cela lui avait déjà fait du bien la dernière fois.

Il se retourna et se décida à descendre dans la grande salle. Dès qu'il passa la porte de celle-ci, il tomba nez à nez avec Tyvyys qui en ressortait tout juste. Il la salua et elle lui adressa un hochement de tête en retour avant de se diriger elle-même vers l'escalier en colimaçon. Deyem

entra et alla récupérer un fruit dans la cuisine. Il sentait que cela allait devenir le rituel des jours de calme.

Kely était juste en face de lui, assis à la table et occupé à dévorer une pomme. Chaque fois qu'il voyait l'androïde manger, Deyem était pris d'un certain malaise. Cela rendait Kely beaucoup plus humain qu'il ne l'était en réalité. On aurait dit un petit enfant. C'était d'autant plus dérangent maintenant que Deyem l'avait vu à l'œuvre. En mission, Kely agissait comme un agent exécuteur sans aucun état d'âme. Il venait, accomplissait l'objectif et repartait avec le sourire. Il ne semblait pas éprouver la moindre culpabilité pour ce qu'il avait fait la veille. Helen et Tyvyys n'en avaient pas montré non plus mais c'était différent. Elles ne

semblaient pas fières de ce qu'elles avaient accompli. Helen lui avait même dit, à demi-mot, ce qu'elle avait ressenti, et ce qu'elle continuait à ressentir. En ce qui concernait Kely, c'était au-delà de ne rien éprouver du tout. Il paraissait heureux en toutes circonstances. Il se comportait comme quelqu'un qui faisait son travail avec passion.

Deyem se rappela de ce que lui avait dit Helen la veille. C'était l'instinct de conservation qui poussait les humains à se sentir coupables s'ils éliminaient l'un de leurs congénères. Mais Kely n'était pas un humain. Les humains l'avaient construit mais cela ne signifiait pas qu'il se sentait mal à l'idée de les tuer. Il pouvait avoir incorporé cela dans son protocole mais il pouvait aussi ne pas l'avoir

fait. Il pouvait, par exemple, être incapable d'assassiner un ressortissant de la République, mais n'éprouver aucune pitié à l'égard d'un Novalien, voire même apprécier le fait de lui ôter la vie. Ce serait un très bon moyen d'en faire une arme affûtée.

Bien sûr, Deyem avait conscience du fait que tout cela était de l'ordre de la supposition. Il ne savait pas comment Kely était fait. Il ne connaissait pas non plus les circonstances qui avaient amené à la création de l'escouade 109. Comme Kely en était le capitaine, le Conseil avait simplement pu le placer à la tête du groupe, ou alors c'était lui qui avait fait en sorte de s'y placer de sa propre initiative. Deyem préférait accorder du crédit à la première

option. Kely était déjà un androïde assez spécial comme ça.

Alors que le jeune homme s'apprêtait à repartir, il entendit une voix dans son dos.

— Reviens ici dans une heure. Tout le monde sera là aussi. On préparera la prochaine mission, qui commencera demain.

C'était évidemment Kely qui venait de parler. Deyem acquiesça et quitta la grande salle.

Une heure plus tard, tous les membres de l'escouade se retrouvèrent. Ils suivirent Kely jusqu'au sous-sol, dans la salle spéciale de réunion. L'androïde se replaça à côté du projecteur et l'alluma.



— Deyem est déjà au courant mais je vais répéter pour vous autres. Les informations que m'a transmises le haut dignitaire novalien sont capitales. Il m'a confirmé l'imminence d'une attaque contre le Royaume de Vorona. À Picesa. Le Saboteur va s'y rendre pour trouver un individu spécifique. Soit pour l'éliminer soit pour le capturer.

— Et vous connaissez l'identité de cette personne ? demanda Tyvyys.

Kely hocha la tête.

— Oui. Toi, Tyvyys, ça ne te dira rien. Moi et Helen, en revanche, nous savons déjà qui c'est. Il s'agit de Fahefana Voalohany.

À sa gauche, Deyem vit Helen se crispier sur la banquette. Elle avait froncé les sourcils et serrait les poings.

— C'était donc bien une personne ? demanda le jeune homme.

Il comprenait mieux la réaction de Kely quand il avait fait la traduction, la veille.

— En effet, répondit d'ailleurs l'androïde. Il s'agit de la première préfète du Royaume de Vorona. C'est elle qui commande le conflit de leur côté. Elle est l'une des personnalités les plus influentes du continent.

Il s'interrompit quelques secondes puis reprit :

— Helen et moi avons déjà travaillé pour elle.

Deyem se figea à ces mots. Helen était une mercenaire et ne venait pas de la République, donc passe encore... mais Kely ? Kely, l'androïde créé par les Maheris, avait déjà

travaillé pour une ressortissante des Quatre Royaumes ?

Il décida de ranger ses doutes au fond de son esprit. Il reviendrait dessus plus tard. Dans l'immédiat, il préférait se concentrer sur leur nouvelle mission, et tant pis pour sa curiosité.

— Qu'est-ce que tu suggères de faire ? demanda Helen. De la protéger ?

L'androïde soupira.

— Non. Enfin, si. Mais c'est une corollaire. On va avant tout se servir d'elle comme d'un appât. Elle va attirer le Saboteur et ce sera elle, notre cible.

— *Elle* ? demanda Deyem.

— Le Saboteur, répondit Kely. Pardonne-moi.

Deyem se demanda s'il était possible pour la langue d'un androïde de fourcher.

— Ce sera effectivement notre objectif, reprit Kely. Le Saboteur attaquera dans sept jours, à partir de 18 heures. Cela signifie que nous disposerons d'un laps de temps pendant lequel elle sera exposée. L'objectif est de l'attraper, de s'assurer de son identité, puis de l'éliminer. Vous allez sans doute me demander comment c'est possible. Eh bien, c'est là que nous avons de la chance de m'avoir.

Kely actionna le projecteur et une nouvelle image apparut. Ce n'était cette fois pas une photographie mais le dessin du visage d'une femme. Elle avait la peau blanche, de longs

cheveux bruns, et ses joues étaient couvertes de taches de rousseur.

— Voici le Saboteur, dit alors Kely.

C'était comme si une bombe avait explosé dans la pièce. Helen ne semblait pas surprise, mais Deyem et Tyvyys, eux, étaient estomaqués.

— Quoi... C'est elle ?

Kely opina du chef.

— C'est un portrait-robot conçu grâce à une description que j'ai donnée moi-même. J'ai déjà eu, à deux reprises, l'occasion de voir le Saboteur de près. À ce moment, mon objectif n'était pas encore de la tuer. Aujourd'hui, les choses ne sont plus les mêmes. Quand nous rencontrerons le Saboteur, si c'est ce visage que l'on trouve sous son appareil, c'est simple : on tire. Vous avez compris ?

Deyem et Tyvyys confirmèrent que c'était le cas. Le jeune homme était déboussolé.

— Maintenant, une dernière chose, dit Kely. Cette mission est unilatérale. Elle s'effectue avec le soutien tacite du Conseil des Factions mais le Royaume de Vorona ne nous a donné aucune approbation. Ce que l'on va faire, c'est de l'ingérence. C'est pour cette raison qu'à nouveau, nous devons être discrets. Nous aurons des laissez-passer pour entrer dans la ville de Picesa mais pour moi qui suis un androïde, bien sûr, ça ne vaudra pas. J'entrerai clandestinement dans la ville avec nos armes et nous nous retrouverons dans un endroit précis afin de nous équiper. Voilà tout ce que vous avez à savoir. Vous avez quartier libre pour l'après-midi.

En revenant au rez-de-chaussée du château, Deyem se décida à partir se balader comme il l'avait prévu. La pensée de s'en aller en mission dès le lendemain accaparait son esprit. Il venait à peine de revenir de la précédente et sentait encore des courbatures. Mais il s'était engagé à rejoindre l'escouade 109, il avait signé le contrat en connaissance de cause. S'il y avait eu beaucoup d'éléments inattendus dans son nouveau travail, l'effort physique n'en faisait pas partie.

Évitant de trop s'éloigner du château, il se contenta d'en faire le tour en montant en haut de chacune des quatre collines qui l'encerclaient. Quand il arrivait au sommet de l'une d'elles, il restait un certain temps

immobile et contemplait le paysage avant de redescendre pour gravir la suivante.

Le soir venu, tous les membres de la 109 se regroupèrent dans la grande salle pour le dîner. Kely était lui aussi sorti au cours de la journée afin de se rendre au village voisin. Il en avait rapporté un alcool de blé qu'il servit à tous ses subalternes pour les féliciter du succès de la veille. Tous trinquèrent à leur réussite et burent sans boudier leur plaisir. Deyem se fit la réflexion que ce genre de vin ne devait pas circuler dans les tranchées de l'armée régulière. En regardant autour de lui, il constata que Tyvyys souriait en portant le verre à ses lèvres. C'était la première fois qu'il voyait la préfète firenéenne afficher



un sourire sincère et non pas de commodité.

Le lendemain, à l'aube, toute l'escouade embarqua à bord de la voiture blindée et quitta le château d'Oborim. Le véhicule suivit la route pendant quelques minutes puis bifurqua pour se diriger vers la frontière. Ils n'avaient que six jours pour se rendre à Picesa, à l'extrême sud du continent. À cheval, un tel délai aurait été impossible à tenir, mais ils étaient à bord de l'un des engins les plus véloce jamais mis en service. Si Kely n'avait pas remis en cause la capacité de la voiture à arriver en temps et en heure, cela voulait dire qu'il n'y aurait aucun problème.

Ils n'avaient pas pris la peine d'avertir le Conseil de leur départ en

mission, et ç'avait déjà été le cas pour la précédente. La République devait déjà avoir donné son aval et dans le cadre de cette entreprise, moins il y aurait de gens dans la confiance, moins les risques de fuite seraient élevés. Deyem ne voyait pas comment il pourrait bien y avoir une telle fuite entre la République et les Novaliens mais Kely avait affirmé que c'était possible. Le Saboteur disposait d'un immense réseau d'informations, elle pouvait avoir des yeux et des oreilles partout. Moins il y aurait de personnes au courant de leur mission, plus leurs chances de succès seraient élevées.

Le portrait-robot du Saboteur revint en mémoire à Deyem. Il n'en revenait toujours pas. Si on lui avait dit, ne serait-ce qu'une semaine plus tôt, qu'il saurait à quoi ressemblait

une légende... Il se sentait privilégié. Il était prêt à parier que dans ce monde, les personnes pouvant mettre un visage sur cet individu se comptaient sur les doigts d'une main. Et il en faisait partie.

La voiture blindée roula douze heures par jour pendant cinq jours. Plus le temps passait, plus Deyem se sentait nerveux. Même si, en fin de journée, les passagers sortaient pour se dégourdir les jambes, il n'en restait pas moins qu'ils s'ennuyaient ferme le reste du temps. Deyem n'avait rien emporté avec lui et n'avait donc aucun loisir pour patienter. Il avait constaté que Tyvyys, elle, avait eu la présence d'esprit d'amener un livre avec elle. Toutefois, en cent vingt heures, elle avait eu le temps de le lire au moins deux fois. Même elle

montrait des signes d'ennui et de fatigue.

L'escouade dépassa la frontière du Royaume de Vorona le soir du cinquième jour. Au matin du sixième, Kely arrêta la voiture et ses subordonnés en sortirent pour continuer leur trajet à pied. Ils en auraient pour deux heures de marche avant de parvenir à la cité de Picesa.

Ancienne capitale de l'Empire de Kalom, elle était entrée en décadence après sa chute. De par la disparition de la couronne impériale, le Royaume de Vorona avait préféré installer son siège dans une cité plus centrale de son territoire, Avelon. Aussi, décennie après décennie, Picesa avait perdu de sa prestance. Elle l'avait néanmoins retrouvée en bonne partie à la faveur de la guerre. Prétextant la possibilité

de l'arrivée des Novaliens, les autorités voroniennes s'étaient relocalisées dans l'ancien Palais impérial de la cité. Il était évident pour tous qu'elles n'allaient pas chercher à en partir, même après la fin du conflit, mais les autres royaumes étaient bien trop occupés à combattre l'envahisseur pour s'occuper de ces querelles. Dans l'esprit des gens du commun, l'Empire de Kalom n'était que le vague souvenir d'un passé plus ou moins glorieux. Pour les rois et les reines, en revanche, il était bien davantage, et les symboles gardaient leur importance.

Il était 14 heures quand enfin le groupe atteignit les premiers faubourgs de Picesa. Des maisons en pierre blanche et aux toits de tuiles les entouraient, de plus en plus

nombreuses. En dépit de la mobilisation, ici, loin de la guerre, une vie presque normale suivait son cours. Les habitants de l'ancienne capitale impériale vaquaient à leurs occupations sans se préoccuper des nouvelles du monde extérieur. Par contraste, au niveau du vieux mur d'enceinte, les gardes étaient nombreux et aux aguets.

— Sortez vos laissez-passer, dit Kely, la tête dissimulée sous une capuche. À tout à l'heure.

Puis il tourna dans une petite ruelle et s'en alla d'un pas rapide. Il avait accroché un sac à bandoulière sur son épaule, lequel contenait tout l'équipement de l'escouade. En une minute, il avait disparu au milieu de la foule. Ses subordonnés devaient se débrouiller tout seuls et espérer qu'il

n'y aurait aucune complication, pour eux comme pour leur capitaine.

Au sud du Royaume de Vorona, les habitants avaient la peau plus foncée et le teint clair de Deyem ne passerait peut-être pas inaperçu. Toutes les personnes qui entraient dans la ville ne devaient pas présenter leur laissez-passer. En revanche, les gardes pouvaient décider d'arrêter n'importe qui et de le lui réclamer. Cela se produisait le plus souvent à la porte, mais cela pouvait aussi arriver en ville.

Comme il s'y attendait, Deyem n'y coupa pas. Alors que Tyvyys, Helen et lui avaient mis un peu de distance entre eux pour que leur groupe attire moins l'attention, il entendit quelqu'un le héler sur sa gauche. En se tournant, il vit un homme en

armure de cuir, son pistolet de fonction dans sa main, s'approcher de lui. Il soupira et sortit son laissez-passer de sa poche pour le lui montrer. L'homme regarda la feuille de papier puis observa le visage de Deyem. Selon le laissez-passer, fabriqué par Kely lui-même, le jeune homme était un simple négociant du Royaume d'Hazo. Les nouvelles de ce pays étaient très rares depuis le début du conflit, mais Picesa en était l'une des villes les plus éloignées. Le garde, malgré son air méfiant, hocha la tête et rendit la feuille de papier à Deyem, qui soupira de soulagement avant de presser le pas pour rejoindre les autres.

Il leur fallut quelques minutes pour localiser l'auberge que Kely leur avait indiquée. Deyem s'était demandé



comment l'androïde la connaissait mais il n'avait pas osé poser la question. Kely avait tout aussi bien pu poser son doigt sur un point aléatoire d'une carte de la ville et désigner cet endroit comme lieu de leur rendez-vous. Le lieu en question était une grande maison à colombages telle que l'on en trouvait surtout dans le Royaume de Firenea. Elle dénotait ainsi par rapport aux bâtiments couleur sable qui l'entouraient. Cela la rendait également simple à repérer pour ceux qui la cherchaient.

L'intérieur de l'auberge était bondé et la quasi-totalité des chaises étaient prises. Deyem, Helen et Tyvyys parvinrent néanmoins à trouver des places assises, tout au fond de la salle. Non loin, un guitariste itinérant jouait un rythme entraînant sur lequel une

partie des clients se plaisaient à danser. L'ambiance était plus chaleureuse que la moyenne des lieux similaires à Mahery, pour ce que Deyem pouvait en juger. Il aimait bien cette atmosphère, moins anxiogène que celle de la République où l'on savait que la guerre pouvait frapper à tout moment, et où elle avait effectivement fini par frapper. Vorona avait engagé toute la force de son armée dans le conflit mais n'avait décrété qu'une mobilisation partielle. Les autorités avaient en outre exempté la population de Picesa pour entretenir l'image d'un pays fort qui maintenait son mode de vie intact durant la crise. Deyem doutait de trouver la même situation dans les autres villes du royaume.

Kely arriva au bout d'un quart d'heure d'attente. Ses subordonnés s'étaient servis quelques boissons afin de ne pas paraître suspects. Deyem fut le premier à remarquer l'androïde mais ne prononça pas un mot. Même si Kely pouvait profiter de la foule afin de passer inaperçu, il valait mieux rester discret.

— Je suis là. Tout s'est bien passé.

Une fois assis à la table, il sortit discrètement de sa sacoche trois pistolets à ambre et les tendit aux autres. Il dévoila ensuite une nouvelle arme séparée en deux parties – la crosse d'un côté, le canon de l'autre –, qu'il tendit à Helen. La jeune femme s'empressa de faire glisser les deux objets dans les plis de son manteau ; il s'agissait d'un fusil de précision. Deyem ne fit aucun commentaire ; il

prit son pistolet et le rangea dans une poche intérieure de l'ample manteau qui dissimulait son uniforme républicain blanc et noir. Kely alluma le même petit appareil qu'au début de leur première mission, et activa le camouflage pour donner à leurs uniformes à tous une teinte plus sombre.

— Il est 15 heures. Nous avons donc trois heures pour trouver le lieu de résidence de Fahefana Voalohany et nous positionner autour. Soyez vigilants, il est possible que le Saboteur n'attaque pas à l'heure dite, mais plus tôt ou plus tard.

Helen, Tyvyys et Deyem acquiescèrent. Ils se levèrent ensuite tour à tour et quittèrent l'auberge à intervalles de cinq minutes chacun. Ils se regroupèrent à l'extérieur et se

séparèrent ensuite pour se diriger, via des ruelles différentes, vers les quartiers proches du Palais impérial.

Quand il eut l'imposant édifice en vue, Deyem se remémora une photographie de Fahefana Voalohany que Kely leur avait montrée pendant le voyage. Elle était enroulée dans une robe de soie noire de jais et avait un corps gracile. Ses cheveux bruns retombaient en cascade sur ses épaules et encadraient un air hautain. Un léger sourire en coin éclairait ce visage d'âge mûr, creusé par des rides à son front et à ses joues. Selon Kely, elle ne changeait jamais d'apparence et s'était même fait connaître pour cela dans la ville. Ses sorties étaient scrutées et il fallait s'attendre à ce qu'elle passe par une porte dérobée du palais afin qu'on ne le voie pas. Les

membres de l'escouade 109 allaient entourer le bâtiment et utiliser les communicateurs pour signaler le moment où ils la verraient.

Fahefana sortit en effet du palais à 17 heures. Ce fut Tyvyys qui donna l'alerte, et ses collègues convergèrent ainsi vers sa position. Quand Deyem vit Fahefana à son tour, il la trouva moins impressionnante que ce qu'il avait pensé. Escortée par des soldats en armure, elle se dirigea vers les appartements aristocratiques du nord de la ville, dans une zone où le nombre de gardes était très important. Les membres de l'escouade se retrouvèrent et Kely leur donna de nouvelles directives.

— Dans cette avenue, les immeubles sont tous en contact et leur hauteur est la même. Montez sur les

toits et utilisez-les pour passer dans la zone. Moi, je vais trouver un moyen d'entrer en me faufilant entre les gardes. Comme la nuit est en train de tomber, je devrais passer inaperçu.

Helen, Tyvyys et Deyem se dirigèrent donc vers l'un des immeubles proches de l'entrée du quartier. La porte n'étant pas verrouillée, ils entrèrent à l'intérieur puis montèrent un long escalier en bois. Arrivés au dernier étage, ils repérèrent une fenêtre du côté opposé à la rue. Helen monta la première sur le toit puis aida ses coéquipiers à faire de même. Il ne leur restait plus qu'à avancer tout droit jusqu'à être obligés de redescendre.

— Continuez, dit Kely à travers le communicateur. Pour l'instant, elle va toujours dans la même direction.

Suivant les indications de l'androïde, ils poursuivirent leur progression, se mouvant d'immeuble en immeuble, sautant parfois pour passer d'un toit à l'autre mais sans prendre beaucoup de risques.

— Redescendez. Vous allez bientôt arriver à un croisement.

Maintenant qu'ils avaient bien avancé dans cette zone de la ville, ils pouvaient espérer croiser moins de gardes. Ils passèrent donc par la première fenêtre d'un autre immeuble et empruntèrent un nouvel escalier. Celui-là était bien plus propre, large et ouvragé que le précédent. La différence de traitement entre deux quartiers de la même ville était palpable. Deyem n'était toutefois pas en mesure de critiquer ce fait, car les mêmes différences existaient à



Mahery. Elles étaient même bien plus prononcées car si les quartiers riches étaient magnifiques, les quartiers pauvres étaient délabrés et leurs ruelles n'étaient même pas entretenues.

Descendus dans la rue, Helen, Tyvyys et Deyem s'immobilisèrent, essayant d'apercevoir Fahefana et attendant une indication de Kely. L'androïde vint alors à leur rencontre et les enjoignit à le suivre de loin. Ils obtempérèrent et partirent dans la même direction que lui.

Tournant à droite, ils se retrouvèrent dans une avenue plus large que la précédente. Elle entra dans un bâtiment luxueux dont la porte était entourée par deux grands piliers de marbre. Ce devait être l'une des résidences les plus chères de la

ville de Picesa. Deux soldats se placèrent devant l'entrée et ne bougèrent plus, tandis que les deux autres suivaient Fahefana à l'intérieur du bâtiment. C'était donc ici qu'elle habitait et que l'attaque allait avoir lieu.

Il était possible que le Saboteur soit déjà là. Deyem y pensa en regardant autour de lui, cherchant tout visage qui pourrait ressembler à celui du portrait-robot. Leur ennemi devait être en train de faire des repérages mais il pouvait tout aussi bien les avoir déjà faits. Parmi les quelques personnes qui marchaient dans cette avenue et semblaient juste se promener, aucune n'avait l'air le moins du monde suspecte. En tout cas, pas plus qu'eux-mêmes, mais si le Saboteur était aussi douée que Kely

le laissait entendre, Deyem avait peu de chance de l'apercevoir.

— On a toutes les informations nécessaires, dit Kely à travers le communicateur. Chacun se place à un angle de la rue. Deyem et Tyvyys au sol, Helen et moi dans les immeubles. Prévenez les autres au moindre mouvement suspect. L'attaque peut commencer à tout moment, dans cinq minutes comme dans deux heures. Ne relâchez jamais votre vigilance.

Il s'éloigna sur ces mots et les autres membres de l'escouade se séparèrent. Deyem se dirigea vers un carrefour à proximité de la maison de Fahefana. Il observa Helen qui rentrait dans un immeuble tandis que Tyvyys disparaissait de l'autre côté de la rue. Il était bientôt 18 heures mais il n'y avait aucun signe du Saboteur pour le

moment. Deyem s'adossa contre le mur d'un immeuble et mit sa main sous sa veste. Il serra son pistolet à ambre tout en scrutant les alentours avec le plus d'attention possible.

Il était peu probable qu'il reconnaisse de suite le visage de jeune femme du Saboteur. Deyem s'attendait plutôt à ce costume intégral beige surmonté d'un foulard, d'épaisses lunettes noires et d'un turban. Même dans l'obscurité, une chose pareille ne passerait a priori pas inaperçue. Enfin, c'était ce qu'il espérait.

L'attaque eut lieu à 19 heures et Helen fut à nouveau la première à prévenir les autres. Deyem commençait à sentir des fourmis dans ses jambes et serrait les dents pour ne

pas relâcher sa concentration. Il se demandait tout de même si ce fichu Saboteur allait finir par venir lorsqu'il entendit sa collègue parler à voix basse dans le communicateur.

— Du mouvement sur l'immeuble d'à côté.

Se reprenant immédiatement, il sortit son arme et retira la sécurité avant de scruter l'immeuble désigné par Helen. Pour l'instant, il ne voyait rien, mais il faisait confiance à la jeune femme pour ne pas se tromper. Ça n'était pas arrivé jusqu'ici.

— Ce n'est pas juste une personne, ajouta Helen. Il y en a trois.

— C'était à prévoir, répondit Kely. Restez à vos postes pour l'instant. Je vais sauter jusqu'à la maison de Fahefana.

La communication se coupa. Deyem ne pouvait pas voir Kely de là où il était mais il l'imaginait bien lancer son grappin avant de basculer dans le vide. Il ne s'était, en revanche, pas attendu à la suite.

— Les trois personnes ont disparu, dit Helen. C'était un leurre holographique. Ils s'attendaient à ne pas être seuls. Redoublez d'attention.

— Bien reçu, répondit Deyem d'une voix enrouée.

Il serrait son pistolet à ambre plus fort que jamais, regardant dans toutes les directions. Ce fut alors qu'il vit à son tour les trois personnes. Il ne distingua en vérité que des silhouettes au niveau de l'endroit où se trouvait Tyvyys. Cela n'avait d'ailleurs pas échappé à celle-ci.

— Ils sont là. Je demande l'autorisation d'intervenir.

Il y eut quelques secondes de flottement puis la voix de Kely se fit à nouveau entendre dans le communicateur :

— Tirez à vue.

Deyem leva aussitôt son arme mais les silhouettes avaient disparu derrière le coin de la rue. La maison de Fahefana n'était pourtant accessible que d'un côté, ce qui signifiait qu'ils allaient s'en rapprocher pour entrer à l'intérieur. Le jeune homme se dirigea à son tour vers la porte principale et l'avisa. Le garde en faction était toujours là et ne semblait pas avoir de problème. Soudain, après une puissante détonation, il fut atteint par un rais de lumière orangée et s'effondra sur le sol.

— Deyem. Entre.

C'était Helen qui venait d'agir. Deyem ne chercha pas à argumenter et courut jusqu'à la porte avant de pénétrer dans la grande maison.

Le luxe du hall dans lequel il arriva était à la mesure de l'extérieur. Le sol était poli, si bien que le visage du jeune homme s'y reflétait, de même que la lueur orangée de son arme. Le long des hauts murs blancs s'étaient nombre de statues en marbre. Deyem avança dans le couloir, scrutant les alentours, à l'affût du moindre bruit. Il entendit alors un son métallique derrière lui et se retourna pour mettre en joue la personne qui venait d'entrer.

Ce n'était encore qu'une silhouette se découpant dans l'obscurité mais elle n'était pas un leurre. L'individu



inconnu s'avança vers Deyem et le jeune homme pressa la détente de son arme. Cependant, son adversaire se baissa pour esquiver comme si cela n'avait posé pour lui aucun problème. Deyem tira de nouveau à plusieurs reprises mais pas un seul des projectiles ne parvint à toucher sa cible, qui continuait de s'approcher. Elle était de grande taille et tout son corps était dissimulé sous une cape noire. Son visage, en outre, était couvert par un masque intégral de la couleur de l'or.

— Je n'arrive pas à la tuer, murmura-t-il dans le communicateur.

Il commença à reculer alors que l'individu n'était plus qu'à trois mètres de lui. Il sentait sa panique grandir. Il devait battre en retraite. Tout en continuant à tirer, il s'éloigna

dans le couloir et prit de la vitesse. L'individu profita de cette courte accalmie pour prendre son élan et bondir en avant, fonçant à toute vitesse vers le jeune homme. Deyem réprima un hurlement et eut le réflexe de lever la jambe pour porter à l'individu un puissant coup de pied. L'inconnu ne devait pas l'avoir vu venir car il fut touché à la hanche et perdit l'équilibre avant de se réceptionner tant bien que mal sur le sol. Il leva alors le bras et sortit une arme de son manteau. C'était un fusil novalien. Deyem le reconnaissait à la luminescence verte qui émanait de sa coque métallique. Cette fois, le doute n'était plus possible.

— C'est le Saboteur. Le Saboteur est là.

Il ne s'était pas attendu à quelqu'un d'aussi grand mais peut-être s'agissait-il d'un subalterne. Néanmoins, il n'avait pas le temps ni le pouvoir de s'en assurer et s'enfuit dans les couloirs de la grande maison. Un coup de feu retentit derrière lui mais l'éclat de lumière verte ne l'atteignit pas. Il n'était plus le chasseur désormais, il était la proie.

— C'est un vrai monstre, je n'ai pas pu la toucher une seule fois.

— Ne panique pas. Je suis en chemin.

C'était la voix de Tyvyys que Deyem venait d'entendre. Il poussa un soupir de soulagement. L'espace d'un instant, il s'était demandé s'il ne s'était pas retrouvé seul. À deux contre un, leur adversaire aurait plus de mal à répliquer.

Deyem entendait de légers bruits de pas dans le couloir. Il était peu probable qu'il s'agisse déjà de Tyvyys. Alors que sa camarade devait être proche de l'entrée, il chuchota :

— Je suis dans le couloir de droite, au bout du hall. Fais attention à toi.

— Bien reçu.

Soudain, il entendit les bruits de pas se rapprocher de lui à grande vitesse. C'était son agresseur qui s'était mis à courir. Même en parlant le plus bas possible, le jeune homme avait divulgué sa position. Il se baissa par réflexe au moment où un coup de feu retentissait et évita le projectile d'ambre vert. Il brandit son arme à son tour et tira. Des sons commençaient à se faire entendre aux étages supérieurs. Les gardes protégeant Fahefana avaient dû

comprendre qu'il se passait quelque chose au rez-de-chaussée. Ils n'allaient pas tarder à descendre.

Le couloir arrivait à un cul-de-sac. Deyem était piégé et l'individu se rapprochait toujours de lui. Le jeune homme n'allait plus avoir le choix. Il décida alors de tenter le tout pour le tout et de réaliser une action imprévisible : prenant appui sur ses jambes, il fonça vers son agresseur en avançant en zigzag pour être plus difficile à viser. Deux nouveaux coups de feu partirent mais ne l'atteignirent pas. Il était chanceux. Arrivant au corps à corps de l'individu, il leva les bras et le poussa de toutes ses forces vers l'avant. Son adversaire perdit l'équilibre et tomba sur le sol. Deyem en profita pour appuyer sur le poignet de l'inconnu afin de lui faire lâcher

son arme. Ceci fait, il brandit son pistolet et tira à bout portant, mais son adversaire décala sa tête à une vitesse surhumaine, évitant le coup fatal une première fois, puis une seconde, puis une troisième.

— Bordel !

Les gardes voroniens arrivèrent à ce moment-là. Torches à la main, ils éclairèrent les deux combattants, éblouissant Deyem par la même occasion. L'inconnu en profita et se redressa de tout son long, faisant tomber le jeune homme à son tour.

— Halte ! crièrent les gardes en brandissant leurs pistolets. Restez immobiles !

L'individu se tourna vers eux. Ils pointaient des armes vers lui. Il y eut soudain de nouvelles détonations et ils

s'effondrèrent. Deyem était médusé. Était-ce Tyvyys qui avait fait ça ?

Non. Ce n'était pas elle. Il le comprit quand un deuxième individu encapuchonné arriva dans le couloir. Tous deux regardèrent Deyem, qui avait levé son arme de nouveau et s'apprêtait à faire feu.

Ils partirent alors en courant et se dirigèrent vers l'escalier menant à l'étage supérieur. Deyem tenta de les toucher mais n'y parvint pas. Il resta plusieurs secondes immobile alors que Tyvyys arrivait enfin. Elle lui tendit la main et l'aida à se relever. Reprenant ses esprits, Deyem lui indiqua la direction de l'escalier et ils partirent en courant.

— Deux individus liés au Saboteur. Peut-être que c'est l'un

d'entre eux, impossible à dire. Capitaine, ils sont au premier étage.

— Je sais, répondit Kely. Il y en a trois.

Cela signifiait que le Saboteur était déjà entré. Ces deux personnes n'étaient passées par l'entrée que pour retenir les membres de l'escouade. La venue de celle-ci avait été anticipée et il n'était pas difficile pour Deyem de deviner comment. La nouvelle de la mort d'un général novalien n'avait pas dû passer inaperçue. S'il était dans la confiance, alors le Saboteur s'était sûrement doutée de quelque chose. Elle avait donc tout mis en place pour accueillir d'éventuels auteurs de trouble. Kely s'y était attendu mais ils avaient réussi à doubler l'escouade en opposant à ses membres une force physique



redoutable. Deyem n'arrivait même pas à comprendre comment qui que ce soit pouvait détenir une telle puissance.

Avec Tyvyys, ils s'empressèrent de monter au premier étage pour aller aider Kely. L'endroit était devenu le théâtre d'un affrontement acharné. Il n'y avait que quelques gardes de présents ici et ils faisaient de leur mieux pour retenir les deux agresseurs. Ceux-ci s'étaient repliés derrière des murs et paraissaient attendre une occasion de passer en force. Deyem ne savait pas où était Kely et se demandait si l'androïde était en sécurité. Il n'osait pas poser la question dans le communicateur.

Les deux individus encapuchonnés ne tardèrent pas à repérer le duo et pressèrent les détenteurs de leurs fusils.

Deyem et Tyvyys se replièrent dans l'escalier, tout en répliquant le mieux possible.

— Ici Tyvyys. On est bloqués entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Ils nous empêchent de monter mais ils n'ont pas l'air de pouvoir bouger non plus.

— Très bien, répondit Helen. J'arrive.

Pas un mot ne vint de la part de Kely. Soit il n'avait pas la possibilité de répondre, soit il ne jugeait pas cela nécessaire. Deyem espérait que la seconde possibilité était la bonne. De leur côté, ils devaient attendre une occasion de monter.

Leurs adversaires ne bougeaient pas de leur position, en tout cas pour l'instant. Deyem était certain que d'autres gardes se trouvaient à l'étage,

ce qui signifiait que les deux alliés du Saboteur étaient encerclés. Cependant, avant que le jeune homme n'ait pu penser à la moindre tactique, un hurlement résonna. Deyem risqua un œil par-dessus sa cachette et vit les deux inconnus, qui étaient toujours immobiles mais ne surveillaient plus le rez-de-chaussée. Deux nouveaux gardes venaient d'entrer dans l'escalier et leur faisaient face. L'un des individus encapuchonnés décida de les prendre par surprise. Il bondit en avant, attrapa l'un des gardes par le bras et s'en servit comme d'un bouclier humain pour se protéger de l'autre et l'abattre ensuite à son tour. Le dernier garde se débattit mais l'inconnu lui avait fait lâcher son arme et l'élimina froidement d'un tir à la tête. Deyem décida de profiter de

l'occasion et leva son pistolet avant de presser la détente à son tour. Il toucha la hanche de sa cible et celle-ci poussa un cri, puis se mit à courir. Les deux individus encapuchonnés disparurent à l'étage et Deyem émit un sourire satisfait. Il avait au moins réussi à en blesser un. Il se retourna vers Tyvyys.

— On peut y aller. (Puis, s'adressant à Kely dans le communicateur :) Ils arrivent et nous aussi.

Ils montèrent l'escalier puis s'engagèrent dans le couloir de l'étage. Plus petit que le précédent, il ressemblait à celui de l'aile droite du château d'Oborim, à la différence que le sol était toujours fait d'une pierre bien polie.

— Ils doivent être dans le coin, murmura Tyvyys.

Il y avait plusieurs portes devant eux et plus aucun bruit. Soit les murs isolaient très bien le son, soit il se passait quelque chose d'anormal.

Deyem et Tyvyys échangèrent un regard entendu puis avancèrent dans le couloir. Avant même qu'ils n'aient tourné à l'angle, les coups de feu reprirent. Les deux jeunes gens arrivèrent alors et se retrouvèrent face à l'un de leurs deux précédents agresseurs, qui était aux prises avec Helen. La mercenaire était parvenue à le déposséder de son arme, qui était tombée au sol, et s'efforçait de lui tenir tête au corps à corps. Dans le même temps, Kely échangeait des tirs avec une autre personne, que Deyem et Tyvyys ne parvenaient pas à voir. Au fond du couloir, on avait visiblement défoncé une porte, et

Fahefana Voalohany se tenait derrière. Deyem l'avait reconnue, c'était d'ailleurs probablement elle qui avait crié. Elle était debout et observait la scène avec appréhension.

L'ennemi que le jeune homme avait touché montrait des signes de faiblesse. Il porta néanmoins un coup de poing au ventre d'Helen, qui en eut le souffle coupé et recula d'un pas. Son adversaire en profita pour courir vers la fenêtre et la brisa en mille morceaux avant de tomber dans le vide. Le second apparut bientôt à l'autre bout du couloir et fit de même, disparaissant dans l'obscurité.

Le calme était revenu. L'escouade du Saboteur avait battu en retraite. Deyem vit Kely les regarder. Il ne s'était jamais senti aussi essoufflé de sa vie. Il observa Fahefana, qui

semblait chercher à cacher ses émotions.

— Vous allez bien, madame ? demanda-t-il.

— Oui, je vais bien. Qui êtes-vous ?

Kely se dirigea vers elle et la salua. L'aristocrate voronienne ne lui donna aucune réponse.

— Elle a l'air d'être en état de choc, murmura Tyvyys.

— Je n'en suis pas certain.

Fahefana se retourna et alla s'asseoir sur le grand lit de sa chambre. Elle poussa un soupir et regarda ses protecteurs. Deyem se dit qu'il n'aurait sans doute pas réagi différemment à sa place. Kely, lui, ne semblait pas l'entendre ainsi. Il entra dans la pièce à son tour et mit Fahefana en joue.

— Qu'est-ce qui vous prend ?  
s'écria Deyem.

— Fahefana Voalohany. Vous me reconnaissez ? Moi ou Helen ?

L'intéressée les regarda sans paraître comprendre puis secoua la tête.

— Non, je ne vous connais pas.

— Merci. C'est tout ce que je voulais savoir.

L'androïde fit feu et toucha la tête de Fahefana sous les yeux sidérés de Deyem et Tyvyys. Helen, comme à son habitude, demeura impassible.

— Je ne comprends rien...  
balbutia Deyem.

Kely se tourna vers lui et répliqua :

— Regarde mieux.

Toujours dubitatif, le jeune homme considéra le cadavre gisant sur le lit... et comprit. Aucun sang ne s'écoulait



de la plaie béante dans le visage de Fahefana. À la place se trouvait un désordre de composants mécaniques que le projectile d'ambre avait fait griller.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose ? demanda Tyvyys, l'air horrifiée.

Deyem avait la réponse.

— C'est... un répliquant. On s'est fait avoir, pas vrai ?

Kely hocha la tête. Contrairement à ce qu'ils avaient pensé, le Saboteur avait réussi sa mission. Elle avait capturé Fahefana et s'était enfuie avec elle. Son objectif n'était donc pas de la tuer. Elle devait déjà être loin, et dans cette grande ville, ils n'avaient que peu de chances de la retrouver.

Le groupe monta au-dessus de la résidence, quitta la zone en passant par les toits et ressortit dans la rue par la porte d'un immeuble situé plus loin. En effet, le bruit de la bataille avait attiré un nombre important de riverains et la milice de la ville avait fini par arriver à son tour. L'escouade ne pouvait pas prendre le risque de se faire repérer, voire arrêter. Elle n'avait pas de temps à perdre. Si Deyem ne voyait pas ce qu'ils pouvaient faire maintenant, Kely, lui, semblait toujours décidé à mener la mission à bien. Il avait un plan.

— Vous, vous allez quitter la ville et vous diriger vers la voiture. Moi, je vais monter sur la muraille et observer pour localiser le Saboteur. Ils doivent être sortis de la cité, sinon les gardes la mettront en quarantaine jusqu'à

avoir retrouvé Fahefana et ils seront bloqués. Ils ne peuvent pas être loin devant nous. Allez !

Deyem, Tyvyys et Helen obtempérèrent puis se dirigèrent vers la sortie du quartier. Ils passèrent cette fois sans problème le cordon de sécurité de l'entrée, et les gardes, bien qu'intrigués, ne les poursuivirent pas. Ils retraversèrent ensuite la ville en courant jusqu'à la muraille. Là, ils ralentirent le pas et se firent discrets pour ne pas attirer l'attention. Une fois hors de vue des miliciens voroniens, ils se remirent à courir et ne décélérèrent pas jusqu'à être revenus dans la campagne. Il leur fallut non loin de deux heures supplémentaires pour enfin atteindre la voiture.

Deyem n'en pouvait plus. Il avait couru pendant tout ce temps presque sans faire la moindre pause. Rien ne l'avait jamais préparé à faire autant d'efforts, d'autant plus qu'il avait déjà dépensé beaucoup d'énergie à combattre dans la résidence de Fahefana.

Kely ne tarda pas à arriver à son tour et claqua des doigts pour que tout le monde embarque dans le véhicule. Une fois la portière refermée, il démarra.

— Je les ai vus. Ils se dirigent vers le nord-est. Ils sont à pied, on les rattrapera sans mal.

— Et s'ils se cachent ? demanda Deyem.

— Alors Fahefana n'aura qu'à crier, se débattre. S'ils la veulent

vivante, ils ne pourront pas lui faire grand-chose.

La voiture prit de la vitesse et bientôt, les lumières des faubourgs ne furent plus que de petits points lumineux dans l'obscurité. Le noir de la nuit ne semblait pourtant pas empêcher Kely de savoir avec précision vers où il allait. Ses subalternes ne prononçaient pas un mot, attendant avec appréhension le dénouement de cette histoire. Deyem jeta un regard en coin à Helen, qui était à côté de lui. On lui avait entaillé le front mais elle ne semblait pas avoir souffert d'autres blessures. Il en allait de même pour Tyvyys. L'un dans l'autre, face à des adversaires pareils, ils s'en étaient bien sortis.

— Tiens... fit alors Kely en haussant les sourcils.

La voiture ralentit puis s'immobilisa. L'androïde fut le premier à descendre et ses subordonnés le suivirent.

Devant la voiture gisait Fahefana. Deyem était certain de ne pas se tromper : c'était la même qu'ils avaient vue dans la maison un peu plus tôt. Quant à savoir si elle était réelle...

— Vérifions.

Helen s'approcha de l'aristocrate et sortit de son manteau une lame tranchante. Elle attrapa le poignet de Fahefana et lui entailla la main. La victime poussa un cri de douleur et jeta un regard noir à la mercenaire qui, elle, affichait un sourire narquois. Un filet de sang s'écoula de la blessure. Elle était humaine.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Deyem.

— Ils ont abandonné leur mission. Ils savaient qu'on allait les rattraper. On ne les retrouvera pas.

Le jeune homme sentit tous les muscles de son corps se relâcher. La mission était finie et ils avaient échoué à éliminer le Saboteur. Il avait le sentiment de ne pas avoir été à la hauteur et s'en voulait, même si les adversaires qu'il avait affrontés étaient d'un niveau incroyable.

— Tant pis. On a quand même quelque chose, dit Kely en regardant Fahefana.

Ses subalternes regardèrent l'aristocrate à leur tour. Elle avait repris contenance et les fixait tous d'un air neutre, les sourcils à peine froncés.

— Embarquez-la. On l’emmène avec nous.

Helen et Tyvyys acquiescèrent puis prirent chacune une épaule de Fahefana. Elles la soulevèrent avant de la porter jusqu’au véhicule. Deyem regardait la scène sans vraiment comprendre. Ils étaient censés protéger Fahefana et maintenant, c’étaient eux qui l’enlevaient. Elle était pourtant une ressortissante du Royaume de Vorona. Même si la République n’en était pas alliée, ils partageaient un ennemi commun. Toutefois, le jeune homme s’abstint de poser la moindre question. Ce n’était pas le moment pour cela. Il se contenta donc de se réinstaller dans la voiture, de faire une place à l’aristocrate voronienne et de fermer la portière. Alors qu’il s’attendait à



repartir pour plusieurs jours de route, Kely déclara :

— On ne retourne pas au château. On va à Avelon, dans l'ambassade de la République.

Deyem ne cacha pas sa surprise mais il comprit vite où l'androïde voulait en venir. Son but n'était pas de faire Fahefana prisonnière au sens propre du terme. Il voulait l'emmener dans un lieu sécurisé et se présenter comme son protecteur. En faisant cela, la République pouvait légitimer son action et envisager une alliance avec Vorona. Cela faisait plusieurs mois qu'elle et les Quatre Royaumes combattaient de façon séparée et les Novaliens progressaient toujours. Avant que le conflit ne s'enlise, il fallait un accord, et l'attaque du Saboteur allait le leur fournir.

Peut-être était-ce pour cette raison que Fahefana ne disait plus rien. Elle devait avoir compris de quoi il retournait et préférait laisser Kely s'occuper de la suite. Elle ne pouvait pas retourner dans sa résidence au vu de la situation. Les lieux devaient être fouillés par la milice de la ville de Picesa. On avait déjà constaté sa disparition et il était trop tard pour faire machine arrière. Sa meilleure option était donc de se faire abriter par les Maheris le temps que les siens viennent la récupérer. L'ambassadeur de la République pourrait alors discuter avec elle du contenu d'un éventuel traité militaire.

La voiture roula quelques heures et ne chercha pas cette fois-ci à être discrète. Elle entra en effet dans

Avelon sous les regards abasourdis des gardes de la cité.

L'ancienne capitale du Royaume de Vorona était presque vide. La ville se situait encore loin du front mais une bonne partie de ses habitants, hommes comme femmes, s'étaient retrouvés mobilisés. La moitié de la population active du royaume était allée aux combats, et une bonne partie des autres avaient fait route vers le sud en cas d'invasion par les Novaliens. Avec le départ des autorités pour Picesa, Avelon était devenue une cité fantôme.

Les gardes avaient bien cherché à s'interposer face au véhicule blindé maheri mais la présence de Fahefana à l'intérieur les avaient obligés à laisser passer l'escouade. Kely avait donc conduit la voiture vers l'ambassade de

la République. Une fois garés, ils laissèrent le véhicule dans la cour puis transportèrent Fahefana à l'intérieur du grand bâtiment en pierre blanche. Ils réveillèrent alors la sentinelle en faction et la sommèrent de les conduire à l'ambassadeur. Kely chargea ensuite Tyvyys d'amener Fahefana dans un endroit calme et de se charger d'elle jusqu'à qu'il ait effectué son rapport. Deyem et Helen, eux, n'avaient qu'à patienter, assis dans les sièges de l'entrée.

Le jeune homme avait l'impression de bouillonner intérieurement. Pourtant, dès qu'il fut en position assise, il tomba de sommeil et s'endormit presque aussitôt. L'adrénaline lui avait permis de tenir jusqu'ici mais le soulagement de la fin de mission avait tout fait retomber.

Kely le réveilla alors qu'il faisait encore nuit. Helen et Tyvyys étaient déjà debout et elles étaient accompagnées de Fahefana. Deyem émergea et se releva tant bien que mal.

— On repart, dit l'androïde. L'ambassadeur est informé. Les négociations ne pourront pas se tenir ici.

— Ah, fit Deyem. Il y a une raison ?

L'androïde soupira avant de répondre :

— Les Voroniens vont tenter de la reprendre par la force. Ils ne nous font pas confiance. Nous allons devoir l'emmener au château.

Deyem soupira, hocha la tête et ouvrit la marche pour sortir de l'ambassade et retourner à la voiture.

Le château d'Oborim ne lui avait jamais autant manqué. Même à l'issue de leur première mission, il n'avait pas ressenti un tel soulagement en l'apercevant enfin. Cela faisait une douzaine de jours qu'il ne l'avait plus vu et il avait passé la plus grande partie de ce temps sur la route, dans un espace encore plus restreint au retour qu'à l'aller.

Fahefana, elle, ne se plaignait pas. Helen avait appliqué un bandage sur sa main blessée et la plaie ne s'était pas infectée. Du reste, elle aurait eu des raisons de se sentir malade dans un véhicule pareil, mais elle n'en laissait rien paraître.

— Helen, Deyem, conduisez-la dans la geôle.

— Pas de problème, répondit la jeune femme.

Deyem, lui, n'avait aucune idée d'où la geôle en question se trouvait. Il n'en dit rien et se contenta de suivre Helen, qui avait l'air de savoir où elle allait. La blessure de la jeune femme avait eu le temps de cicatriser mais laissait toujours une vilaine trace sur son front. Ils entrèrent dans le château par la grande porte puis se rendirent dans les cuisines. Là, ils descendirent au sous-sol et Helen alla ouvrir la porte opposée à celle de la salle de réunion. Deyem n'avait même pas remarqué qu'une porte se trouvait là. Elle menait à une cellule. Helen pressa un interrupteur et une lampe à ambre s'alluma, diffusant sa lueur blanchâtre dans la pièce. Helen poussa ensuite Fahefana à l'intérieur et

referma la porte avant de la verrouiller à l'aide d'une petite chaîne en métal.

Deyem remonta avec elle dans la grande salle. Il aspirait à manger mais se posait aussi beaucoup de questions. Il se demandait comment allait désormais se dérouler la traque du Saboteur. Il n'avait aperçu l'équipe de ce dernier qu'une seule fois et n'avait même pas pu voir le visage de ses assaillants. Il se demandait combien de temps il allait devoir patienter avant que Kely ne mette la main sur de nouvelles informations. Peut-être repartiraient-ils en récolter eux-mêmes en territoire novalien. C'était après tout ce qui semblait le plus logique.

Toute l'escouade se retrouva bientôt autour d'un repas. Dans les assiettes disposées sur la table,



l'androïde avait servi un bouillon de légumes. Tous les regards convergeaient vers lui. Kely affichait un air neutre, voire contrarié. Lui aussi accusait le coup suite à l'échec de leur seconde mission. Ils étaient passés très près d'arrêter le Saboteur mais elle était parvenue à leur échapper. Ils n'avaient même pas été en mesure d'abattre au moins un membre du trio.

— Il se fait tard. Mangez, puis allez tous dormir. Demain, nous irons voir Fahefana.

Il ne dit rien de plus et quitta la grande salle. Deyem, Helen et Tyvyys restèrent un moment immobiles, circonspects, puis ils avalèrent leur repas avant de rejoindre leurs chambres à leur tour. Deyem, rassasié, se laissa tomber sur son lit et finit par

s'assoupir. Il dormit d'un sommeil plus léger que d'habitude, heureux d'enfin pouvoir se reposer dans un vrai lit et pas sur le siège en cuir d'un véhicule en mouvement.

Le lendemain, l'équipe se réunit de nouveau dans la grande salle. Le soleil commençait à se lever lorsque Kely sortit de la cuisine. Il revenait de la cellule où il s'était entretenu avec Fahefana.

— Nous allons parler de nouveau mais elle ne veut pas que vous veniez. Son souhait est d'être seule à seul avec moi.

Il n'y avait aucune malice dans son regard et Deyem ne voyait pas pourquoi il aurait menti. Cependant, il se demandait pour quelle raison c'était avec Kely que Fahefana voulait

s'entretenir. C'était logique dans la mesure où l'androïde était leur capitaine, mais Fahefana était voronienne. Certes, Vorona fabriquait ses propres androïdes mais les habitants des Quatre Royaumes ne les portaient pas dans leur cœur, aussi ils ne devaient pas les imaginer commander une escouade. Deyem se rappela alors que Kely ainsi qu'Helen avaient déjà travaillé pour cette femme. Ce devait donc être pour cela. Helen n'avait d'ailleurs pas l'air de l'apprécier.

Deyem était déçu de ne pas être utile à quoi que ce soit. Bien sûr, la prisonnière n'était pas novalienne et on n'avait donc pas besoin de lui comme interprète, mais il s'était attendu à avoir des réponses. Or, aucune n'était venue pointer le bout

de son nez. Il supposait que la République était déjà informée de la présence de Fahefana ici dans la mesure où ils étaient passés par une ambassade, mais il se demandait bien quelle serait la réaction du Conseil. L'escouade ne risquait-elle pas quelque chose en enfermant la première préfète d'un des Quatre Royaumes ? Ne pouvait-il pas lui-même être mis en prison ? Il n'y était pour rien dans la décision de Kely, aussi doutait-il que les choses se passent d'une telle façon. Il serait donc peut-être juste renvoyé au front, comme avant.

À la pensée que cela puisse se produire, il eut un pincement au cœur. Il n'avait pas envie de quitter l'escouade 109. Néanmoins, il n'était pas nécessaire pour lui de se tracasser

autant : rien n'était encore fait et il ne savait même pas ce que Kely allait obtenir de son interrogatoire.

Helen et lui restèrent dans la grande salle tandis que Tyvyys décida d'aller faire un tour dans le château. Deyem jeta un regard à Helen, assis tout près d'elle. Pour attirer son attention, il posa sa main sur la sienne en espérant qu'elle ne le rejetterait pas. Il avait envie de savoir ce qu'elle ressentait. Elle lui répondit par un haussement d'épaules et un sourire triste, ce qu'il interpréta comme un signe favorable pour engager la discussion :

— Toi aussi, tu trouves ça étrange ?

Helen secoua la tête.

— Non. De la part de Fahefana, ça ne m'étonne pas. Je ne me sens juste

pas tranquille quand elle est dans les parages, c'est tout.

— Pourquoi ? demanda Deyem. J'ai compris que tu avais déjà travaillé pour elle, Kely l'a dit, mais... en fait, j'avoue avoir du mal à comprendre comment un androïde a bien pu travailler pour une Voronienne. C'était un genre d'espionnage pour le Conseil des Factions, ou quelque chose comme ça ?

— C'est plus compliqué, répondit Helen. Je suis juste une mercenaire, moi. À vrai dire, elle m'avait donné l'ordre de chercher le Saboteur.

Deyem haussa un sourcil. Encore un élément auquel il ne s'était pas attendu.

— Tu veux dire qu'elle aussi est au courant de son existence ?

— Elle voulait que je le retrouve et le ramène à elle. C'était ma mission. Kely, lui, faisait d'autres choses pour elle. Il collectait des informations et en même temps, il travaillait pour la République. Peut-être qu'il était bien un agent double. Je n'en sais pas plus que toi. Dans ce genre de travail, on évite de demander.

Deyem hocha la tête et fit la moue. Il n'était pas plus avancé. Il se demandait si tout cela avait un rapport avec ce que Kely avait dit lors de la première réunion. Il avait affirmé avoir déjà aperçu le Saboteur, le jour de la première débâcle de la République dans les montagnes d'Ikenast. À ce moment-là, il était donc en mission à la fois pour Fahefana et pour la République ?

Le jeune homme n'avait pas les éléments pour pousser sa réflexion plus loin et Helen ne semblait pas non plus pouvoir lui en dire davantage. Il décida donc de ne pas chercher pour le moment et de se contenter d'attendre. Kely reviendrait bientôt avec de nouvelles instructions et les missions de l'escouade 109 reprendraient. Tant que Deyem se contentait de cela, tout irait bien pour lui. Les autres étaient là pour le protéger et jusqu'ici, il s'était débrouillé pour ne pas mourir. Même opposé à des ennemis aussi mortels, il était parvenu non seulement à survivre mais aussi à répliquer. Il ne devait pas se relâcher mais sa confiance en lui se renforçait de jour en jour.



La situation n'avança pas au cours de la semaine suivante. Kely s'entretint à plusieurs reprises avec Fahefana mais chaque fois qu'il revenait, il affirmait qu'il n'avait rien tiré d'intéressant. Le Conseil des Factions, de son côté, n'avait encore rien fait, et Deyem ne possédait aucun moyen de savoir ce qu'il en était de Vorona.

Il avait beau faire de son mieux pour rester calme, l'attente le rendait nerveux. Chaque matin, il se réveillait aux premières lueurs du jour puis partait faire le tour du château en courant. Une fois déchargé, il revenait et mangeait son petit déjeuner puis remontait dans sa chambre. Là, il passait un certain temps dans son lit ou assis sur la chaise devant son bureau, à regarder le mur, comme si la

peinture blanche de celui-ci pouvait l'apaiser.

À midi, il mangeait avec les autres, puis il repartait courir autour du château. Plus le temps passait, plus cette routine était abrutissante. Même s'il discutait régulièrement avec Helen, voire avec Tyvyys, il avait l'impression de ne rien avoir à faire.

Kely passait la plupart de son temps à travailler dans son laboratoire. Deyem n'avait toujours pas compris ce qu'il y faisait et ce que cela avait de si chronophage. Pour l'heure, cela ne s'était traduit par rien de concret pour l'escouade. L'androïde ne leur avait pas présenté le moindre équipement de son cru pour leur prochaine mission, si elle arrivait du moins. Plus le temps passait, plus Deyem avait

l'impression que l'escouade 109 resterait au château d'Oborim jusqu'à la fin de la guerre.

Il y eut cependant une évolution dans l'après-midi du cinquième jour d'inaction. Une nouvelle personne frappa à la porte du château alors que Deyem, Helen et Tyvyys étaient encore dans la grande salle, assis face à la table.

— J'y vais, dit Deyem.

Si la personne qui frappait était maherie, il valait mieux qu'un Maheri vienne l'accueillir. Le jeune homme ouvrit la grande porte et tomba nez à nez avec un vieil homme au port altier et à l'allure soignée. Derrière lui, deux personnes à son service s'occupaient des chevaux qui les avaient conduits jusque-là.

— Bonjour. Je suis Terost, Conseiller de la Faction des Diplomates. Je souhaiterais m'entretenir avec votre capitaine.

Deyem, tout d'un coup gêné par sa propre apparence, s'inclina à quatre-vingt dix degrés devant l'homme et s'écarta de la porte pour le laisser entrer. Il le guida jusqu'à la grande salle et l'invita à s'asseoir sur une chaise.

— Installez-vous, monsieur. Je vais chercher notre capitaine sur le champ.

Sur ces mots, il laissa le dénommé Terost avec Helen et Tyvyys puis monta au premier étage. S'il ne savait pas comment l'homme allait prendre la présence de non-Maheris dans le château, il faisait confiance à Tyvyys. Comme elle était préfète dans le

Royaume de Firenea, elle devait savoir y faire pour accueillir les diplomates. Lui, il se chargeait de trouver Kely.

Comme il s'y attendait, l'androïde était dans son laboratoire. Même si la porte était toujours verrouillée, Deyem pouvait entendre les sons qui en émanaient. Kely se servait apparemment d'une scie à métaux. Le jeune homme frappa trois coups contre la porte puis parla.

— Un diplomate est là pour vous voir. Il est membre du Conseil des Factions.

— J'arrive tout de suite, répondit Kely, sa voix étouffée par l'épaisse porte en métal.

Cette dernière s'ouvrit quelques secondes plus tard et l'androïde sourit à Deyem avant de se diriger vers le

rez-de-chaussée. Le jeune homme le suivit sans prononcer un mot. La tunique de Kely était pleine de poussière et Deyem doutait que ce soit le meilleur accoutrement pour accueillir un Conseiller. Néanmoins, il était trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Terost ne sembla pas se formaliser de l'apparence de l'androïde, pas plus que de ses manières. Kely se contenta en effet d'un simple salut oral, comme si le Conseiller était un ami de longue date.

— Capitaine, dit Terost, les autorités voroniennes ont pris contact avec nous au sujet de la disparition de leur première préfète. Ils semblent penser que c'est nous qui la détenons actuellement, et ils ont raison. Elle se

trouve dans vos geôles, je me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas, répondit Kely. J'attendais justement votre venue pour faire progresser la situation.

— Très bien. Nous avons négocié avec les Voroniens le retour de Fahefana Voalohany sans problème, en l'échange de négociations d'alliance. Nous avons des informations sur les mouvements que vont effectuer les Novaliens prochainement. Nous avons la possibilité d'encercler deux de leurs légions dans deux jours. Vous allez avoir une nouvelle mission, car il semble que votre cible sera présente. Vous devrez la localiser et l'éliminer. En remportant cette bataille, nous

nous assurerons d'une victoire quasi-totale de la République.

Deyem était abasourdi. Cet homme devait avoir beaucoup de confiance en Kely pour lui donner des informations aussi sensibles. Même si l'androïde était à la tête d'une unité spéciale, il n'en était pas moins un simple capitaine d'escouade. Si on lui avait permis de former la 109 selon ses propres volontés, ses renseignements avaient dû être une mine d'or pour le Conseil auparavant.

— Vous avez entendu ? dit-il en se tournant vers ses trois subordonnés. Nous allons reprendre le travail. D'abord, nous escortons Fahefana jusqu'aux siens, et ensuite, nous nous occupons du Saboteur.



Le soir-même, Fahefana sortit de sa cellule puis fut emmenée à l'extérieur du château. L'aristocrate voronienne ne semblait pas avoir si mal supporté l'absence de confort. Elle restait digne en toutes circonstances et demeurait obstinément silencieuse.

Les membres de l'escouade la conduisirent jusqu'à la voiture, laquelle quitta le château d'Oborim dans la foulée. Ils roulèrent ensuite pendant une dizaine d'heures jusqu'à la frontière entre la République et le Royaume de Fiaama. Les Novaliens en avaient envahi la plus grande partie mais n'avaient pas pu atteindre la capitale, âprement défendue par l'Armée Royale.

C'était dans cette capitale que les deux parties allaient se rencontrer. Les

autorités de la République et du Royaume de Vorona allaient procéder à un échange. En guise de bonne foi, Fahefana serait rendue aux Voroniens, puis eux ainsi que les Fiaamands jetteraient les bases d'une alliance avec la République, et tous décideraient d'une stratégie commune.

La ville de Fiaama, capitale du royaume éponyme, était bien plus animée qu'Avelon mais bien plus triste. Si les gens étaient nombreux dans les rues, une véritable peur se lisait sur leurs visages. Ils savaient que les Novaliens n'étaient pas loin et pouvaient entrer à tout moment dans la cité. Cela s'était déjà produit ailleurs et cela pouvait arriver ici. La monarchie avait mobilisé un important nombre de personnes dans

son armée, qui était occupée à défendre les environs. Les Fiaamands avaient mis en place un dispositif théoriquement impénétrable mais rien n'était jamais sûr.

La voiture de l'escouade s'arrêta devant l'entrée de la Grand-Place, vidée par les gardes fiaamands et voroniens afin de permettre la restitution de Fahefana. Deyem ouvrit la portière pour cette dernière et elle sortit en silence. Elle jeta un regard à la place circulaire, à la fontaine aux motifs ouvragés en son centre, ainsi qu'aux silhouettes munies de torches que l'on pouvait apercevoir derrière. Les Voroniens étaient déjà arrivés.

Protégée par l'escouade 109, Fahefana traversa la place jusqu'aux siens et leur adressa un sourire afin de leur signifier qu'elle allait bien. Un

profond soulagement se lut sur les visages de l'ensemble des hauts dignitaires qui avaient fait le déplacement.

Plusieurs pontes maheris étaient aussi venus. Dypia, Conseillère de la Faction des Armées, faisait partie des convives. Deyem observa son visage lisse dénué d'imperfection, ses cheveux blonds coiffés en chignon et son regard intimidant. Cette femme était devenue l'emblème de la force républicaine depuis le début du conflit. Il lui avait déjà parlé une fois, mais elle lui inspirait toujours autant de respect mêlé de crainte.

Fahefana arriva au niveau des Voroniens et serra la main de l'un d'entre eux, que Deyem supposa être un général. Le jeune homme ainsi

qu'Helen, Tyvyys et Kely se tenaient dans l'ombre des lampes.

— Allons-y.

Sur l'ordre de l'androïde, ils se retournèrent et remontèrent dans la voiture. La véhicule s'ébranla avant de quitter la Grand-Place pour repartir vers la République.

Quelques jours plus tard, la nouvelle leur parvint : trois pays du continent avaient trouvé un accord. Leurs armées commenceraient à bouger conformément au plan qu'elles avaient établi. Leur objectif serait de se rendre à la frontière séparant le Royaume d'Hazo et la République de Mahery dans le but d'encercler quatre divisions novaliennes sur un terrain favorable. Comme cent ans auparavant, c'était la connaissance du

terrain qui allait permettre aux descendants des princes impériaux de Kalom de repousser l'envahisseur.

L'escouade 109 se rendrait sur le champ de bataille. Elle aurait pour objectif d'infiltrer le camp de l'État-major novalien. L'élimination de plusieurs têtes pensantes de l'armée d'invasion la conduirait à la déroute. De plus, il était très probable que le Saboteur se trouve parmi ces gens. S'ils parvenaient à la vaincre elle aussi, alors Deyem était sûr que la guerre prendrait fin.

## **Chapitre 5 – La bataille**

Il était finalement de retour sur le front. Même s'il était toujours membre de l'escouade 109, c'était une réalité. Quand il avait appris qu'ils se retrouveraient aux côtés des Maheris au début de la bataille, Deyem avait pensé revoir ses anciens camarades. Il avait alors réalisé qu'il avait oublié la plupart de leurs visages. Le seul dont

il se souvenait avec certitude était celui de Lyvio, auquel il repensait régulièrement. Il y avait aussi la capitaine Anafem, qu'il pouvait espérer revoir. Les autres n'étaient que des formes floues dans son esprit et lui-même ne devait pas les avoir marqués davantage.

L'escouade 109 arriva en fin de matinée au camp militaire que l'armée républicaine avait installé en aval d'une colline. Bien que la plupart des soldats n'en aient pas conscience, ce camp constituait la première étape du plan des Coalisés. Les Novaliens étaient au courant de la présence des Maheris en ces lieux et savaient que cette position était facile à attaquer. Il leur suffisait de monter sur les collines avoisinantes et de pilonner les Maheris depuis ces hauteurs. Les



autres portions de l'armée coalisée auraient alors pour mission de charger les Novaliens par les côtés puis d'empêcher leur retraite en investissant les bois environnants.

L'escouade 109 le savait grâce à Kely mais l'androïde avait commandé à ses subalternes de ne rien en dire à d'autres soldats. En effet, en-dehors d'eux, seuls les États-majors des trois armées respectives savaient comment les choses allaient se passer. La moindre fuite pourrait s'avérer désastreuse avec un tel plan.

— On n'utilisera pas la voiture, déclara Kely le soir-même. Elle a beau être résistante, elle ne tiendrait jamais une charge de front. On ne pourra pas atteindre l'État-major des Novaliens avec. On devra s'infiltrer

dans leur camp avec des tenues de leurs soldats.

L'escouade avait élu domicile dans une grande tente et se trouvait à l'abri des regards. Quelques sacs de couchage y étaient installés. Chaque groupe de combat de l'armée maherie avait droit au même traitement, même si la plupart étaient bien plus nombreux que la 109. Elle disposait donc d'un large espace pour préparer la bataille qui commencerait le lendemain au petit matin, selon les informations que Kely avait rapportées.

— Les Novaliens tirent sur les androïdes à vue, donc je ne pourrai pas vous accompagner. Je m'infiltrerai de mon côté comme je l'ai fait l'autre jour à Picesa. On trouvera la tente de l'État-major et

dans la confusion de la bataille, on l'éliminera.

Ces instructions dispensées, il attendit la confirmation de ses subordonnés et le silence revint sous la tente. Plus personne ne parla du reste de la soirée. C'était potentiellement leur dernière mission de la guerre. Une fois la bataille remportée par les Coalisés, les Novaliens n'auraient d'autre choix que de se replier au-delà des montagnes d'Ikenast. Leur deuxième tentative d'invasion se serait soldée par un échec et un nouvel échiquier politique se dessinerait sur le continent. Deyem l'avait entendu dans les rangs de l'armée au cours de la journée : on parlait d'une reformation de l'Empire de Kalom sous une forme

fédérale, à l'initiative de Fahefana Voalohany elle-même.

Les considérations politiques des Quatre Royaumes intéressaient Deyem malgré lui. Il était cependant un ressortissant de la République et ne devait se soucier que d'elle, même si elle s'était trouvé des alliés de circonstance.

D'après les renseignements obtenus par les Coalisés, les Novaliens avaient mordu à l'hameçon. Comme prévu, ils envoyaient leurs quatre divisions les plus proches pour anéantir cette centaine de brigades imprudentes de la République. Les armées voronienne et fiaamande avaient opéré des mouvements discrets pour déplacer une partie non négligeable de leurs troupes dans le territoire maheri. Elles

étaient passées inaperçues. Les envahisseurs auraient une grosse surprise en lançant leur charge.

La nuit tombant, les lumières des tentes s'éteignirent peu à peu. Deyem, qui avait passé plusieurs minutes à l'extérieur, regarda le balai des lumières qui disparaissent les unes après les autres. Il retourna ensuite dans sa tente et se glissa dans son sac de couchage. Helen, non loin de lui, tourna l'interrupteur de la lampe à ambre. L'intérieur de la tente fut plongé dans l'obscurité. Les membres de l'escouade se souhaitèrent bonne nuit puis s'efforcèrent de dormir.

Deyem ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il gardait ses yeux fermés et faisait de son mieux pour rester immobile, mais il était aussi excité que la veille de sa première mission. Il

allait de nouveau être impliqué dans une bataille et cela le faisait bouillonner. Il n'avait qu'une envie : arriver au lendemain et commencer la mission qu'on leur avait confiée. Kely avait apporté des uniformes de Novaliens en fin d'après-midi, et le jeune homme avait pu les observer de près. Il s'agissait d'armures légères en cuir noir recouvrant l'ensemble du corps, des pieds jusqu'à la base du cou. Avec son teint de peau, il se demandait si ce serait suffisant pour passer inaperçu aux yeux des Novaliens. Ils se rendraient vite compte de quelque chose, ou peut-être qu'ils les prendraient juste pour des soldats enrôlés de force. Toutefois, les Novaliens n'avaient pas l'air de faire cela. Ils étaient déjà bien assez nombreux avec leur seul peuple. Les

nouvelles du Royaume d'Hazo et du nord de Firenea étaient rares et sordides mais ne faisaient pas état d'enrôlements forcés.

Le jeune homme réalisa alors que Kely s'était levé. L'androïde se tenait debout au milieu de la tente, les yeux grands ouverts. Deyem l'observa qui se dirigeait en silence vers la sortie. Kely quitta la tente et disparut à l'extérieur. Il pouvait très bien aller se promener, or, il était un androïde, et les androïdes n'étaient pas du genre à faire des balades futiles comme les êtres humains. Même si Kely était plus évolué que la moyenne, Deyem aurait du mal à concevoir qu'il puisse sortir marcher. Mais que pouvait-il bien faire, dans ce cas ?

Le jeune homme était curieux et était conscient de l'être sans doute un

peu trop. Il se leva discrètement et quitta la tente à son tour sans réveiller personne. Un vent frais lui fouetta le visage dès qu'il sortit. Il n'y avait plus dans le camp que quelques lumières éparses. Tout en grelottant, Deyem chercha des yeux la silhouette de Kely et parvint à la repérer grâce à la tunique blanche de celui-ci. L'androïde était en train de sortir du camp et se dirigeait vers le pied de la colline. Deyem le suivit sans faire le moindre bruit. En restant à une distance raisonnable, il était presque certain de ne pas se faire repérer.

Kely entreprit alors de gravir la colline et monta jusqu'à son sommet avant de commencer à redescendre de l'autre côté. Deyem, non loin derrière, était de plus en plus perplexe. Tout en bas se trouvait un fleuve et des



constructions étaient visibles sur l'autre rive. Le jeune homme distingua une multitude de petites lumières vertes qui formaient quatre carrés collés les uns aux autres sur une superficie d'un kilomètre sur un kilomètre. Il comprit tout de suite : c'était le camp des Novaliens. Ils étaient déjà là et c'était vers eux que Kely était en train de se diriger en solitaire. Mais quel intérêt un androïde avait-il à faire cela ? Était-il en reconnaissance ou alors était-ce un genre de dysfonctionnement ?

Dans le doute, Deyem décida de ne pas le suivre. Tout cela devenait bien trop dangereux. Il redescendit donc la colline, entra dans le camp maheri et alla s'abriter dans sa tente. Il y faisait plus chaud qu'à l'extérieur et cela lui fit du bien. Il se glissa dans son sac de

couchage et se laissa tomber dans le sommeil avec inquiétude.

Le lendemain, Kely était de retour, et si Deyem ne l'avait pas vu sortir, il n'aurait eu aucun moyen de le savoir puisque l'androïde se trouvait dans un sac de couchage.

Helen et Tyvyys se réveillèrent elles aussi et bâillèrent à s'en décrocher la mâchoire. Néanmoins, la situation n'était pas propice au relâchement : c'était aujourd'hui que la bataille allait commencer. Leur mission elle-même démarrerait dans moins d'une heure, dès que les Novaliens attaqueraient, et ils devaient déjà se préparer pour se déguiser en ennemis puis rejoindre le camp novalien pendant que leur armée serait au front. L'État-major

ennemi restait en arrière pendant les combats, et dans une telle configuration, il devrait être sous-protégé.

Autour d'eux, les Maheris s'activaient et préparaient leurs armes. Des messages venus des autres camps militaires arrivaient pour transmettre les messages des armées coalisées. Leurs camps étaient cachés dans les forêts alentours et les Novaliens ne les avaient pas repérés. De plus, selon les rapports des espions, ils se situaient à moins d'une heure de marche, de l'autre côté de la colline, et allaient bientôt passer le fleuve pour attaquer la République.

L'escouade 109 quitta le camp au milieu de la matinée. Des nuages s'amoncelaient au-dessus du futur champ de bataille et annonçaient une

pluie prochaine. Les premières gouttes tombèrent au moment où Deyem achevait d'enfiler son uniforme novalien. Lui et les autres s'étaient d'abord assurés de ne plus être visibles par les soldats de la République avant de le faire. Kely, lui, portait le même ample manteau qu'à Picesa. Les nuages cachant le soleil, un semblant d'obscurité régnait toujours et leur serait profitable.

— Vous êtes prêts ? dit l'androïde. Il est temps d'y aller.

Ils se mirent alors en route et gagnèrent bien vite la séparation entre les deux collines. Une demi-heure de marche plus tard, ils étaient en vue du camp des Novaliens. Comme les informateurs l'avaient annoncé, celui-ci se trouvait juste derrière le fleuve. Grâce à sa petite escapade nocturne,

Deyem le savait déjà, mais il se garda bien d'en parler.

Le groupe s'approcha d'un pas rapide puis attendit. Les Novaliens s'étaient mis en mouvement eux aussi et étaient en train de dresser des ponts pour faire traverser le fleuve à leurs troupes. Leur volonté de détruire les Maheris était palpable : ils avaient mobilisé des centaines de milliers d'hommes pour réaliser un assaut dévastateur. L'artillerie et la cavalerie avançaient en premier. Les uns mettraient les Républicains sur la défensive tandis que les autres les chargeraient depuis l'amont de la colline. La République aurait toutefois les moyens de survivre à cela. Dypia n'avait pas fait de pari en acceptant le plan mis en place par les Coalisés. Les armes maheries étaient bien plus

avancées que celles de toutes les autres nations de ce monde, les Novaliens inclus. Même s'ils disposaient de répliants et de lance-missiles, la République avait déjà plusieurs coups d'avance. Le Conseil des Factions avait accepté de dévoiler de nouveaux atouts de son jeu pour écraser l'envahisseur le plus vite possible. Bien sûr, ils avaient peu de chances de l'emporter sans pertes, et les Novaliens avaient un avantage tactique indéniable, du moins le croyaient-ils. Mais les Coalisés ne laisseraient pas passer cette occasion. Dès que leurs adversaires auraient débuté leur charge, un piège mortel se refermerait sur eux. C'était le plan, mais Deyem ne pouvait s'empêcher de le trouver trop simple. Comme avant chaque bataille, il avait la boule

au ventre. Il espérait que tout se passerait comme prévu en jouant le rôle qu'on lui avait assigné.

Une bonne partie de l'armée novalienne avait déjà traversé le fleuve et commençait l'ascension de la colline. Les informateurs républicains devaient l'avoir remarqué et s'empressaient sûrement de redescendre au camp pour donner l'alerte. Le message serait ensuite transmis aux États-majors voronien et fiaamand qui mettraient leurs propres soldats sur le qui-vive.

— On va bientôt pouvoir entrer.

— Attendez, fit remarquer Helen. Il se passe quelque chose d'anormal.

Elle avait pointé du doigt un étrange nuage de poussière visible à l'horizon. Il se rapprochait du fleuve à grande vitesse.

— Ça ne sent pas bon.

Deyem mit sa main sur son front en visière et tenta d'apercevoir ce qu'il se tramait. Bientôt, la source du nuage fut visible et le jeune homme sentit un frisson d'horreur lui parcourir l'échine.

Une gigantesque cohorte de cavalerie novalienne approchait depuis le nord. Elle n'était pas liée aux trois divisions déjà présentes et n'allait pas non plus dans la même direction. Elle venait en effet de se diviser en deux parties qui se dirigeaient vers les forêts alentours... soit vers les camps alliés des Coalisés. Quand elles y entrèrent au grand galop, des cris et des coups de feu commencèrent à se faire entendre.

— Ils ont tout prévu, murmura Tyvyys. Comment c'est possible ?



Deyem, lui, restait sans voix. L'escouade 109 était encore immobile et attendait le moment où il serait opportun de rejoindre le camp novalien, mais dans le même temps, elle était témoin d'une catastrophe. Une nouvelle division ennemie était entrée en jeu et avait surpris les Voroniens et les Fiaamands qui attendaient en embuscade. Dans la forêt, des éclats de lumière bleue et verte se multipliaient et des messagers quittaient les bois pour aller alerter les Maheris, qui ne devaient se douter de rien et ajustaient encore leurs armes. Le piège était sur le point de se retourner contre eux. Les Novaliens avaient achevé leur ascension de la colline et leur artillerie s'apprêtait à tirer.

— On doit y aller, dit Kely. Ne vous préoccupez pas de tout ça. C'est maintenant.

Deyem n'arrivait pas à occulter ce qui était en train de se produire mais obtempéra malgré tout. L'escouade se dirigea vers le fleuve et traversa le pont en toute discrétion, profitant des hordes de Novaliens en train de l'emprunter pour ne pas se faire voir. Ils arrivèrent ainsi à proximité du camp et attendirent que celui-ci se soit entièrement vidé. Helen, Tyvyys et Deyem échangèrent un regard entendu. Kely leur adressa un salut de la main puis s'éloigna. Il allait entrer de son côté et leurs communicateurs, installés sur les lobes de leurs oreilles, leur permettraient de rester en contact.

Dans le même temps, les Novaliens détruisaient toute une partie

de l'armée coalisée. Les cris de panique se muaient en véritables hurlements de terreur. Dans la forêt, les cavaliers novaliens prenaient l'avantage sur une infanterie en sous-nombre. Si les Coalisés avaient pu aligner deux cent mille soldats, au moins le double d'ennemis venaient d'engager le combat contre eux. La supériorité numérique de l'envahisseur était déjà connue et était l'une des raisons pour lesquelles le conflit s'enlisait. On estimait leur nombre total à quatre millions, répartis sur huit divisions. Une seule d'entre elle était parvenue à mettre le Royaume d'Hazo à feu et à sang, puis les deuxième et troisième étaient arrivées et avaient envahi le Royaume de Firenea, mettant son armée en déroute en l'espace de quelques jours.

Une seule de ces divisions avait tenu en respect la République, et quatre d'entre elles représentaient deux millions de soldats qui allaient submerger les quatre cent mille Maheris. La bataille qui devait sceller la fin de la guerre avait tourné à la catastrophe pour les Coalisés.

Les gardes qui se trouvaient à l'entrée du camp novalien ne remarquèrent pas ces quelques individus en uniforme qui venaient de passer non loin de l'entrée principale. Deyem fut étonné de voir à quel point les lieux étaient ordonnés en comparaison de ceux où il avait passé la soirée de la veille. Les Novaliens avaient aménagé des ruelles et des espaces séparés pour chacune de leurs divisions. Les tentes étaient faites

d'une toile noire rappelant la couleur de leurs uniformes. La pluie tombait désormais dru et Deyem sentait l'eau plaquer ses cheveux contre son crâne. Le vêtement noir rembourré de cuir et de plaques de métal qu'il portait ne possédait aucune capuche. Non loin, la rumeur de la bataille se faisait entendre et il allait sans dire que les Coalisés n'étaient pas gagnants.

— Par là, murmura Helen.

Deyem l'avait entendue dans le communicateur. Elle marchait dix mètres devant eux et venait d'apercevoir une tente plus grande que les autres, qui se situait à la jonction des deux grandes avenues. En effet, ce devait être le lieu de rassemblement de l'État-major. Deyem constata alors quelque chose d'étrange. Cela pouvait paraître peu

important mais les Novaliens semblaient tout de même aimer l'ordre. Chaque section correspondant à une grande division était parfaitement carrée, mais dans ce cas, la zone de vide juste derrière la tente de l'État-major novalien n'était pas normale. Il aurait dû y avoir toute une petite ville de tentes correspondant à cinq cent mille soldats prêts à partir au front.

Il se souvint qu'il n'avait pourtant pas constaté une telle anomalie la veille, en haut de la colline, lorsqu'il avait suivi Kely. Il y avait bel et bien un carré manquant. Cela signifiait que l'une des divisions s'était éclipsée en plein milieu de la nuit pour partir on ne savait où. La logique voulait que les cavaliers qui attaquaient les Coalisés étaient ceux-là, mais ça

n'était pas suffisant. De plus, pourquoi seraient-ils partis si c'était pour revenir dans la même direction ?

— Il manque un quart de leur armée, murmura le jeune homme.

Tyvyys se tourna vers lui et l'interrogea du regard. Il répéta :

— Il n'y a que trois divisions ici. Ce ne sont pas les cavaliers, ça ne peut pas être eux. On doit avertir la République.

— Ce n'est pas le moment, interrompit Helen. On continue.

Kely était en train de se rapprocher. En-dehors de la présence de quelques gardes, le camp était vide à présent. Ils allaient pouvoir en profiter.

Helen et Tyvyys furent les premières à sortir du petit muret de pierre derrière lequel ils s'étaient

cachés. Elles levèrent leurs armes et éliminèrent les deux soldats protégeant l'entrée de la tente avant qu'ils n'aient pu réagir. Deyem sortit à son tour et se dirigea vers ladite tente en marchant d'un pas rapide. Il sortit un couteau de sa poche et déchira la toile sur quelques centimètres. Il s'accroupit ensuite à un mètre de distance pour éviter de se faire tirer dessus et regarda à l'intérieur avant de lever un pouce en l'air. Sauf erreur d'appréciation de sa part, leurs cibles étaient au nombre de cinq.

Les membres de l'escouade 109 chargèrent leurs armes. Ce serait la même chose que dans la tranchée, quelques semaines plus tôt. Chacun viserait une personne spécifique et l'abattrait sans sommation.



— Maintenant.

Ils entrèrent à l'unisson dans la tente et les généraux novaliens affichèrent des airs étonnés. Deyem, Helen, Tyvyys et Kely levèrent leurs armes, visèrent la tête et pressèrent la détente. L'un des officiers se baissa juste à temps et évita le projectile qui aurait dû lui être fatal, tandis que tous les autres s'écroulèrent au sol, morts.

Le dernier survivant hurla pour attirer les quelques gardes restants avant qu'Helen n'aille lui régler son compte. Des cris commençaient à résonner à l'extérieur.

— On est repérés. Plan d'extraction. On se sépare et on se retrouve au point de départ de la mission.

Suivant les ordres de Kely, Helen, Tyvyys et Deyem sortirent de la tente

et prirent chacun des directions différentes. Deyem partit vers le nord tout en sachant qu'il devrait faire un demi-tour complet une fois sorti du camp novalien pour revenir à l'endroit d'où ils étaient partis à la base.

Des voix en tekan se faisaient entendre tout autour de lui. L'arme levée, il marchait accroupi entre deux grandes tentes. Passant la tête dans l'une des avenues du camp, il s'assura qu'il n'y avait personne puis prit ses jambes à son cou. Il entendit un coup de feu et vit un projectile d'ambre vert passer à quelques centimètres de sa tête. Se sachant poursuivi, il plongea sur le côté et se cacha de nouveau parmi les tentes. La pluie l'obligeait à dégager régulièrement les cheveux qui entravaient sa vision. Il sentait les gouttes ruisseler tout autour de lui,

l'empêchant d'entendre les bruits de pas alentours.

Il était encore à trois cents mètres de la sortie du camp novalien. Des gardes couraient non loin en cherchant à le débusquer. Il n'était pas certain qu'ils aient vu sa tête mais la pluie avait créé un brouillard qui rendait cela peu probable. Il décida donc de tenter une tactique fourbe qui pouvait fonctionner. Apercevant un soldat novalien non loin de lui, il prononça quelques mots dans sa langue.

— Hé ! Les ennemis sont par là. On doit y aller.

L'homme se retourna vers lui et hocha la tête. Avec la pluie, il n'avait pas remarqué son teint et ses yeux différents, pas plus que l'étrange arme qu'il portait. Deyem attendit que le

Novalien ait fait quelques mètres puis l'abattit dans le dos. Serrant les dents, il prononça un timide « désolé » avant de s'enfuir vers la sortie. Cette fois-ci, il ne devrait plus rencontrer de difficultés.

Les Maheris étaient parvenus à tenir leurs positions. Contre toute attente, la charge des Novaliens n'avait pas été en mesure de les anéantir. En dépit de l'échec de la tactique coalisée, la République pouvait compter sur ses atouts technologiques. En arrivant aux abords du champ de bataille, Deyem constata le massacre qui s'y était déroulé. Des milliers de Novaliens ainsi que leurs montures gisaient, morts, le long de la colline. Il n'y avait aucune brûlure et peu de traces

de sang. Deyem comprit alors que la République avait utilisé du gaz. S'il paraissait dévastateur, son efficacité était toute relative. Quelques milliers de soldats étaient morts mais cela signifiait que tous les autres s'en étaient sortis. Le gaz n'était pas en quantité importante et les Novaliens n'auraient plus qu'à mener un assaut groupé. C'était pour cette raison que l'escouade devait se dépêcher de faire son rapport. L'élimination de leur État-major allait obliger les Novaliens à se réorganiser et permettrait donc à la République de gagner du temps. Cependant, Deyem avait une nouvelle importante à transmettre. Une mauvaise nouvelle.

— Nous y sommes, dit Kely.

La tente de l'État-major républicain était similaire à celle des

Novaliens, à la différence qu'elle était couleur crème. L'escouade 109 y entra et se retrouva face à quatre officiers en uniforme. Deyem reconnut Dypia parmi eux. La Conseillère croisa les bras en considérant les membres de l'escouade. Kely s'avança alors et fit le compte-rendu de leur mission :

— L'État-major novalien a été éliminé comme prévu. Ils ne s'attendaient visiblement pas à l'envoi d'assassins. Ils n'étaient que trois, en revanche, et nous n'avons pas trouvé le Saboteur.

Deyem jugea que c'était le moment pour lui d'intervenir :

— À ce propos, je pense que nous avons un problème.

Dypia lui lança un regard inquisiteur et il se figea dans l'expectative. Quand elle lui donna,

d'un signe de tête, la permission de parler, il fit à son tour un pas en avant.

— Il n'y avait que trois divisions de l'armée novalienne dans le camp que nous avons infiltré. Il est probable qu'une quatrième se soit scindée en deux pour attaquer nos alliés dans les collines, mais je pense que celle qui manque est partie hier pour effectuer une manœuvre de contournement.

Le vocabulaire de l'armée n'était pas son fort mais au moins, il connaissait ce terme-là. Dypia fronça les sourcils.

— Poursuivez, dit-elle.

— Je pense qu'ils ont fait un détour par le nord ou le sud, et que la prochaine étape pour les Novaliens sera de nous attaquer de tous les côtés.

Il sentait derrière lui les regards pesants d'Helen et Tyvyys. Il ne leur

avait rien dit car il n'était pas sûr lui-même de ce qu'il affirmait.

Dypia semblait le sonder. Elle ne devait pas être certaine de sa sincérité. Il s'était pourtant efforcé de donner le fond de sa pensée avec le plus de précision possible. Elle laissa passer quelques secondes puis soupira.

— Je vais envoyer des éclaireurs pour vérifier vos assertions. Attendez-vous à lever le camp dans les prochaines heures. Vous pouvez disposer.

Deyem acquiesça puis ouvrit la marche vers la sortie de la tente. L'escouade 109 retourna dans ses quartiers et tous ses membres lâchèrent des soupirs de soulagement. Helen ne cessait de regarder Deyem et lui faisait de son mieux pour éviter ses



yeux. Elle se rapprocha alors de lui et chuchota :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien, ne t'inquiète pas, mentit le jeune homme.

Il ne pouvait pas lui confier ce qu'il pensait. Ç'aurait été bien trop dangereux pour eux deux, et il avait peur de passer pour un idiot. La vérité était qu'il n'avait pas tout dit à Dypia. Il avait d'autres soupçons dont il ne pouvait parler à personne mais il était certain qu'il allait bientôt pouvoir les vérifier. Ce ne serait pas évident mais pour l'heure, tout ce qu'il pouvait faire était de rester en observation.

Helen n'insista pas et retourna préparer ses affaires. Une heure plus tard, un messenger vint leur annoncer qu'ils levaient le camp. Les soldats s'affairaient à démonter les tentes et à

monter le matériel sur les transports. Les chevaux se mirent en branle et l'armée maherie se dirigea vers le sud.

Plus Deyem les regardait, plus ce qu'ils faisaient lui paraissait peine perdue. L'armée novalienne les encerclerait de toutes parts et ils ne pourraient pas passer sans perdre une grande partie de leurs ressources. Ce n'était pas pour autant qu'il avait une meilleure idée. Il n'était pas stratège et ne savait pas comment, cette fois, la République pourrait s'en sortir. Les Novaliens avaient annihilé une bonne partie des armées coalisées et celle des Maheris n'allait pas tarder à suivre. La suite était horrible à envisager mais deviendrait bientôt une réalité : les Novaliens envahiraient le reste du continent, assiégeraient les

viles et assujettiraient la population. Il n'y avait pas d'échappatoire.

— Tiens ? Où est Kely ?

La voix de Tyvyys le ramena à la réalité. Il jeta des coups d'œil autour de lui et constata qu'en effet, le capitaine de l'escouade avait disparu. Kely n'était plus parmi les soldats maheris faisant retraite. Le sang du jeune homme ne fit qu'un tour et il adressa à Tyvyys et Helen un regard désolé.

— Je reviens bientôt. J'espère.

Alors qu'elles s'apprêtaient à lui demander ce qu'il se passait, il se retourna et partit vers la colline. Il entendit Helen l'appeler mais ne se retourna pas. Il n'avait pas le temps. Il se concentra sur le fait de gravir la colline à nouveau, tout en ignorant la pluie qui battait son visage et le sol

boueux qui entravait ses pas. Arrivé au sommet, il essaya de repérer le camp novalien. De la brume s'était levée dans les environs mais il localisa malgré tout le fleuve ainsi que quelques éclats de lumière verte. Il redescendit donc en regardant autour de lui. Il ne voyait qu'une multitude de cadavres épars ainsi que des traces de pas. Ses pieds s'enfonçaient à moitié dans une terre molle et il manqua de tomber à plusieurs reprises. Arrivé devant le fleuve, il aperçut enfin celui qu'il cherchait.

Kely était là. L'androïde longeait la rive et se dirigeait vers l'un des ponts construits par les Novaliens. Ledit pont était gardé et pourtant l'androïde passa sans difficulté. De loin, Deyem reconnut les tenues des personnes à qui Kely s'était adressé. Il

n'arrivait pas à y croire : c'étaient les mêmes individus que l'escouade avait affrontés à Picesa, les gardes du corps du Saboteur.

Il y avait aussi de simples soldats novaliens sur le pont. Même avec son uniforme volé, Deyem ne pourrait pas passer par là sans se faire remarquer. Il le savait. La fois d'avant, le pont grouillait de monde et cela avait joué en leur faveur. Il ne pouvait pas tuer un groupe d'ennemis à lui tout seul et ne voyait donc plus qu'une solution.

Il marcha jusqu'au bord du fleuve et se laissa descendre dans l'eau. Le contact de cette dernière avec ses pieds amena un froid intense dans tout son corps. Elle était glaciale mais après tout, il supportait déjà la pluie depuis le matin. S'assurant que personne ne le voyait avec le concours

de la brume, il se jeta dans la rivière et fit tout son possible pour se rappeler de ses cours de nage. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas exercé mais il avait toujours ses réflexes. Ces choses-là ne se perdaient pas.

Le courant tendait à l'emporter mais il était certain d'être en mesure d'avancer jusqu'à l'autre rive, vingt mètres plus loin. Même si c'était une longue distance à traverser, il savait qu'il en était capable. Comparé aux heures de marche qu'il avait faites dans les jours précédents, ce n'était rien.

Quand il atteignit enfin la terre ferme, il s'agrippa de toutes ses forces aux brins d'herbe humides puis se hissa, les doigts enfoncés dans la terre. Enfin, il se laissa tomber sur le sol boueux. Il prit ensuite quelques

minutes pour souffler. Cette entreprise l'avait fatigué plus qu'il ne l'aurait cru mais il était intact et avait atteint cet objectif ; un de plus. Ce qu'il faisait était fou, il le savait. Il n'agissait sur aucun ordre autre que sa propre intuition qui lui disait de suivre Kely. Ce que faisait l'androïde n'annonçait rien de bon et même s'il n'arrivait toujours pas à y croire, les faits étaient devant lui.

Il avait toujours son uniforme et il ne semblait pas y avoir beaucoup de mouvements dans le camp. Une fois qu'il serait à l'intérieur de cette petite ville militaire, il devrait être en mesure de passer inaperçu. La pluie et la brume n'aidaient pas à distinguer les visages mais il devait déjà rentrer sans se faire remarquer. Il décida donc de se coucher contre le sol et de

ramper jusqu'à une rangée de tentes, à dix mètres de l'entrée la plus proche. Camouflé par la boue et la brume, il ne se fit pas remarquer et se leva une fois qu'il fut à l'intérieur du camp. Il frotta avec ses mains la couche brune recouvrant son torse pour chasser au moins un peu de terre, puis se mit à la recherche de Kely.

L'androïde ne fut pas difficile à localiser. De toute façon, il ne pouvait y avoir qu'un seul de ces robots dans le camp des Novaliens, et celui-ci était encadré par deux colosses à l'uniforme non réglementaire. En effet, les membres de l'escouade du Saboteur portaient des tenues similaires à celle que Deyem avait observée sur le dossier. Si leurs visages étaient couverts par des



masques à la teinte dorée, le reste était un vêtement fait dans un tissu beige.

Deyem les suivit alors qu'ils marchaient vers une tente située à l'écart. Elle se trouvait en effet dans l'espace vide que le jeune homme avait aperçu la première fois. C'était la seule tente dans la zone, ce qui lui donnait l'air perdue.

Deyem, la tête basse, croisait de nombreux soldats novaliens et faisait de son mieux pour n'échanger de regard avec personne. La vue de sa peau un peu moins blanche que la moyenne aurait tôt fait de le trahir. Une fois arrivé dans la zone de vide, il accéléra le rythme. Il conservait dans le même temps son déplacement silencieux ainsi qu'une posture détachée, afin de donner l'impression qu'il n'était qu'un soldat comme les

autres, même s'il n'allait pas dans la même direction.

La toile faisant office de porte de la tente s'ouvrit sur un individu vêtu de la même façon que les deux colosses, à la différence qu'il ne portait pas un masque mais des lunettes de protection, le reste de sa tête étant dissimulé sous un foulard en bas et un turban en haut. Cette fois-ci, c'était certain : il s'agissait du Saboteur.

Kely sortit de la poche de sa tenue blanche et noire un papier plié en quatre et le lui tendit. Le Saboteur le déplia, le lut, puis le rangea dans un pli de sa tunique beige. La toile se referma à ce moment-là. Deyem ne pouvait pas savoir ce que l'on avait écrit sur le papier, mais il comprenait très bien la situation. L'échange ne

dura qu'une minute puis Kely ressortit de la tente, escorté cette fois par une seule personne. Il passa non loin de Deyem mais ne le remarqua pas, caché que le jeune homme était par la boue, le brouillard et la pluie. L'androïde disparut bientôt à l'intérieur du camp.

Si Deyem ne se trompait pas, le Saboteur était presque sans protection. Jamais la cible de l'escouade 109 n'avait été si vulnérable. Il suffirait de peu de chose. Le jeune homme n'avait qu'à avancer vers la tente et à dégainer son arme dès qu'il serait à proximité. Prise par surprise, le Saboteur n'aurait aucun moyen d'éviter un tir à bout portant.

Deyem n'eut pas le temps de mettre ce plan à exécution. À peine l'avait-il pensé qu'il se sentit poussé

en arrière puis soulevé. Tournant la tête pour voir son agresseur, il constata qu'il s'agissait de l'un des agents du Saboteur. Il se débattit et parvint à sortir son arme pour lui tirer dessus, mais l'individu évita le projectile orangé et attrapa le poignet du jeune homme. Deyem essaya de lutter mais ce fut en vain, et il lâcha le pistolet qui tomba dans la boue. Il voulut porter des coups de pied et de poing à l'inconnu masqué mais ne parvint pas à l'atteindre. Ses pieds ne touchaient plus le sol et il se sentait comme une souris prise entre les griffes d'un chat.

— Tu viens avec moi, maintenant, dit le colosse, avant de l'assommer.

Il reprit ses esprits au milieu de la tente. Il supposa qu'il n'avait pas

perdu conscience longtemps car il ne voyait pas pourquoi on aurait attendu avant de l'interroger. Levant la tête, il constata la présence d'une jeune femme devant lui. Il reconnut tout de suite ses longs cheveux bruns et ses taches de rousseur. C'était la première fois qu'il voyait le visage du Saboteur en chair et en os. Il fit de son mieux pour ne pas montrer qu'il était impressionné.

La jeune femme croisait les bras, assise sur une chaise. Deyem nota alors que c'était aussi son cas. Cependant, on lui avait attaché les mains et les jambes. Il sentait derrière lui la présence d'autres personnes, probablement les deux grands gardes du corps.

— Je ne vais pas te demander comment tu es arrivé ici, dit le

Saboteur. Je pense que ton accoutrement parle de lui-même. Bien joué, cela dit, tout le monde ne pourrait pas en faire autant.

Elle s'arrêta un instant, pensive, puis reprit :

— Je ne vais pas non plus te demander ce que tu as vu, ça ne servirait pas à grand-chose... Décidément, j'aurais dû te laisser dormir un peu plus histoire de trouver des questions. Voyons voir...

Deyem était circonspect. Le Saboteur lui rappelait quelqu'un par son insouciance. Si c'était Kely qui avait prononcé ces mots, le jeune homme n'en aurait pas été étonné. Mais si le Saboteur ne savait pas quoi lui demander, il n'avait qu'à le faire lui.

— Vous n'êtes pas novalienne, vous, pas vrai ? Pourquoi faites-vous tout ça ?

La jeune femme le regarda droit dans les yeux, l'air amusée. Elle ne lui répondit pas tout de suite et passa une main dans ses cheveux en soupirant.

— Eh bien, quoi ? lâcha-t-elle enfin. Parce que c'est un bon terrain de jeu.

Alors que Deyem plissait les yeux en cherchant à comprendre le sens de ces mots, le Saboteur s'éclaircit la gorge et reprit :

— Te concernant... Tu sais qui vous avez tué, ce matin, ici ? Malheureusement pour vous, pas des membres de l'État-major. C'étaient des leurres. Nos généraux sont bien vivants.

Deyem poussa un soupir. Après ce qu'il avait vu, il s'en doutait. En tout cas, il n'avait pas intérêt à donner la moindre information. S'il devait mourir, il devait le faire la tête haute. Il n'allait pas regretter maintenant d'avoir pris un tel risque.

— Tu fais le fier en gardant le silence, dit le Saboteur. Tu te crois peut-être très fort mais ça ne sert à rien. Tu finiras par mourir, toi et tous les autres. Tout ça redeviendra poussière. Dans mille ans, la République n'existera plus. Nous non plus, d'ailleurs. Le monde dans lequel on vit disparaîtra, que les Novaliens gagnent ou perdent cette guerre. Alors à quoi bon mourir ? Autant profiter un peu, non ?

Deyem leva la tête vers elle et entrouvrit la bouche.



— ... Qu'est-ce que vous essayez de faire ? Me recruter ?

Le Saboteur s'accroupit au chevet du jeune homme et hocha la tête.

— Oui, pourquoi pas ? Je n'ai rien contre toi et tu es doué. De toute façon, je n'ai aucune question à te poser. J'ai déjà toutes les réponses dont j'ai besoin. Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Deyem ferma les yeux et se concentra sur sa respiration. Il avait l'impression d'être tenté par un démon. Cette personne était sa cible et il la haïssait. C'était du moins ce qu'il pensait car face à cette jeune femme, il n'éprouvait pas grand-chose. Qu'est-ce qui le retenait d'accepter sa proposition ?

Au moment où il pensait cela, le visage d'Helen se superposa à celui

du Saboteur. Deyem se remémora sa coéquipière, à l'égard de laquelle son affection allait croissant, et eut un léger sourire. Il releva la tête vers sa ravisseuse et lui répondit :

— Allez mourir. J'ai ma fierté.

— Bon, tant pis.

Son interlocutrice se releva et sortit une arme à feu de son holster. C'était un pistolet novalien chargé en ambre vert. Deyem comprit que c'était la fin et ferma les yeux. Il n'avait pas envie de mourir. Quelques larmes s'écoulèrent de ses yeux et sa respiration accéléra. Il serra les dents, attendant avec appréhension le dénouement inéluctable.

Plusieurs coups de feu retentirent alors, mais Deyem ne mourut pas. Intrigué, il rouvrit les yeux. Le Saboteur venait de perdre son pistolet

et se retrouvait mise en joue par un fusil républicain. Le fusil en question était tenu par Tyvyys.

— Active-toi, fit la voix d'Helen derrière lui en le détachant, tandis que la Firenéenne lui tendait une arme.

Kely était également là, aux prises avec les deux colosses. Deyem se releva arme en main et Helen, un sourire aux lèvres, pressa la détente.

Mais le Saboteur, dans un réflexe si rapide qu'il pouvait paraître inhumain, se baissa et évita le projectile. La salve orangée se contenta de lui érafler la joue. Elle balaya les jambes d'Helen, qui tomba à la renverse. Deyem accrocha la veste du Saboteur et tira à son tour mais sa cible avait déjà disparu en déchirant sa tunique ainsi que la toile de la tente. Ses subalternes suivirent

et l'instant d'après, il n'y avait plus personne. Deyem sortit et regarda autour de lui mais le Saboteur et ses protecteurs n'étaient plus en vue nulle part.

Helen arriva à son tour et pesta. Ils avaient été si proches de l'éliminer, cette fois-ci... Alors que tout s'effondrait autour d'eux, ils auraient au moins pu atteindre leur objectif. Mais ce n'était pas le cas. Ils ne pouvaient pas poursuivre le Saboteur dehors. Deyem s'en doutait : l'escouade était parvenue à s'infiltrer en profitant de la pluie et du brouillard, mais toute l'armée novalienne stationnait ici. Ils n'auraient pas moyen d'éliminer leur cible en procédant de cette façon.

Deyem était toutefois parvenu à quelque chose. Il regarda sa main,

dans laquelle il tenait deux objets arrachés à la jeune femme dans sa fuite. Le premier était un écusson semblable à une pièce d'or. Le second était une feuille de papier pliée en quatre.

Kely, qui était sorti momentanément, revint dans la tente et adressa à Deyem un sourire chaleureux.

— Tu as eu de la chance.

— Vous m'en direz tant, répondit le jeune homme en pointant son arme sur lui.

Kely s'immobilisa et resta muet.

— Deyem... ? murmura Helen. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Deyem, tu me permettras un dernier mot ? demanda l'androïde.

Le jeune homme haussa un sourcil puis leva les yeux au ciel.

— Allez-y.

— Pivoine, répondit alors Kely.

Il se tut et fit un grand sourire. Deyem ne comprit pas mais appuya tout de même sur la gâchette. Le coup de feu retentit dans la tente et une partie de la tête de l'androïde explosa à l'impact, projetant autour d'elle des débris de métal et de fluides. Son corps tituba quelques instants puis tomba sur le sol et devint inerte. Deyem, haletant, regarda ses deux camarades. Helen et Tyvyys étaient sidérées. Le jeune homme sentit qu'il n'avait que quelques secondes pour s'expliquer avant que l'une d'elles ne l'agresse à son tour. Il tendit alors la lettre à Helen et l'enjoignit à la lire.

— Je ne suis pas parti en solitaire pour rien. Je le suivais. Il a fait la même chose hier, dans la nuit. Il a

quitté le camp, traversé la colline, a rejoint les Novaliens et leur a donné des informations. On n'a jamais tué les membres de leur État-major. Ils étaient au courant. Je suis prêt à parier qu'il joue ce jeu depuis longtemps. Tu me l'as dit toi-même, qu'il était un agent double.

Les larmes aux yeux, il se laissa tomber au sol. Il ne sentait plus ses jambes et un profond découragement l'avait envahi. Il avait cru en Kely pendant tout ce temps. Il avait cohabité avec lui au cours des dernières semaines ; tout cela pour qu'en définitive, l'androïde trahisse ses alliés dans le seul but de se divertir.

Car c'était la conclusion de l'histoire. Kely ne soutenait pas la République, il s'en fichait. C'était

pour cette raison qu'il n'avait eu aucun scrupule à travailler pour Fahefana, quelques mois auparavant. Son allégeance n'allait déjà pas à la République à cette époque. S'il avait connu le Saboteur depuis tout ce temps et lui avait transmis des informations, qui pouvait dire que ce n'était pas lui la cause du conflit ?

Pour l'heure, ils devaient fuir le camp novalien avant que le Saboteur ne lance des soldats à leur poursuite. Ils n'auraient pas beaucoup de temps avant cela. Deyem regarda le visage d'Helen, qui avait blêmit alors qu'elle lisait la lettre. Le jeune homme ne l'avait jamais vue dans cet état.

Elle ne pleura pas pour autant. Elle tendit la main à Deyem et celui-ci la saisit pour se remettre debout. Ils échangèrent un regard avec Tyvyys,



qui venait à son tour de lire la lettre, puis tous trois quittèrent la tente.

De retour à l'extérieur, ils scrutèrent les environs afin de s'assurer que personne ne les avait vus. Deyem se demanda s'il était une bonne idée de laisser les restes de Kely dans la tente mais ils n'avaient de toute façon plus le temps de s'en préoccuper. Ce qui était certain, c'était que la mort de la taupe serait plus libératrice pour la République que celle du Saboteur.

Rampant dans la boue, puis marchant avec précaution, ils rejoignirent le fleuve en une heure et le retraversèrent à la nage. Ils entreprirent ensuite de gravir la colline afin de se mettre en sécurité. Deyem regarda le sol. Sous le passage de milliers d'humains et de chevaux,

l'herbe avait disparu. Les traces de pas dans la montée et dans la descente formaient une grande tache noire dans cet espace autrefois verdoyant. La pluie, de son côté, ne cessait toujours pas. À bout de forces, Deyem se laissa tomber sur le sol au mépris du froid qui envahissait son corps. Les larmes roulèrent alors à nouveau sur ses joues. Tout était fait, maintenant. Tout était fini.

\*\*\*

Le Saboteur revint une vingtaine de minutes plus tard. Désormais, la tente était vide. Ne s'y trouvaient plus que la vague lueur d'une torche ainsi qu'un androïde laissé pour mort. Le Saboteur eut un léger sourire en entrant à l'intérieur : les événements

se dirigeaient toujours vers leur conclusion inéluctable. Elle en avait décidé ainsi depuis longtemps et rien n'avait changé.

Avant de revenir, elle avait demandé à Avy et Erod de rester loin. Elle voulait demeurer seule pour le moment. Eux ne faisaient pas partie du grand plan, ils étaient juste là pour la protéger. Dans l'ensemble, ils s'en étaient très bien sortis. Qu'elle meure aurait pu causer des problèmes mais elle se connaissait trop bien. Elle ne pouvait pas mourir et quand bien même elle mourrait, les événements se seraient tout de même déroulés comme prévu. Le monde était son terrain de jeu, qu'elle soit vivante ou non. Elle avait passé des années à élaborer son histoire, cette fiction qu'elle avait rendue réelle. Elle

n'avait pas effectué ce travail de longue haleine toute seule, bien sûr. Beaucoup de gens l'y avaient aidée, et un androïde en particulier.

Avisant Kely, dont le haut du crâne était déchiré et avait les circuits à nu, elle s'éclaircit la gorge avant de lui administrer un coup de pied dans la hanche.

— Aïe ! cria l'androïde. Ça va, ça va ! Tu n'étais pas obligée de me frapper ! Ça fait vraiment mal, en plus.

Le Saboteur poussa un soupir.

— Te connaissant, je pense que c'est une bonne nouvelle. Toute sensation est bonne à prendre, non ?

— Bien sûr que oui, répondit Kely en souriant.

Cette partie de son visage était restée intacte. Le dénommé Deyem

avait visé très juste, mais le cerveau fonctionnait toujours. Le Saboteur se fit la réflexion qu'il n'était pas étonnant que les Quatre Royaumes craignent les robots comme la peste. Ces êtres-là étaient si semblables aux humains que l'on oubliait qu'ils étaient bien plus difficiles à tuer. Là aussi, cependant, cela n'aurait pas changé grand-chose. Même s'ils agissaient à leur manière, Kely et elle n'étaient que les spectateurs de la plus grande histoire, dont les protagonistes étaient les habitants du continent, et les antagonistes les Novaliens. C'était une histoire dont ils avaient défini tous les détails, une histoire à la fois fantastique et tragique qui allait se finir dans un concert magistral. Leur réalisation, et la sienne en particulier.

— Tu as gagné ton pari, dit-elle. Je ne pensais pas que l'on pourrait me surprendre. Bravo.

Le sourire de l'androïde s'accentua.

— Au final, tu as raison, ce ne sont que des détails mineurs. Mais c'est pour ça qu'on s'amuse. S'il n'y avait pas de petits éléments comme celui-là pour pimenter la situation, quel intérêt ? On est là pour découvrir des nouveautés à chaque fois, non ?

— En effet, et j'ai hâte de voir à l'œuvre la surprise que tu leur as préparée. Ah, attends. Quelqu'un arrive.

La toile de la tente se souleva et un vieil officier novalien entra à l'intérieur. Il avisa le Saboteur, puis Kely, et afficha un air satisfait.

— Nous avons réussi, n'est-ce pas ? dit-il en tekan.

— En effet, général, répondit le Saboteur. Les informations de Kely vont nous permettre d'en finir. Actuellement, l'armée maherie a entamé sa retraite. Ils sont allés un peu plus vite que prévu mais vos hommes sont déjà positionnés, je présume.

— Évidemment. Mes félicitations, Saboteur. Et à vous aussi, monsieur l'androïde. Nous avons bien de la chance de vous avoir dans notre camp.

Le Saboteur fit la traduction. Les Novaliens éprouvaient pour la plupart une haine viscérale des androïdes. Bien que leurs répliquants s'en approchent par certains aspects, il ne s'agissait que de robots sans âme.

Pour les Novaliens, le péché capital des Maheris était d'avoir voulu créer la vie elle-même. Cependant, les généraux ne croyaient pas tous en cela. Celui-ci, en l'occurrence, était pragmatique avant tout. Il n'avait pas pour but de détruire les androïdes, il était là pour mener les Novaliens à la victoire. C'était lui qui dirigeait la seconde division et le Saboteur ne rendait de comptes qu'à lui au sein de l'armée. Les succès de la jeune femme lui avaient d'ailleurs permis d'acquérir une grande renommée, car c'était ce général qui avait conduit le premier assaut ayant permis la destruction d'une partie de l'armée de la République.

— Honoré, répondit Kely d'un ton absent. Enfin, attendez d'avoir gagné, quand même. Ce n'est pas fini.



Du point de vue du général, si, c'était fini. Le Saboteur croisa les bras en le regardant. Elle le savait. D'un point de vue tactique, en effet, les Novaliens l'avaient presque emporté. Leur armée était bien plus nombreuse et les Maheris étaient les seuls qui auraient pu leur résister. En annihilant la majorité de leurs réserves, l'empire novalien s'était assuré une supériorité militaire colossale. Il ne lui restait plus qu'à faire main basse sur le stock d'armes secrètes de la République. Ce n'était pas juste le continent qu'il pouvait conquérir. Une fois qu'ils auraient purifié le sud, ils pourraient faire la même chose à l'est. Personne ne pourrait leur résister et d'ici quelques années, le monde serait à leur image.

— Merci, dit-il à l'androïde. Vos informations vont nous apporter la victoire. Vous pouvez désormais vous tenir à nos côtés. Même en menant une vie secrète, vous aurez votre place parmi nous.

Kely sourit en retour pour le remercier et le Saboteur se demanda s'il était sincère. Le connaissant, il y avait des chances que oui, quand bien même ce général risquait d'avoir une très mauvaise surprise. Mais elle aussi avait envie d'en avoir. Elle avait envie d'une histoire qui ne se déroulerait pas comme dans ses plans. Si elle prévoyait tout jusque dans les moindres détails, c'était aussi pour qu'un jour, quelqu'un réussisse à la surpasser. Kely étant de son côté, elle ne voulait pas lui demander de faire cela, car elle savait que dans ce cas,

elle ne serait pas surprise. Elle voulait qu'une personne inattendue sorte de nulle part et fasse mentir ses pronostics. Elle doutait cependant qu'une telle personne se présente et pensait souvent qu'elle se berçait d'illusions. Mais on pouvait transformer les illusions en réalité avec l'esprit adéquat. Elle était certaine de ne pas être unique en son genre. Quelque part, quelqu'un arriverait pour créer lui aussi des illusions ou pour percer à jour les siennes. Si elle n'était pas certaine de gagner, elle serait heureuse. Cela ne voulait pas pour autant dire qu'elle perdrait. Mais elle se demandait parfois ce que cela faisait, de perdre, et si cela lui ferait du bien.

## **Chapitre 6 – La séparation**

Le château d'Oborim était toujours le même et pourtant, Deyem le trouvait changé. Ou alors peut-être était-ce de savoir qu'il le voyait pour la dernière fois qui le mettait dans cet état. L'escouade 109 n'était pas officiellement dissoute mais avec la mort de Kely, ses membres en avaient décidé ainsi. Les Novaliens avaient

détruit les armées coalisées aux deux tiers et la République était désormais vulnérable. L'envahisseur ne laisserait pas passer cette occasion et le Conseil devait être en train de songer à fuir la capitale.

Deyem ne savait pas de manière exacte ce que les Novaliens comptaient faire mais il pouvait l'imaginer. Ils allaient d'abord prendre la ville de Mahery, puis se dirigeraient vers les convois de fuyards de l'armée républicaine. Ils feraient main basse sur le stock d'armes secrètes et feraient route vers le reste des Quatre Royaumes. Ils annihileraient les androïdes et prendraient possession des richesses du continent.

Deyem avait fait son choix. Il retournerait au sein de l'escouade 93,

si elle existait encore, avec ses anciens frères d'armes. Il participerait à la dernière bataille quitte à y laisser sa peau. De toute façon, il ne comptait pas vivre dans un monde où les Novaliens seraient au pouvoir.

Les membres de la 109 arrêtaient leurs chevaux à l'entrée du château et allèrent les attacher dans le garage de la voiture. Ils se dirigèrent ensuite vers la porte et entrèrent à l'intérieur du bâtiment. L'air était plus frais ici qu'à l'extérieur. Cela faisait un moment que Deyem n'avait pas vu ces lieux. Il avait perdu le compte des jours mais il devait vivre ici depuis deux mois. C'était ce qui se rapprochait le plus d'une maison en ce temps de conflit, et il n'était pas sûr de revoir un jour la sienne.

— Prenons nos affaires, dit Tyvyys. On se dira adieu demain, à l'aube.

— Tu retournes en Firenea ? lui demanda Deyem même s'il s'agissait d'une question rhétorique.

Tyvyys hocha la tête.

— Je vais retrouver mon mari et mes enfants. Je suis partie bien trop longtemps, et je suis partie pour rien. Je combattrai dans ma patrie vu que miser sur un androïde n'était pas une bonne idée.

Deyem avait de la peine pour elle. Il se souvenait de ce qu'elle lui avait dit la première fois qu'ils avaient parlé. Si elle avait quitté sa famille et son foyer, c'était parce qu'elle faisait confiance à Kely. Elle devait être celle qui s'était sentie le plus trahie par ce dernier et ce qu'il avait commis.

— Et toi, Helen ? Qu'est-ce que tu comptes faire ?

La jeune femme haussa les épaules. Elle était une mercenaire. Pour elle, cela ne devait pas faire une énorme différence. Elle se mettrait au service du plus offrant, que ce soit un Novalien ou un Maheri. Elle pourrait même quitter le continent et aller ailleurs. Elle n'avait jamais dit à Deyem d'où elle venait.

Il n'insista pas et monta l'escalier en colimaçon menant à sa chambre. Il s'assit sur son matelas et poussa un profond soupir. Il avait passé tout ce temps avec Kely. Il aurait dû comprendre avant, il aurait dû se rendre compte de quelque chose. Mais il avait beau chercher, l'androïde n'avait laissé aucun indice derrière lui avant ce jour. Rien n'avait laissé



paraître qu'il était un agent double. Il n'avait même pas hésité à éliminer ce dignitaire novalien lors de leur première mission.

Les habitants des Quatre Royaumes avaient raison, en fin de compte. Les androïdes étaient dangereux car ils pouvaient mentir à la perfection. On ne pouvait pas faire la différence chez eux entre l'honnêteté et la malhonnêteté. Tant qu'ils étaient au service d'une bonne cause, ils pouvaient réaliser des miracles, mais si l'on parvenait à les en détourner... Kely était la preuve vivante des conséquences que cela pouvait avoir. Un androïde, certes plus évolué que les autres mais un androïde tout de même, allait provoquer la chute de la République. Plus personne ne pouvait l'empêcher,

désormais. Les Maheris allaient sans doute utiliser toutes leurs armes pour défendre la cité mère mais ce ne serait pas suffisant. Les plus puissantes, ils les avaient déjà employées contre les Novaliens. Désormais, les centaines de milliers d'hommes et de femmes qui avaient constitué une armée glorieuse étaient en danger.

En effet, alors que l'escouade fuyait vers le château d'Oborim, l'ennemi avait mené sa manœuvre d'encerclement. L'armée maherie avait résisté tant bien que mal mais les Novaliens lui étaient supérieurs. La République devait déjà avoir reformé les rangs, du moins autant que possible, mais il était trop tard. Même en élargissant la conscription, elle ne pourrait pas aligner une armée de la même taille que la précédente et avait

perdu État-major ainsi qu'équipement. Dypia elle-même était sûrement morte.

Deyem souhaitait retourner au sein de l'escouade 93, mais il était très peu probable qu'il y ait encore une escouade 93. Il repensait à sa capitaine, Anafem, qu'il n'avait pas vue lors des préparatifs de la bataille. Peut-être s'était-elle fait tuer avant, lors de l'un des assauts menés par les Novaliens contre la ligne de front. Les larmes lui montèrent aux yeux à cette pensée. Il s'était cru puissant, galvanisé par le conflit, mais il se rappelait maintenant la raison pour laquelle il avait été antimilitariste. Les vieux soldats de la République le disaient : au bout du compte, la guerre, c'était surtout des sanglots, des cris et des morts.

Deyem pleura tout son soûl au cours des minutes suivantes. Il ne parvenait pas à s'arrêter. Tout s'était effondré autour de lui en un temps si infime ! La guerre devait être gagnée, tout allait pour le mieux, il était au sein d'un groupe où il se sentait utile. Et tout cela était parti en fumée. Ce n'était pas de sa faute mais il ne pouvait s'empêcher de penser le contraire. Il culpabilisait. S'il n'avait pas mieux fait certaines choses, s'il avait su voir le double sens derrière certains mots... mais il était trop tard et en étant raisonnable, il savait qu'il ne pouvait pas s'en blâmer.

Il vit que les lunes s'étaient levées à travers sa fenêtre. L'obscurité s'étant abattue sur la campagne, il jugea que c'était le meilleur moment pour sortir une dernière fois. Il quitta

sa chambre, referma la porte et alla s'asseoir au balcon. Il n'y avait aucun son ici, ce qui contrastait avec l'enfer de la bataille. Pourtant, dans ce silence, il les entendait. Les coups de feu, les cris et les explosions lui revenaient, de plus en plus nombreux et de plus en plus forts. Alors qu'ils s'approchaient comme un son de tambours, une main se posa sur l'épaule du jeune homme et il sursauta. Levant la tête, il constata qu'une fois de plus, Helen avait eu la même idée que lui. Un sourire aux lèvres, elle s'assit à ses côtés face à la rambarde. Leurs épaules se touchaient et ce contact procurait à Deyem une chaleur bienvenue.

— Tu arrives encore à avoir du silence, toi ? lui demanda-t-il en toute franchise.

Elle sembla se demander s'il était en train de lui faire un reproche, mais face à son air triste, elle se radoucit et secoua la tête.

— Pas vraiment. Ça devient compliqué de vider son esprit à un certain stade.

— Dans les histoires que je lisais quand j'étais enfant, les héros s'en fichaient. Ça n'avait pas l'air de les préoccuper de tuer leurs adversaires. J'aurais bien aimé que tout soit aussi simple.

Il appuya ses mains derrière sa tête et leva les yeux vers le ciel. La nuit était noire mais au milieu de la campagne, on distinguait bien mieux les étoiles qu'à Mahery. Helen émit un petit rire. Deyem se rappela de cette jeune femme qui l'avait plaqué au sol la première fois qu'elle l'avait

vu. Ils se comprenaient désormais bien mieux. Aujourd'hui, il lui confierait sa vie sans hésiter.

Il n'en fut pas moins surpris quand elle posa sa tête sur son épaule. Un tressaillement le parcourut et il fit de son mieux pour rester immobile.

— Tout va bien ?

— Ouais, ouais... Je suis claquée.

Il savait que ce n'était pas tout-à-fait cela, qu'elle attendait quelque chose. Il réalisa qu'en deux mois, il avait perdu tous ses réflexes. Il avait beau avoir été entouré de personnes de confiance, il s'était comporté comme le plus grand des solitaires. C'était sûrement ce qu'impliquait le fait d'être un soldat. On évitait de trop s'attacher aux autres pour diminuer la douleur de leur perte. Mais tant pis

pour la raison. Où les avait-elle tous menés, la raison ?

Il se rapprocha d'Helen et, de sa main, lui enserra la taille. Ils restèrent ainsi pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que le jeune homme réalise que sa camarade pleurait. Elle pleurait comme lui avait pleuré un peu plus tôt. Il ne l'avait jamais sentie aussi vulnérable. C'était, à la réflexion, la première fois qu'il la sentait vulnérable. Elle était plus forte que lui, il se l'était toujours dit. Cela le rassurait, quelque part, de savoir que quelqu'un pouvait le protéger. C'était ce qu'il s'était dit avec Helen, avec Tyvyys, avec Kely. Il se voyait lui-même comme le membre le plus faible de l'escouade car la vie était plus rassurante quand on avait moins de responsabilités. Mais peut-être



qu'il était temps pour lui d'en prendre un peu et de s'avouer ce qu'il ressentait depuis plusieurs jours déjà. Il porta sa bouche à l'oreille d'Helen et murmura donc :

— Je t'aime.

Il se sentit plus gêné que jamais, comme un adolescent maladroit. Pourquoi cela ne changeait-il jamais avec le temps ? Helen venait de desserrer son étreinte et il appréhendait comme jamais auparavant de voir son visage. Lorsqu'il vit qu'elle souriait, un soulagement sans pareil l'envahit tout entier et il la prit dans ses bras pour la serrer contre lui encore plus fort. Elle ne résista pas et ils restèrent enlacés pendant un long moment.

Leur étreinte ne se termina que lorsqu'ils remarquèrent la présence de

Tyvyys au bout du couloir. Elle les regardait avec un air attendri et tenait un objet translucide dans sa main.

— Désolée de vous déranger, mais il restait du vin de blé dans la cuisine. Une dernière bouteille avant de se dire au revoir ?

Helen la regarda à son tour puis se leva avec difficulté. Deyem fit de même. Il se sentait comme au sortir d'un rêve.

— Pas de refus, répondit Helen à Tyvyys, avant de se tourner vers le jeune homme : Tu viens ?

Deyem sourit et hocha la tête. C'était étrange comme les pires journées pouvaient parfois devenir les plus heureuses.

L'aube pointait derrière les collines quand Tyvyys quitta le château. Ils

avaient veillé jusque tard dans la nuit et Deyem avait mal à la tête, mais le temps du sérieux était de retour. Tyvyys, préfète de ville du Royaume de Firenea, adressa à Helen et lui un signe de tête. Il n'y eut pas d'excès de tristesse ni d'excès de joie. Ce fut étrangement solennel, peut-être car les vrais adieux s'étaient faits autour de bouteilles d'alcool.

— C'était un honneur de servir avec vous, même si ce n'était pas pour les bonnes raisons. Je suppose que nous avons tous fait de notre mieux au vu des circonstances, et c'est ce qui compte. Puisse le sort nous être favorable à nous tous. Je ne crois pas aux esprits mais j'espère qu'il y en a quelque part qui vous garderont.

Deyem hocha la tête en retour et lui sourit. Tyvyys monta sur son

cheval, attrapa le harnais et la monture se mit en mouvement. L'équidé prit de la vitesse le long du chemin menant au village le plus proche. Helen et Deyem le regardèrent s'éloigner du château jusqu'à ce qu'il ait disparu entre deux collines. Une fois qu'ils furent de nouveau seuls, il serra Helen dans ses bras. Il n'en avait rien montré mais il supportait mal les adieux.

— C'est notre tour, dit Helen.

— Tu es sûre de vouloir venir avec moi ? Tu pourrais encore partir.

— Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas devenue une patriote de ta république. Mais bon, j'ai toujours un contrat rémunéré avec le Conseil, tu sais ? Comme toi. Ils m'ont même graciée. Ça doit bien pouvoir servir.

— Graciée ? s'étonna Deyem. Tu veux dire que...

— Tu t'attendais à quoi ? le railla la jeune femme. Je suis une mercenaire avant tout. Tu n'es pas tombé sur la plus réglo.

Deyem eut un léger rire. Il n'était plus à ça près et toutes ces choses lui paraissaient bien dérisoires, maintenant. De toute façon, il ne valait pas mieux qu'elle. Ils avaient tous les deux tué des gens pour le compte d'autres personnes qui le leur avaient ordonné. Ils n'avaient aucun moyen de revenir en arrière et le savaient. Ce que faisait Deyem en retournant au sein de l'armée républicaine n'était pas un véritable acte de rédemption. C'était juste la seule chose qu'il se voyait faire pour encore pouvoir se regarder dans un

miroir, s'il survivait. Tant qu'il suivait l'armée républicaine, il conservait le sentiment que toutes ses convictions ne s'étaient pas envolées. Cela l'aidait à garder le cap.

Ils avaient rassemblé leurs affaires devant la porte et allèrent les charger sur leurs montures. Le garage faisait bien vide maintenant que la voiture n'y était plus. Elle se trouvait en effet dans le camp des Maheris quand la bataille avait commencé. Deyem se demandait si les Novaliens avaient mis la main dessus. Sans doute que non. Les Républicains devaient avoir eu la présence d'esprit de la détruire dans leur fuite. Le jeune homme se fit la réflexion que c'était une bien triste fin pour un tel bijou de technologie.

— J'aimerais qu'on puisse faire quelque chose... C'était pour ça

qu'on existait, à la base, non ?  
L'escouade 109, tout ça.

— C'était un mensonge, Deyem. Il ne faut pas se rattacher à ça.

Le jeune homme acquiesça. Helen avait raison, comme d'habitude. L'escouade 109 n'était qu'une couverture pour Kely. Il avait utilisé sa position privilégiée afin d'obtenir des renseignements de première qualité et de fournir des informations aux Novaliens.

Mais plus il y pensait, moins il trouvait cela logique. Pourquoi Kely avait-il engagé les membres de l'escouade 109 ? Il ne l'avait pas choisi juste pour avoir un interprète, il n'avait pas choisi Helen juste grâce à son habileté, et enfin, il n'avait pas choisi Tyvyys pour avoir une diplomate. Tout cela, il aurait

d'ailleurs pu l'obtenir dans la République. S'il était allé chercher ces personnes spécifiques, c'était à cause de leur personnalité. Deyem s'en souvenait ; ç'avait été sa première déduction, quand il était arrivé. Kely avait recruté des gens qui étaient galvanisés par la guerre. Le jeune homme s'était longtemps cru antimilitariste mais la vérité était qu'il était toujours en conflit. À Mahery, il s'était taillé une réputation de tribun et ce n'était pas pour rien. Il aimait construire une stratégie, se mesurer à d'autres personnes, exceller dans les joutes verbales.

Kely les avait tous recrutés pour une bonne raison : parce qu'ils pensaient au moins un peu comme lui et seraient en mesure de deviner ses intentions.



Deyem sentait maintenant qu'il passait tout près de quelque chose. Qu'avait pu faire Kely dans les derniers jours qui pouvait l'aiguiller ? Creusant dans sa mémoire, il repartit au début, à son arrivée au château d'Oborim. Il était sorti de l'infirmerie, avait fait le tour des lieux puis était entré... dans le laboratoire.

— C'est ça ! s'écria-t-il.

Helen se retourna vers lui. L'exclamation du jeune homme l'avait surprise. Deyem la regarda droit dans les yeux et reprit :

— On ne part pas. Viens.

Sans donner plus de détails, il courut vers l'entrée, gagna l'escalier, monta à l'étage puis se rendit dans le couloir menant au laboratoire de Kely. La grande porte en métal était fermée.

Helen arriva juste derrière lui et secoua la tête avec un air désolé.

— Ça ne sert à rien, elle est verrouillée par un mot de passe. Personne ne le connaît, même pas moi.

— Moi, si, répondit Deyem. *Pivoine.*

Il y eut un bruit sourd suivi d'un claquement et la porte du laboratoire se déverrouilla d'elle-même. Le jeune homme posa sa main sur la poignée et l'ouvrit en souriant triomphalement. Helen était médusée et ne s'en cachait pas. À l'intérieur du laboratoire se trouvaient tout un tas d'appareils et Deyem repéra ceux qui lui paraissaient les plus importants. Il en prit un dans sa main et l'examina sous toutes les coutures. À côté, sur la table

de travail, Kely avait même laissé une notice.

— La voilà, la solution, murmura le jeune homme. On n'a pas de temps à perdre. L'un de nous deux va aller devant le Conseil pour leur montrer ça. L'autre va retrouver Tyvyys et demander une entrevue avec le roi de Firenea si nécessaire. Si leur armée nous rejoint, on aura de quoi tenir.

Helen était toujours hésitante.

— Tu penses vraiment que ça va marcher ?

Deyem acquiesça. Il était sûr de lui. Cela ne pouvait pas être un hasard et s'il avait deviné les intentions de Kely, c'était même clair. Tout ce qui manquait maintenant était de préparer une nouvelle bataille. Celle-ci serait la dernière, et ce serait vrai à bien des égards. Si les Novaliens

l'emportaient, plus rien ne se mettrait entre eux et la conquête du continent, mais si Deyem avait vu juste, une victoire coalisée était encore possible.

Helen et lui, la preuve de ce fait en main, se dépêchèrent de redescendre puis de sortir du château. Ils s'enlacèrent une dernière fois avant de se séparer, montèrent sur leurs chevaux et se mirent en route. Ils prirent d'abord le même chemin puis, une fois sortis du domaine, s'adressèrent un ultime regard avant de partir dans deux directions différentes. Helen irait vers la République, lui vers Firenea. S'il aurait paru plus logique que ce soit lui qui aille au-devant des Maheris, Helen lui avait avoué que les Firenéens la recherchaient toujours, alors que la République l'avait graciée. Ils

courraient moins de risques en procédant ainsi et c'était pour cette saison qu'Helen avait accepté son plan sans poser de question. Maintenant, il n'avait plus qu'à prier pour qu'on le laisse s'exprimer et, d'une manière plus générale, pour que leur tactique fonctionne. Il savait aussi que c'était le seul moyen pour lui d'être sûr de la revoir.

Après quelques jours de chaos, l'armée républicaine avait fini par se regrouper. La Conseillère Dypia avait survécu et avait galvanisé les troupes pour reprendre le conflit. Face à l'avancée des Novaliens sur le territoire maheri, elle avait créé une nouvelle ligne de défense bien plus proche de la capitale. Même si l'espoir était mince, il s'était vu

renforcer par l'arrivée du Royaume de Firenea dans la Coalition. Eux qui avaient fait presque cavaliers seuls jusqu'ici avaient accepté de rejoindre l'alliance pour préparer un nouveau plan de bataille. Personne au sein des soldats du rang ne savait en quoi il consistait mais il apparaissait comme une tentative de dernière chance pour stopper la progression de l'envahisseur.

Les pertes des Novaliens au cours du conflit étaient tout aussi importantes que celles des pays du continent. Pourtant, leur armée semblait ne jamais avoir de fin. Ils revenaient toujours plus nombreux, prêts à combattre, avec des armes certes moins développées que celles de la République, mais supérieures à celles des Quatre Royaumes.

Firenea formait désormais la tête de pont de la nouvelle armée. Cette dernière avait été en mesure de défendre sa capitale face aux Novaliens et avait recruté encore plus de soldats tout en mettant sur pied une véritable économie de guerre. Les Voroniens et les Fiaamands étaient réduits à peau de chagrin mais les restes de leurs armées continueraient à combattre aux côtés des Coalisés. Pour la première fois depuis plus d'un siècle, le continent tout entier était réuni sous une même bannière. Ils pouvaient remercier les Novaliens de les y avoir conduits.

Deyem arriva dans le camp coalisé après le coucher du soleil. Les lieux étaient éclairés par une multitude de lampes à ambre qui, dans la noirceur

nocturne, diffusaient une lumière tamisée. Aux soldats qui réclamèrent son identité, le jeune homme présenta son contrat de membre de l'escouade 109. Quand ils comprirent qui il était, ils effectuèrent un salut militaire avant de le laisser passer. Quelqu'un vint pour s'occuper de sa monture tandis qu'on le conduisait à la tente de l'État-major.

— Bonsoir. Votre trajet s'est bien passé ? lui demanda Dypia.

Deyem était toujours un peu mal à l'aise devant l'égérie de la puissance républicaine mais hocha néanmoins la tête avec vigueur.

— Les Firenéens sont presque arrivés. Je suis parti devant pour vous informer de leur venue.

Il tendit un papier à la Conseillère de la Faction des Armées, contenant



un code que les Firenéens utiliseraient pour indiquer leur présence et éviter les coups de feu inopportuns. Deyem avait marché plusieurs jours avec eux et cela avait été une expérience particulière. Les armées fiaamande et voronienne étaient constituées d'humains et l'armée maherie comptait une portion d'androïdes, mais le Royaume de Firenea, lui, avait intégré des dizaines de milliers de robots-soldats dans ses rangs. Ils étaient contrôlés depuis de grandes antennes relais que l'armée emportait avec elle, poussées par des chevaux. Deyem n'avait pu s'empêcher de se sentir mal à l'aise face à ces êtres bipèdes de métal noir, qui le fixaient parfois de leurs yeux rougeoyants. Plus loin il était de ces créatures, mieux il se portait.

— Votre entrevue avec le roi s'est bien passée ? Il fait confiance à votre plan ?

— Oui. L'entrevue s'est bien déroulée. Soan I<sup>er</sup> de Firenea a été très réceptif.

— Nous allons commencer à faire passer les canons le long de la ligne de front. J'espère que les vingt munitions dont nous disposons seront suffisantes. Enfin, nous tenons notre chance. Il n'y a plus qu'à la saisir.

Deyem hocha la tête. Il fut congédié sur ces mots et quitta la tente. Guidé par un soldat, il fut amené jusqu'aux quartiers que l'on avait dressés pour lui. En entrant à l'intérieur, il espérait que quelqu'un l'y attendrait, mais il se retrouva seul. Cela faisait des jours qu'il n'avait pas vu Helen et cette absence commençait

à lui peser. Il se demandait où le Conseil pouvait bien l'avoir envoyée après qu'elle avait partagé leur découverte commune.

Remarquant l'uniforme de camouflage que l'on avait préparé pour lui et disposé sur une chaise, il se saisit du vêtement et se changea. Juste à côté, sur la même chaise, on avait laissé le petit appareil qui changeait la couleur du tissu ; un don de la Faction des Sciences en vue de leur prochaine mission.

Deyem avait peur ; peur que tout cela ne fonctionne pas et que les Novaliens continuent leur avancée victorieuse. Il n'arrêtait pas de se répéter que c'était leur dernière chance. S'ils échouaient, tout ce qu'ils avaient fait au cours des derniers mois n'aurait servi à rien. Le but de

l'escouade 109 n'avait jamais été aussi flou que quelques jours plus tôt mais maintenant, Deyem le devinait bien. Kely avait tout organisé comme un véritable chef d'orchestre, du début jusqu'à la fin. Il avait fait traîner la guerre en longueur parce qu'il souhaitait arriver à cette conclusion. Il était la preuve vivante des dégâts que pouvait faire un androïde défectueux.

Deyem avait accès à certaines informations mais il ne comprenait que les grandes lignes. Ce qui était sûr, c'était que les Novaliens étaient désormais certains de leur victoire. Ils étaient au courant de la position des armées coalisées et comptaient profiter du ralliement des Firenéens pour annihiler la dernière poche de résistance du continent d'un seul coup. Ils allaient donc bientôt mener

une grande charge pour percer l'armée coalisée en plein cœur. Ils avaient déjà procédé ainsi, avec succès, à plusieurs reprises.

Les Coalisés seraient préparés à cette initiative. Cette fois, toute leur armée s'était positionnée en un seul endroit et formait un cercle surveillé de toutes parts. Si les Novaliens décidaient de les contourner, ils seraient en mesure de riposter et d'amener des renforts. Dans tous les cas, ce ne serait pas suffisant pour empêcher les attaquants d'approcher et d'utiliser leurs lance-missiles pour détruire les capacités de réponse des Républicains. Néanmoins, ils n'étaient pas au courant de ce que la Coalition leur avait préparé. Il ne s'agissait pas à proprement parler de l'une des armes secrètes de Mahery

mais elle prendrait tout de même les assaillants de cours. La question était désormais de savoir si cela suffirait, d'une part à les repousser et d'autre part à les poursuivre ensuite.

Car bien sûr, cette bataille n'était que la première partie d'un plan plus vaste. Si elle était remportée, ce qui était déjà la première étape à atteindre, l'armée coalisée n'en resterait pas là, mais la situation n'avait pas encore avancé à ce stade. On attendait toujours la charge novalienne et la preuve finale de l'efficacité du dispositif rapporté par Helen et Deyem.

Son entrevue avec Dypia lui avait au moins permis de confirmer une chose : Helen avait accompli sa mission sans anicroches. C'était pour cette raison que l'absence de la jeune

femme l'inquiétait autant. Il ne comprenait pas où elle pouvait bien être et pourquoi elle ne l'avait pas encore rejoint.

Des bruits de pas se rapprochèrent alors de la tente et une voix s'éleva à l'extérieur :

— Deyem ? C'est Tyvyys.

Le jeune homme se leva et alla écarter le drap qui faisait office de porte.

— Que se passe-t-il ?

— Suis-moi. Nous allons sur la colline.

Deyem n'était pas sûr de comprendre. En effet, non loin se trouvait une butte. Elle n'était pas très haute mais permettrait d'avoir une bonne vue sur le champ de bataille.

— D'accord... mais pourquoi ?

— Helen est là-bas, lui assura Tyvyys.

Ses dernières résistances ayant cédé, il la suivit en-dehors de la tente. Ils quittèrent le camp alors que l'armée firenénienne s'y installait et entreprirent de monter la colline. En haut, effectivement, Helen les attendait. Deyem sourit en la voyant et alla la prendre dans ses bras. Elle ne résista pas. Il était heureux de la retrouver et il lui sembla qu'elle l'était aussi.

— On n'a pas de temps à perdre, les interrompit Tyvyys.

— Oui, répondit Helen quand leur étreinte prit fin. Selon mes informations, le Saboteur se trouvera sur le champ de bataille. L'objectif pour nous va être de la trouver. Cette



fois-ci, on va devoir entrer au milieu des combats.

— Vous êtes sûres que ça vaut encore la peine maintenant ? demanda Deyem.

— Bien sûr. C'est notre objectif. Le Conseil des Factions a approuvé : l'escouade 109 continue à chercher le Saboteur. Nous nous infiltrerons dans les lignes arrières des Novaliens et repérerons son escouade. Ils sont trois et pas trop durs à voir.

Sur ces mots, Helen sortit une paire de jumelles avec laquelle elle comptait observer le début de la bataille de loin. En haut de cette colline, ils auraient un excellent panorama. Il n'y avait pas meilleur endroit pour observer le succès ou l'échec de l'entreprise coalisée.

— Mais est-ce qu'il est utile de monter maintenant ? insista Deyem. On n'a encore aucune idée du moment où les Novaliens vont débiter leur charge. Ils ne sont même pas encore en vue.

— Détrompe-toi. Tu ne te demandes pas pourquoi je suis allée ici directement, et pourquoi j'ai envoyé Tyvyys te chercher au lieu de venir moi-même ? Je suis partie observer leurs mouvements. Ils arrivent. Ils seront là dans une heure, tout au plus. Le temps est compté.

Cette fois-ci, Deyem n'avait plus rien à opposer à la logique de sa compagne. Helen lui adressa un sourire rassurant avant d'attraper un objet à côté d'elle. Le jeune homme sut que c'était son fusil de précision, le même qu'à Picesa. Tyvyys et lui

possédaient toujours des pistolets à ambre rangés dans des holsters qui pendaient à leurs ceintures. Ils avaient revêtu leur uniforme de l'escouade 109, dont la couleur était modulable pour leur permettre de se camoufler. Helen leur tendit deux communicateurs, que tous deux installèrent sur les lobes de leurs oreilles. Ils étaient maintenant prêts à attendre les Novaliens quand ceux-ci viendraient.

Comme l'avait dit Helen, ils vinrent. Bientôt, à l'horizon, une colonne de lumière verte apparut. L'ennemi arrivait en nombre et il ne cherchait pas à se dissimuler. Au contraire, en ne cachant pas son arrivée prochaine, il comptait instiller la peur dans les rangs de la Coalition. Deyem se demanda si cela

fonctionnait. La plupart des soldats présents avaient déjà connu le feu des combats. Ils savaient de quoi les Novaliens étaient capables et les pertes que ces monstres leur avaient déjà infligées. Les autres, ceux qui s'étaient retrouvés conscrits après la dernière bataille, avaient suffisamment entendu les récits de leurs camarades. Tout dépendrait de la capacité de Dypia et du chef des armées firenéen, un certain Sokrata, à mobiliser les troupes.

La cavalerie novalienne avançait bien sûr en tête. Les soldats en armures noires montés sur leurs chevaux attendaient le signal de leur hiérarchie. Plusieurs minutes s'écoulèrent durant lesquelles les deux armées se firent face, figées dans l'expectative. Il y eut alors des

détonations lointaines et des lumières s'élevèrent dans les airs avant d'entamer leur redescente. C'étaient les obus novaliens qui se dirigeaient vers les Coalisés. Des ordres furent criés et une colonne de larges boucliers métalliques se souleva pour encaisser l'impact. Les masses brillantes retombèrent dans une série d'explosions qui disloquèrent les soldats les plus proches en soulevant des colonnes de poussière. Les pertes étaient minimales mais l'effet était saisissant. C'était le signal que les cavaliers attendaient. Comme si une alarme avait résonné dans leur tête, ils hurlèrent de concert et s'élancèrent vers les Coalisés.

Deyem vit de loin le canon se mettre en place dans les rangs des Maheris. Il y eut un bruit sourd alors

qu'un petit objet, presque invisible depuis la colline, s'élevait dans les airs.

La déflagration qui suivit, elle, fut sans commune mesure.

Un grand flash de lumière se produisit en premier lieu, puis une gigantesque explosion retentit alors qu'un champignon de fumée écarlate apparaissait au-dessus du champ de bataille. Bientôt, ce fut une pluie de pics rouges acérés qui retomba sur les Novaliens, avant d'exploser à leur tour dans une nouvelle série de détonations. Deyem comprenait à présent pourquoi elles portaient ce nom : de loin, cette multitude de petits nuages rouges qui tendaient au rose ressemblaient à autant de pivoines.

Une seule de ces bombes avait suffi à stopper net l'avancée des Novaliens. Kely n'en avait fabriqué qu'une vingtaine mais les Maheris s'appliqueraient à reproduire la formule pour les produire en masse.

Les Novaliens continuaient à charger mais ils étaient désormais bien amoindris. L'artillerie républicaine fit feu et la première ligne de cavaliers ennemis s'effondra. Ce fut alors au tour des Firenéens de charger. Leurs chevaux blancs s'élancèrent et percutèrent ce qu'il restait de la cavalerie novalienne, tranchant sans pitié les chairs de leurs ennemis. Les robots-soldats s'avançaient également et mitraillaient les Novaliens d'aiguilles acérées.

L'armée ennemie était encore nombreuse mais ceux qui n'étaient pas partis à l'assaut hésitaient maintenant à s'avancer à leur tour. Une seconde charge, moins assurée que la première, s'élança vers les Républicains et une deuxième bombe pivoine décolla de son canon. Il y eut une nouvelle déflagration et Deyem, de son point d'observation, eut cette fois-ci la présence d'esprit de fermer les yeux. Quand il les rouvrit, la pluie écarlate retombait déjà sur ses cibles et chaque explosion déchirait tous les individus sur son passage.

Des cris de victoire retentissaient désormais du côté des Coalisés. Les artilleurs maheris et firenéens ne cessaient de tirer avec leurs fusils afin d'éliminer tout ennemi ayant survécu aux bombes. Les Novaliens pourraient



envoyer autant de charges de cavalerie qu'ils le voudraient : pas une seule ne parviendrait à atteindre son objectif. Celle des Firenéens, en revanche, avait repris son avancée et s'approchait des rangs adverses. L'artillerie novalienne se mit en place et faucha ceux qui étaient en première ligne, mais les Firenéens portaient eux aussi des armes à distance. Les éclairs bleus de leurs fusils à ambre illuminèrent l'obscurité et les soldats percutèrent leur cible de plein fouet. L'envahisseur s'était cru tout puissant et avait baissé sa garde. Maintenant, la Coalition continentale avait repris le dessus et ne laisserait pas cet avantage lui échapper. L'État-major novalien ne le savait sans doute pas encore mais en envoyant ici ses troupes à

l'abattoir, il venait de perdre la guerre. Deyem en était persuadé.

L'infanterie coalisée chargea à son tour alors que les bombes pivoines avaient anéanti la quasi-totalité de la cavalerie novalienne. Le sol s'était recouvert d'une nappe pourpre, mélange des résidus des explosifs et du sang des milliers de morts que cette bataille avait déjà faits. Deyem, de son promontoire, se sentait de plus en plus mal à l'aise face à ce spectacle. C'était lui qui avait permis tout cela. Il savait qu'il n'avait pas eu le choix mais le fait d'avoir provoqué le décès de tant de soldats ennemis ne pouvait pas le réjouir.

Un coup de feu aussi puissant que brutal le sortit de ses pensées. Il sursauta et manqua de perdre l'équilibre. La main de Tyvyys vint le

ratrapper avant qu'il ne tombe et il comprit alors ce qu'il venait de se produire. Helen était en train de recharger son fusil de précision. Elle semblait agacée. Elle se tourna vers ses deux camarades et les regarda d'un air grave.

— On va devoir y aller. J'ai aperçu le Saboteur. Les nôtres vont mener la charge et nous allons pouvoir profiter de ce chaos pour la surprendre. Je n'ai pas réussi à l'abattre et maintenant, elle sait qu'elle est une cible. D'abord, nous devons éliminer ses deux gardes du corps. Ensuite, nous l'achèverons.

Deyem acquiesça. Il fallait qu'il reprenne ses esprits. Il poussa un profond soupir et sortit son pistolet à ambre de son holster pour le tenir en main et insérer une nouvelle petite pierre lumineuse dans le chargeur. Ils

allaient bientôt entrer au cœur de la bataille et il n'était pas impossible qu'ils y laissent leurs vies. Même avec leurs camouflages et leurs communicateurs, c'était la mission la plus risquée qu'ils aient jamais eue à accomplir. Mais Deyem s'était engagé pour cela, il avait signé son contrat et se devait d'assumer, désormais. Retirant la sécurité de son pistolet, il suivit Helen et Tyvyys alors que celles-ci descendaient la colline pour se diriger vers l'armée novalienne. Il n'était pas certain que le Saboteur soit toujours à la même place quand ils arriveraient, mais ils n'avaient pas de meilleure piste pour partir à sa poursuite. Dans la mesure où la bataille était mal engagée pour les Novaliens, ils n'allaient sans doute pas tarder à repartir et l'escouade

devrait confronter le Saboteur avant cela.

Une fois qu'ils furent en bas de la colline, il leur resta encore quelques deux cents mètres avant d'arriver sur le champ de bataille. Ils marquèrent un temps d'arrêt dont Deyem profita pour activer leurs camouflages. Le blanc de leurs uniformes laissa place au noir qui les ferait passer, dans la confusion, pour des Novaliens. Ils allaient de nouveau devoir s'infiltrer dans les rangs de l'ennemi et la tâche serait encore plus ardue que la fois précédente. En effet, les Novaliens les avaient déjà vus et certains d'entre eux savaient peut-être même à quoi ils ressemblaient. Il n'était pas improbable que des images des espions connus circulent déjà parmi

les militaires du rang. Cela signifiait qu'ils n'auraient que très peu de temps avant d'être confondus.

— Tout le monde est prêt ? demanda Helen.

Elle était en tête depuis le début. C'était elle qui allait mener la charge. À son signal, ils se mettraient à courir en direction des Novaliens. Dans le même temps, l'infanterie de ces derniers était partie au combat tandis que l'artillerie maintenait un feu nourri pour ralentir la cavalerie firenéenne. Les chevaux de l'Armée Royale n'étaient plus très loin du gros de l'armée ennemie et le choc serait des plus brutaux. Ces montures étaient protégées par des plaques de métal qui déviaient la plupart des projectiles d'ambre vert. Cela ne signifiait pas pour autant qu'ils étaient invincibles

et de manière régulière, l'un d'eux s'écroulait. Dans le même temps, les cavaliers novaliens qui avaient survécu aux deux bombardements combattaient comme des diables pour freiner les Coalisés.

— Nous sommes prêts, dit Deyem.

Tyvyys hocha la tête afin de confirmer. Helen sourit et se prépara à courir.

— Bon courage, tout le monde, dit-elle. On reste en contact.

Ils s'élancèrent alors et ne tardèrent pas à rejoindre le cœur des affrontements. En passant au milieu de la bataille alors que les obus maheris tombaient autour d'eux, ils diminuaient les risques de se faire repérer.

Les explosions, les cris et les flammes n'avaient pas manqué à

Deyem. Il avait l'impression de s'être jeté dans la gueule du loup la tête la première. Aucun humain sain d'esprit ne serait en mesure de traverser un champ de bataille sans éprouver une indicible terreur.

Autour de lui, tout brûlait. Le vent avait porté les cendres des bombes jusqu'ici et quelques petites explosions de pivoines se produisaient encore, tuant sans distinction les Novaliens et les Coalisés qui se trouvaient dans leur périmètre. Deyem s'efforçait de ne pas regarder et de se concentrer sur Helen, juste devant lui. La jeune femme courait à perdre haleine et ne faisait feu que si c'était nécessaire. Elle avait laissé son fusil derrière elle et dégainait désormais son pistolet à ambre classique, qu'elle avait gardé tout du long.



Deyem ne savait plus depuis combien de temps sa propre arme se trouvait près de lui. Il avait l'impression que cela faisait une éternité. Son pistolet à ambre avait fini par devenir une véritable extension de lui-même. Il le brandissait avec un naturel déconcertant à ses propres yeux.

Il entendit alors un coup de feu sur sa droite et se baissa juste à temps pour éviter le projectile, avant de riposter et d'abattre le Firenéen qui l'avait attaqué. Sans presque s'en rendre compte, il avait tué l'un de ses alliés qui avait commis la seule erreur de se tromper de cible. Deyem n'avait pas sourcillé et s'étonnait de son absence apparente de remords. Il n'était plus sûr de savoir qui il était mais réalisait qu'une fois de plus,

Helen avait eu raison. Quand on était contraint de tuer les autres pour survivre, on finissait par s'y habituer car on n'avait pas le choix. Certaines personnes devenaient si aliénées qu'elles finissaient par apprécier le fait de tuer des gens, mais Deyem aimait à penser qu'il n'était pas de ce genre-là. La vérité était qu'il n'en savait rien.

L'escouade 109 avait déjà parcouru la moitié du champ de bataille. Les affrontements avaient pris place dans un couloir entre deux collines, comme la rencontre précédente qui avait vu les Novaliens l'emporter. Cette fois-ci, l'issue ne serait pas la même et pourtant, tout semblait se répéter. Deyem ne voyait pas de différence entre le charnier qui s'annonçait et ceux qu'il avait déjà

vus. Il aurait dû être heureux ou même soulagé, mais il ne parvenait à éprouver aucun réconfort.

— On y est, dit Helen à travers le communicateur. Ils étaient là. Ils ont disparu, c'est logique, mais ils ne doivent pas être loin.

Deyem regarda donc tout autour de lui, cherchant un vêtement ou une silhouette reconnaissable. Bientôt, il l'aperçut : une tenue intégrale faite d'un tissu beige, à une centaine de mètres de sa position.

— Par là, dit-il en levant les bras pour signaler sa présence à ses deux collègues.

Puis il se mit en route et prit la direction dans laquelle il était sûr d'avoir vu le Saboteur. Le temps qu'il y arrive, elle n'était déjà plus là. Ils étaient en train de sortir du cœur de la

bataille. Là où ils se trouvaient, il y avait de moins en moins de Coalisés et de plus en plus de Novaliens. L'envahisseur avait envoyé toutes ses troupes dans un affrontement qui paraissait désormais désespéré. Au loin, Deyem apercevait le camp ennemi. Il était bien plus petit que la ville nomade où l'escouade s'était infiltrée quelques jours plus tôt, ce qui était logique : l'armée novalienne n'était arrivée sur les lieux que depuis une petite heure. Seul son État-major avait dû avoir le temps de faire dresser ses tentes. Le Saboteur était en train de se diriger par là. En procédant ainsi, peut-être cherchait-elle à attirer l'escouade dans un traquenard. Deyem et Helen se regardèrent quelques instants et la jeune femme hocha la tête. Elle était au courant

mais ils n'avaient pas le choix. Ils allaient devoir s'infiltrer en silence, comme ils savaient le faire. Cependant, la zone était dégagée et ils auraient beaucoup de mal à passer inaperçus.

Les quelques gardes qui patientaient devant l'entrée du camp furent fauchés l'un après l'autre par les salves lumineuses des armes à ambre. Tyvyys fut la première à s'avancer, le pistolet levé, à l'affût du moindre son suspect. Pour l'instant, personne ne semblait les attendre. Helen et Deyem se levèrent donc à leur tour et sortirent de derrière le rocher qui leur avait servi de cachette. Les lieux formaient un carré parfait ; une dizaine de tentes dressées par les soldats pour leurs officiers. À l'heure

actuelle, tous devaient être au même endroit, dans l'une de ces tentes, qui seraient bien mieux gardées que la dernière fois au vu du risque de l'envoi d'assassins. Les Novaliens y étaient cette fois-ci bien mieux préparés car une cinquantaine de soldats patrouillaient dans la zone. Helen, Tyvyys et Deyem progressèrent de quelques dizaines de mètres puis se cachèrent à nouveau.

— Ils sont beaucoup trop nombreux, dit le jeune homme. On ne passera jamais.

Tyvyys approuva d'un hochement de tête et Helen leur répondit par un regard assuré.

— J'ai pris quelque chose pour leur dire bonjour, ajouta-t-elle avant de sortir de sa poche une bombe pivoine.

Deyem écarquilla les yeux. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle vole l'un de ces précieux artefacts mais après tout, ils avaient été les premiers à y avoir accès. Si leur mission était importante, cela valait bien le coup d'utiliser un explosif puissant. La question était de savoir s'ils seraient en mesure de fuir une fois la bombe activée.

— Je la lance. On court le plus loin possible en arrière. Une fois toutes les explosions finies, on y retourne. S'il y a des survivants, on les achève. Dès qu'on repère le Saboteur, on confirme qu'elle est morte. Compris ?

— Compris, répondirent Tyvyys et Deyem de concert.

Helen serra la bombe dans sa main et courut en direction du camp avant

de lancer la sphère métallique de toutes ses forces.

— Courez, maintenant ! ordonna-t-elle en revenant.

Le trio fila aussi vite que possible alors que derrière lui, le souffle de l'explosion initiale se faisait ressentir. Le nuage écarlate se propagea jusqu'au-dessus de leurs têtes et il devint évident que les détonations suivantes allaient les toucher. Ils venaient d'atteindre un abri sommaire entre deux rochers quand les pointes rouges chutèrent dans leur direction.

— À TERRE ! cria Helen.

Tyvyys et Deyem s'exécutèrent. Ils n'avaient plus qu'à fermer les yeux et attendre que le déluge de feu soit passé. Les explosions retentirent et le jeune homme serra les dents. Une seule fois, il sentit une vague de



chaleur venir lui fouetter le visage et se le couvrit de son bras pour ne pas être brûlé. Quelques cris se firent entendre en provenance du camp novalien, puis un silence de mort tomba sur la zone. Ils n'entendaient désormais plus que la rumeur de la bataille, derrière eux. Ils se relevèrent l'un d'après l'autre et contemplèrent leur œuvre. Là où le camp des officiers ennemis s'était tenu, il ne restait qu'un désert de poussière rougeâtre, de cendres, de flammes et de corps calcinés. Un nuage de fumée mi-grise mi-écarlate s'élevait des décombres et ils ne parvenaient pas à voir au travers. Il était encore impossible pour eux de dire si qui que ce soit s'en était sorti.

— Il faut qu'on regarde, dit Helen. Venez.

Prenant le risque qu'une nouvelle explosion ne se déclenche, ils s'avancèrent au milieu des cendres rouges. Quelques petits éclairs dorés illuminaient la zone par endroits, révélant les cadavres dans l'obscurité de la nuit. Deyem devait faire attention pour ne pas buter sur les corps. Il se demandait si les Novaliens avaient compris ce qu'il se passait derrière eux. Sans doute que oui, mais les Firenéens et les Maheris ne les laisseraient pas s'échapper pour autant. De plus, il leur faudrait un petit quart d'heure pour rejoindre leur camp à pied, et leur cavalerie n'était plus en état.

— Attendez... murmura Tyvyys.

Tendant l'oreille, Deyem crut percevoir le son d'un minuteur. Ayant

compris la première de quoi il s'agissait, Tyvyys s'écria :

— Courez ! Ils nous attendent !

Ils eurent tout juste le temps de repartir en arrière avant qu'une nouvelle explosion ne se produise, soulevant dans un même temps les poussières écarlates qui augmentèrent encore la déflagration. Quelqu'un avait posé là une bombe conventionnelle pour accueillir l'escouade. L'auteur de l'attentat ne faisait pas de mystère : le Saboteur avait survécu.

— Tout le monde va bien ? demanda Helen. On y retourne.

Deyem leva son pistolet à ambre et chercha des yeux toute silhouette en mouvement. La tente à proximité de la bombe était en train de brûler, ajoutant encore plus de fumée à celle

qui s'élevait déjà. Dans ce brouillard indistinct et toxique, il serait difficile de localiser un ennemi avant qu'il ne soit littéralement devant eux.

Helen, Deyem et Tyvyys avaient enfilé des masques en tissu et formaient désormais un cercle afin de couvrir toutes les directions. Ce faisant, ils continuaient à progresser dans le camp novalien. Minute après minute, Deyem se sentait perdre patience. Soit le Saboteur jouait avec eux, soit il s'était agi d'une diversion et elle s'était déjà enfuie.

Il ne tarda pas à avoir sa réponse. Alerté par un sifflement sur sa gauche, il se baissa par réflexe et évita le projectile d'ambre vert qui aurait dû atteindre sa tête.

— Par là !

Helen se retourna et riposta dans la foulée avant d'aller s'abriter derrière ce qu'il restait d'une tente. Il y avait un petit muret sur la gauche de Deyem et lui ainsi que Tyvyys s'y cachèrent. Ils ne pouvaient cependant pas rester là : ils étaient les attaquants dans cette histoire, il fallait qu'ils avancent.

Helen fut la première à s'engager dans l'allée d'où était venu le tir. Se déplaçant en silence, elle parcourut quelques mètres avant de signaler à ses deux collègues qu'ils pouvaient venir. Ceux-ci s'avancèrent donc à leur tour, plissant les yeux et les narines à mesure que la fumée se densifiait. Ils étaient juste à côté de l'incendie créé par la dernière explosion.

Sans surprise, quand ils arrivèrent à l'endroit où le coup de feu avait été tiré, il n'y avait plus personne.

Deyem retira momentanément son masque et renifla l'air ambiant. Une odeur de brûlé planait désormais sur les environs, conséquence de l'incendie qui était en train de se propager aux tentes voisines. Il remit le masque mais se posa alors une question sur les bombes pivoines et murmura :

— Je crois qu'on devrait s'éloigner.

Helen lui adressa un regard perplexe mais ne discuta pas. Alors qu'ils mettaient de la distance entre eux et les flammes, une nouvelle explosion se produisit lorsque le feu entra en contact avec la poussière écarlate.

— Je me demandais si la réaction entre les deux... voilà, conclut Deyem.

Des débris de tissu et de bois enflammé retombèrent sur l'ensemble de la zone. Deyem repéra alors des mouvements dans l'obscurité, non loin.

— Ils sont là-bas, de l'autre côté.

Les membres de l'escouade 109 s'élancèrent de nouveau, au mépris des flammes. L'explosion avait en partie soufflé l'incendie mais une tente brûlait encore. Il y eut un coup de feu et un projectile d'ambre vert passa juste devant eux. Il venait de leur droite. Levant la tête au-delà de la tente qui les protégeait, Deyem vit trois silhouettes ; c'était l'escouade du Saboteur.

— Ils ont tous survécu, murmura le jeune homme, circonspect.

— Ils sont pires que des rats, pesta Helen. Bon. Je pars sur la droite, vous deux sur la gauche. Vous tirez au moindre mouvement suspect.

— Compris, dit Tyvyys.

Deyem hocha la tête pour appuyer cette affirmation et ils se séparèrent, mais le jeune homme était inquiet. Helen était la plus forte d'entre eux, il était donc logique qu'elle aille de ce côté-là, mais cela signifiait aussi qu'elle prenait le plus gros risque. Il accéléra la cadence tout en se faisant le plus discret possible : il voulait être le premier à arriver au contact du Saboteur pour engager le combat avant qu'Helen ne se fasse toucher.

Une fois parvenu au bout de l'allée, il leva son arme et resta



immobile plusieurs secondes. Il n'y avait aucun bruit ; il regarda alors et put voir le trio du Saboteur. Ils n'avaient pas bougé. Ils se tenaient à couvert derrière un tas de bois et de roches encore fumantes, mais il pouvait toucher l'un d'eux. Il tendit son arme, concentré comme jamais il ne l'avait été, déglutit au moment d'ajuster son tir et pressa la détente.

Le coup partit et fit mouche. L'un des membres de l'escouade du Saboteur reçut l'éclat de lumière orangée en pleine tête et s'effondra sur le sol, mort. Deyem, tremblant, recula pour éviter la riposte ; une salve d'ambre vert le frôla. Il respirait de plus en plus vite ; il avait encore ôté une vie humaine. Une plainte déchirante s'éleva de là où s'étaient trouvées les deux cibles. L'instant

d'après, des bruits de pas se firent entendre et une silhouette gigantesque atterrit devant le jeune homme avant de le désarmer d'un violent coup de pied qui lui fit perdre l'équilibre. Il sentit l'un de ses doigts se fêler alors qu'il retombait sur le sol et serra les dents pour étouffer un cri de douleur. Tyvyys le couvrit en tirant à plusieurs reprises mais l'agresseur s'était déjà remis à couvert. Il reparut l'instant d'après pour bondir sur Tyvyys au mépris du danger. La jeune femme tira de nouveau mais ne toucha pas sa cible, qui vint s'écraser sur elle de tout son poids. Deyem, qui se relevait, chercha son pistolet du regard mais ne le trouva pas. Il n'avait plus le temps de tergiverser car juste à côté de lui, Tyvyys était à la lutte avec un ennemi très supérieur en force physique.

Deyem se releva donc et, de sa main valide, frappa l'agresseur à la nuque avant de tenter de lui faire une clé de bras. L'inconnu se retourna et, bien que sonné, le désarçonna en lui envoyant son poing dans la figure. Deyem, secoué par la douleur subite, porta sa main à son visage. Dans le même temps, Tyvyys, libérée, revint à l'attaque. Ni elle ni Deyem n'étaient formés au combat au corps à corps mais à deux contre un, cela importait peu. La jeune femme brandit de nouveau son arme et tira ; le second membre de l'escouade du Saboteur fut percuté de plein fouet à la poitrine et s'effondra ainsi dans l'herbe couverte de cendres rouges. Son masque intégral glissa de son visage et Deyem put l'observer pour la première fois. C'était une femme blonde aux yeux

bleus et à la peau blanche. Ses traits n'évoquaient pas ceux des Novaliens : elle devait venir du continent, elle aussi, peut-être même de la République.

Deyem réalisa alors le plus important : ils étaient parvenus à éliminer les deux gardes du corps du Saboteur, les deux colosses qui les avaient déjà empêchés de mettre la main sur leur cible à Picesa. Il repéra alors un petit objet métallique brillant qui était tombé de la tenue de leur adversaire. En le ramassant, il constata qu'il s'agissait d'un écusson, un écusson doré portant des symboles et des mots en tekan. C'était le même qu'il avait déjà arraché au Saboteur la dernière fois.

Seule cette dernière était encore en vie désormais. Deyem ne savait pas

où elle était mais si elle n'était pas venue aider ses subalternes, cela signifiait qu'elle était sans doute de l'autre côté, et donc...

— Helen, articula Deyem avant de se lever pour courir vers la direction dans laquelle sa compagne était partie.

Comme il l'avait escompté, le Saboteur n'était plus à sa précédente cachette. N'y restait que le corps du premier mort. Deyem tourna dans l'allée où Helen était censée se trouver et repéra une silhouette à travers le nuage. Les cendres commençaient à retomber et l'incendie s'éteignait peu à peu. La vision devenait donc plus simple malgré l'obscurité. Deyem blêmit au moment d'apercevoir quelqu'un couché dans l'herbe, qu'il devina être Helen. Il s'agenouilla à son chevet.

Tyvyys arriva derrière lui et leva son arme pour le couvrir. Deyem repéra la blessure. Le Saboteur avait poignardé Helen au niveau du torse, mais elle ne semblait pas avoir perdu trop de sang. Si la plaie était vite désinfectée, elle devrait s'en sortir, mais il fallait qu'ils reviennent au camp coalisé pour cela.

— Elle s'est enfuie... murmura Helen. Pas réussi à la maîtriser.

— Économise-toi, dit Deyem. On te ramène en sécurité. On a eu ses deux hommes de main.

Helen acquiesça faiblement et Tyvyys vint aider le jeune homme à la relever. La mercenaire serra les dents en poussant un gémissement plaintif. Bon gré mal gré, ils se dirigèrent vers la sortie du camp novalien. C'était la seconde fois qu'ils échouaient à mettre la main sur le Saboteur, mais

Deyem avait un indice. Sans dire un mot et tout en continuant à soutenir Helen, il porta sa main libre à la poche de son uniforme dans laquelle il avait rangé les deux petits écussons.

— Nous avons une blessée !

L'escouade fut de retour au camp coalisé au bout d'une heure de marche. Il leur avait fallu remonter la colline puis redescendre tout en retraversant une partie du champ de bataille. La zone était maintenant vide dans la mesure où les Novaliens survivants avaient battu en retraite. La partie était gagnée.

Le soldat de l'entrée du camp, en voyant leurs uniformes maheris qui avaient repris leur teinte blanche bardée de lignes noires, siffla pour attirer ses collègues. Ils posèrent

Helen, de plus en plus pâle, sur un brancard, et l'emmenèrent vers l'infirmerie qui avait été dressée entre temps.

Deyem et Tyvyys voulurent accompagner leur camarade mais n'en obtinrent pas l'autorisation. Il y avait déjà un grand nombre de blessés à traiter et pas beaucoup de place entre les lits. L'espace était ainsi réservé aux soignants.

Deyem proposa donc, à contrecœur, de retourner à leur tente, et Tyvyys approuva. Autour d'eux, le camp était en pleine effervescence. Les troupes avaient retrouvé leur moral et les bombes pivoines avaient marqué les esprits. Tous avaient désormais conscience du fait que la guerre pouvait être gagnée. Deyem, lui, se doutait déjà qu'elle l'était. Les



Novaliens ne pourraient pas sacrifier leurs soldats éternellement. De plus, cette fois, une bonne partie de leurs officiers avaient perdu la vie. Ceux qui restaient allaient sûrement décréter une retraite générale. Peut-être tenteraient-ils de se maintenir en Hazo mais les Coalisés auraient tôt fait de les en déloger. La Deuxième Grande Guerre défensive, comme on l'appellerait dans les livres d'histoire, se serait soldée par une nouvelle victoire. Le continent préservait son indépendance et sa supériorité, même si son maintien ne s'était joué qu'à la découverte d'une arme aussi dévastatrice que mystérieuse.

Au passage, la République avait envoyé un signal fort. Elle était en possession d'un dispositif qui pouvait lui faire remporter même la bataille la

plus désespérée. Tous les Coalisés en avaient été témoins. Mahery conservait, contre toutes attentes, sa réputation de nation intouchable. Celui qui réussissait, par hasard, à lui prendre une bataille, comme l'avaient fait les Novaliens, s'exposait à une riposte sans commune mesure. La République sortirait grande gagnante de la guerre en étendant encore plus son influence sur le continent. Ses citoyens seraient renforcés dans leurs convictions et le traumatisme du conflit laisserait place à la fierté des vainqueurs.

Malgré tout, Deyem sentait que tout avait changé. Il y avait quelque chose dans le regard des jeunes soldats qu'il croisait qu'il n'avait jamais aperçu chez des gens de cet âge auparavant. Ils étaient marqués

par la terreur des combats ainsi que par l'angoisse de la mort, une angoisse présente chez tous les êtres humains mais qu'eux avaient vue de près. Ce souvenir ne disparaîtrait pas. Il serait indélébile et transmis à leur descendance. À l'héritage glorieux de la guerre s'adjoindrait une peur viscérale de la revivre.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? Notre cible est insaisissable.

Revenant à l'instant présent, Deyem se tourna vers Tyvyys, qui avait posé la question. Elle s'était allongée sur son sac de couchage, de retour sous leur tente.

— On a de quoi continuer l'enquête, répondit le jeune homme. Si elle était présente au cours des deux batailles, elle doit suivre l'État-

major des divisions qui y participent. Elle est peut-être même à la tête d'une division de l'armée novalienne, maintenant. Ou de ce qu'il en reste, en tout cas, vu le carnage que nous avons fait.

Tyvyys lui jeta un regard interloqué.

— On ne sait pas laquelle, de division, si ?

Deyem sourit alors et sortit de sa poche l'un des écussons, celui qu'il avait ramassé sur la garde du corps du Saboteur qu'ils avaient éliminée. Il avait vérifié au préalable que les deux étaient identiques.

— *Aterba inuks. Nielel Dva.*

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « Groupe du Saboteur. Seconde division. » C'est là qu'elle est. Quant à savoir si on a affronté cette division

aujourd'hui... il suffit que l'on interroge l'un de leurs soldats. Il nous donnera cette information et nous pourrons partir.

Leur cible était désormais seule. Même si elle recrutait, elle ne retrouverait pas deux colosses comme ceux qu'ils avaient éliminés cette nuit. Deyem pouvait en tout cas l'espérer mais il ne pouvait pas écarter l'autre hypothèse. Dans tous les cas, cela signifiait que le Saboteur n'avait jamais été aussi vulnérable. S'ils étaient en mesure de la trouver, ils pourraient lui régler son compte une bonne fois pour toutes.

Deyem brûlait d'impatience mais il avait autre chose dont s'assurer d'abord. Se remettant sur ses pieds, il adressa un petit signe de tête à Tyvyys, quitta la tente et prit la

direction de l'infirmierie. Tant pis pour les soignants, il ne pouvait pas rester là à se tourner les pouces. Arrivant devant le grand ensemble de tentes dédiées aux soins, il se heurta à la présence d'un garde qui voulut l'empêcher d'entrer.

— Escouade 109. Je ne réponds que du Conseil des Factions lui-même. Laissez-moi passer.

Le garde ne sut pas quoi répondre. Il resta là, sans bouger ni parler, la bouche entrouverte, et Deyem en profita pour le pousser du bras et entrer. Il slaloma entre les lits de fortune, esquivant les médecins, jusqu'à repérer la silhouette qu'il cherchait.

Helen se trouvait au milieu de la grande tente. Elle était couchée sur un matelas à moitié défoncé, toute pâle.

Une série de bandages tachés de rouge recouvraient son ventre nu. À côté d'elle, sur une petite table en bois, on avait placé un morceau de métal encore ensanglanté dans une assiette.

Le Saboteur l'avait poignardée. Sa compagne paraissait se trouver dans un état de semi-conscience. Le jeune homme ne savait pas si Helen l'entendait mais il ne comptait pas la laisser tomber. Il commençait à regretter d'être venu ici si c'était pour qu'elle ne lui réponde même pas. Dans le même temps, penser ainsi était bien égoïste. Ce n'était pas à lui de s'apitoyer sur son propre sort.

Il s'assit sur le sol, à côté du matelas, et prit la main d'Helen pour la serrer dans la sienne. Les larmes aux yeux, il resta ainsi un certain temps sans que personne ne vienne le

déranger. Les soignants étaient trop occupés avec tous les blessés de la bataille pour gourmander le seul homme qui avait décidé de ne pas respecter les règles.

Helen bougea alors la tête et tourna les yeux dans sa direction. En constatant qu'elle l'avait vu, ou au moins senti, il sourit.

— Tout va bien ?

La mercenaire hoqueta de douleur et quelques larmes coulèrent sur sa joue. Elle serra les dents et sa respiration accéléra.

— D'accord, tout ne va pas bien, donc, plaisanta Deyem.

— ... Très drôle.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle fut prise d'une quinte de toux. Le jeune homme s'approcha d'elle pour essayer de la soutenir mais



il ne connaissait aucun des gestes à faire dans une telle situation.

— Ils disent que ça s'est infecté, dit Helen. On n'a pas été assez rapides.

— Je suis désolé, murmura Deyem.

— Tu n'y peux rien.

La mercenaire soupira et laissa sa tête retomber sur son coussin de plumes.

— Et de votre côté ? demanda-t-elle.

Le jeune homme hocha la tête et répondit :

— On a une idée d'où est le Saboteur. Enfin, on sait à quelle division elle appartient. Donc si on retrouve cette division, on devrait pouvoir la retrouver elle aussi. Il n'y a plus qu'elle, maintenant.

Helen sourit.

— Tant mieux.

Quelqu'un tapota alors l'épaule de Deyem et il se retourna pour constater qu'un médecin était là. C'était une femme dans la quarantaine, aux cheveux bruns coiffés en chignon. Elle était vêtue d'une blouse blanche et avait un brassard rose au bras. Deyem s'écarta pour la laisser passer et elle se mit au chevet d'Helen sans dire un mot ni faire de réflexion.

Elle tenait dans sa main une petite boîte métallique qu'elle ouvrit, révélant une seringue.

— Ce sont des antibiotiques. Je vous préviens, ça va faire mal.

Puis elle planta sans cérémonie l'aiguille dans le bras de sa patiente. Helen se retint de crier mais ne résista pas. La doctoresse appuya encore

jusqu'à ce que le liquide bleu contenu dans la seringue ait disparu, puis elle retira l'aiguille, la nettoya avec une compresse imprégnée de désinfectant et la rangea dans la boîte métallique, qu'elle posa sur la table en bois.

Helen respirait à grosses goulées et Deyem lui tint la main à nouveau. Elle le regarda en s'efforçant d'ouvrir les yeux et murmura :

— Merci.

Pour toute réponse, Deyem déposa ses lèvres sur le dos de la main de la jeune femme. Il lui adressa un petit sourire gêné et resta avec elle. Elle continua à souffrir pendant plusieurs minutes puis s'endormit. La doctoresse revint alors pour récupérer son matériel. Même s'il s'était abstenu de la déranger plus tôt, il ne

put s'empêcher de lui poser une question sur l'état de santé d'Helen.

— Elle sera sur pied après-demain, répondit la soignante. Entre-temps, laissez-la dormir. Vous feriez mieux de quitter l'infirmierie avant d'être épinglé pour non-respect des règles.

Deyem la remercia par un acquiescement, les lèvres serrées, puis il se leva et se dirigea vers la sortie de la tente. Il se retourna une dernière fois pour regarder Helen de loin avant d'enfin quitter les lieux pour retourner dans ses quartiers.

## **Chapitre 7 – Le dernier jeu**

Deyem fut réveillé par une cloche ce matin-là. Elle passait dans tout le camp pour sortir les soldats de leurs sacs de couchage et les inviter à se remettre au travail. La Coalition devait repartir d'ici peu afin de poursuivre l'armée novalienne. Deyem ne connaissait pas les détails mais il se doutait de la suite des

opérations. L'État-major devait être en ce moment même en train de discuter de l'offensive qui serait menée en Hazo. Cette campagne devait mettre fin au conflit et permettre de repousser pour de bon les Novaliens jusque dans leurs frontières.

L'envahisseur avait rayé le Royaume d'Hazo de la carte lors de la première phase de l'invasion. Il était encore impossible de savoir s'il avait maintenu la population en otage où l'avait juste laissée en paix. Les volontaires hazes engagés dans les armées coalisées n'en parlaient pas, et ils ne paraissaient pas avoir plus d'informations que les autres sur le sujet. Après tout, c'était la première fois du conflit que les armées du continent avançaient enfin. Jusque-là,

elles s'étaient contentées de défendre au mieux leurs frontières.

Deyem s'étira et jeta un coup d'œil à Tyvyys, toujours assoupie dans son sac de couchage. Il avait observé son regard triste la veille, qu'elle avait conservé pendant quelques minutes avant de se coucher sur le côté pour s'endormir. Il se doutait qu'elle n'en pouvait plus. Elle avait une famille et ne devait plus aspirer qu'à une chose maintenant : la retrouver et lui assurer qu'elle était encore en vie.

Tyvyys en avait dit très peu sur sa vie d'avant la guerre mais il semblait évident que si elle avait une famille, celle-ci s'inquiétait pour elle. La préfète avait tout quitté pour rejoindre une escouade de l'armée maherie. Or, la République s'était fait décimer lors de l'avant-dernière grande bataille.

Pendant tout le temps qu'ils avaient passé au château d'Oborim, Deyem ne l'avait pas vue écrire de lettre, probablement parce qu'il n'y avait aucun coursier auquel faire passer des messages. En revanche, désormais, c'était possible pour elle. Dans la mesure où Helen n'était pas encore sur pied, Deyem se dit qu'il serait une bonne idée de procurer à Tyvyys de quoi écrire. Il se sentait l'envie de faire une bonne action, ce matin.

Il quitta sa tente, frissonna sous l'effet du vent matinal et essaya de s'orienter dans le camp. Il devait bien y avoir un service des postes quelque part. Les soldats avaient toujours des lettres à envoyer à leurs proches restés derrière. Il finit par le repérer en périphérie nord du camp, soit à l'opposé du champ de bataille. Il était



constitué d'une table derrière laquelle deux commis s'affairaient à faire entrer des feuilles de papier dans des enveloppes. Une vingtaine de soldats faisaient la queue pour remettre leur courrier.

Deyem s'approcha et héla l'un des deux commis.

— Vous savez où je peux trouver de quoi écrire ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, un jeune homme en uniforme lui indiqua le sol de son index. En baissant les yeux, Deyem vit une pile de feuilles de papier ainsi qu'un seau contenant des stylets de plomb. Il en saisit un de chaque, remercia le commis et reprit la direction de sa tente. Sur le chemin, cependant, il fut abordé par ce qui devait être une messagère firenéenne. Elle avait en effet la peau mâte et était

vêtue d'un uniforme bleu ciel, de la couleur de l'ambre aquatique.

— Excusez-moi, vous êtes l'un des types de la 109 ?

Interloqué, Deyem la dévisagea de la tête aux pieds avant d'acquiescer, se demandant comment on l'avait reconnu.

— Je suis envoyée par l'État-major. Ils veulent vous voir maintenant. Vous devez me suivre.

— Je ne pourrais pas passer par ma tente juste avant ? Juste une course à terminer.

— Je suis désolée mais ils vous veulent sans délai.

Deyem soupira et préféra abdiquer. Il espérait juste que ce n'était pas pour son comportement de la veille dans l'infirmerie. Enfin, même si c'était le cas, il écoperait sans doute seulement

d'un blâme et l'affaire n'irait pas plus loin. Ce n'était pas comme s'il avait tué un homme.

Il suivit la coursière jusqu'au grand assemblage de tentes que l'on avait installé au centre du complexe. C'était ici que les généraux de chaque pays se réunissaient pour discuter de la marche à suivre dans la guerre. Deyem y repéra la silhouette de Dypia mais ne reconnut pas les trois hommes assis juste derrière elle.

— Le voici, généraux, annonça la messagère.

Dypia la remercia en silence puis la congédia. Une fois qu'elle fut partie, la cheffe des armées de la République croisa les bras et regarda Deyem droit dans les yeux.

— Nous avons besoin de vous pour l'interrogatoire d'un soldat

novalien que nous avons capturé. Vous êtes l'un des seuls interprètes dont nous disposons.

Deyem se sentit flatté, et aussi étonné que personne d'autre ne se soit manifesté pour tenir ce poste auprès de Dypia. De plus, rien n'empêchait d'avoir un spécialiste des interrogatoires *et* un interprète. Cela pouvait signifier que Dypia se trompait sur le compte de Deyem ou que l'armée maherie était vraiment en sous-effectif. Peut-être aussi que la République n'avait encore formé personne à reconnaître les répliquants. Toujours était-il qu'il comptait profiter de l'occasion.

— Très bien, ma Conseillère, répondit-il.

— Suivez-moi, dans ce cas.

Ils ressortirent de la tente et se rendirent à un autre point du camp, un peu plus éloigné. Les Firenéens gardaient l'endroit, où ils avaient installé une grande cage dans laquelle un individu dormait. Dypia ordonna à l'un des soldats de le réveiller et ledit soldat donna un grand coup dans les barreaux. Le prisonnier émergea de son sommeil et se releva. Constatant que plusieurs personnes le dévisageaient, il se recroquevilla sur lui-même et resta silencieux.

— À vous de jouer, chuchota Dypia à Deyem avant de faire un pas en arrière.

Le jeune homme s'approcha de la cage et s'assit en face du Novalien. Il n'avait toujours aucune connaissance en techniques d'interrogatoire mais il avait retenu la manière dont on

s'assurait qu'il s'agissait bien d'un être humain. Reprenant mot pour mot ce qu'il avait dit la première fois, il prit la parole en tekan d'un ton assuré :

— Je sais que votre sort n'est pas très enviable mais si vous répondez à mes questions, je pourrai peut-être y faire quelque chose.

Il était heureux que Dypia n'ait pas pu comprendre ce qu'il venait de dire. C'était tout de même à elle de prendre ce genre de décision, et pas à lui d'offrir des garanties venues de nulle part. Malgré tout, une fois que le Novalien aurait parlé, cela ne serait plus de son ressort. Il pourrait toujours traduire et laisser tout cela entre les mains de sa générale. S'il parvenait à obtenir des résultats probants de cette façon, il ne voyait

pas pourquoi on lui en tiendrait rigueur.

Le Novalien restait muré dans le silence. Deyem voulut donc insister.

— Est-ce que ces conditions vous vont ? Dites-moi quelque chose pour engager la conversation. Vous ne voulez pas ?

Il avait l'impression de parler comme à un enfant mais son tekan battait encore de l'aile. Ce n'était pas comme s'il avait eu de nombreuses occasions de discuter dans cette langue. Toutefois, son ton qu'il avait voulu affable provoqua une réaction de son interlocuteur :

— Allez vous faire voir.

Deyem ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul. Cependant, il pensait maintenant pouvoir affirmer

que ce prisonnier n'était pas un répliquant.

— Si vous ne parlez pas, d'autres personnes viendront, et elles seront cruelles. Si vous ne souhaitez pas vous faire torturer... commencez par me dire ce qu'est ceci.

Il sortit de sa poche l'un de ses deux insignes et le montra au prisonnier. Derrière lui, il se demandait quelle était l'expression du visage de Dypia. Pour l'instant, elle ne lui avait encore donné aucune instruction. Peut-être attendait-elle déjà qu'il noue le dialogue.

Le soldat sortit de son isolement pour observer l'insigne doré. Deyem savait déjà ce qui était marqué dessus mais attendit que l'homme le lui confirme de vive voix pour être sûr



que l'on n'allait pas lui servir un mensonge.

— Il y a marqué « Groupe du Saboteur » et « Seconde division ». Mais c'est une légende.

— Une légende ? Pour vous aussi, alors ? Pourtant, nous l'avons rencontré et affronté.

Le prisonnier sembla surpris.

— Où se trouve la Seconde division en question ? demanda Deyem.

— Je veux la garantie que l'on ne me torturera pas et que l'on me laissera en vie.

Le jeune homme s'interrompit un instant et se tourna vers Dypia pour lui faire part de cette doléance. La cheffe des armées acquiesça pour donner son assentiment, alors Deyem

revint auprès du prisonnier et lui répondit par l'affirmative.

— Aucun mal ne vous sera fait si vous collaborez. Vous avez la parole de ma commandante en chef.

Le prisonnier hésita. Parler devait aller contre tous les principes qu'on lui avait enseignés. Il était face à un dilemme : l'honneur ou la souffrance, mais il était celui qui avait ouvert la porte à de tels questionnements. Son esprit était peut-être plus éclairé que celui du soldat moyen.

— La Seconde division est au nord. Dans la ville d'Avlafat. C'est là qu'ils étaient quand nous sommes partis à l'assaut. Ils n'ont pas participé au combat. Nous étions trois divisions durant la bataille.

— Merci, dit Deyem.

Il avait la réponse qu'il avait demandée. Il se releva et traduisit les dernières phrases à sa supérieure. Dypia hocha la tête à plusieurs reprises.

— Que signifie cette information, pour vous ? demanda-t-elle.

— La Seconde division est celle du Saboteur, l'objectif de mon escouade. Nous devrions nous rendre là-bas pour l'éliminer. Pour le reste, si trois divisions ont participé au combat... alors la plupart sont désorganisées mais il en reste encore une, qui couvrira peut-être la retraite des autres.

— C'est une bonne conclusion, affirma Dypia. Je vous autorise à partir. Il n'est pas impossible que nous ayons besoin de vous dans les jours à venir, mais vous êtes de la 109. Je

suppose que vous ne serez déjà plus là.

— C'est probable, ma Conseillère.

*Et même certain*, pensa-t-il, mais il ne souhaitait pas s'étendre sur le sujet. En vérité, maintenant qu'il y pensait, aucun d'entre eux n'avait informé l'État-major de la trahison de Kely. Si ç'avait été le cas, le Conseil aurait dissous l'escouade et mis fin aux contrats de ses membres. Si l'escouade 109 disposait toujours de sa liberté d'action, c'était parce que Kely était toujours son capitaine officiel. Personne n'avait encore constaté l'absence de l'androïde mais Deyem doutait de sa capacité à mentir si on lui posait la question.

Quand Dypia l'autorisa enfin à s'en aller et qu'il se fut éloigné pour ne plus être visible, il poussa un

profond soupir de soulagement. Il avait maintenant les informations dont il avait besoin. Il ne lui restait plus qu'à attendre qu'Helen soit de nouveau sur pied. Ensuite, ils feraient route vers Avlafat.

Helen et Deyem attendaient à la sortie du camp. Le jeune homme s'était levé tôt pour pouvoir partir en début de matinée, et avait aidé sa compagne à faire de même bien qu'elle soit encore un peu faible. Le soleil s'était tout juste levé et illuminait la plaine. Devant les deux jeunes gens se trouvaient les restes du champ de bataille, dont émanait une odeur de brûlé et de décomposition. En aval des collines, le couloir était jonché de cadavres et couvert de

poussière rouge, que le vent venait soulever de façon régulière.

— La voilà.

Deyem se retourna à l'injonction d'Helen et constata que Tyvyys était en train d'arriver. Les Républicains avaient lavé leurs uniformes, dont les traces de boue et de sang avaient disparu.

— C'est bon ? demanda Deyem.

— C'est bon, répondit Tyvyys. Merci à toi.

Elle avait pris un quart d'heure pour remettre au service des postes la lettre qu'elle avait passé la soirée de la veille à écrire. Les messagers partiraient dans la journée pour aller la livrer, elle ainsi que des centaines d'autres, aux familles des militaires du Royaume de Firenea.

— Bon, dépêchons-nous, dit Helen d'un ton pressé.

La jeune femme était sortie de l'infirmerie deux jours plus tôt. Elle s'était ensuite reposée pendant une bonne vingtaine d'heures avant d'aller se dégourdir les jambes. Elle avait passé toute une journée à s'entraîner pour retrouver un semblant de forme. Le temps qu'elle avait passé alitée lui avait fait perdre de sa masse musculaire, mais elle voulait être opérationnelle et y avait mis du sien. Deyem était admiratif devant sa détermination.

Le trio se dirigea vers les enclos où l'on avait laissé l'ensemble des montures des deux armées. Il y en avait tant que l'endroit prenait la forme d'un véritable élevage. Il s'agissait d'un carré d'un kilomètre de

côté, entouré de grandes planches de bois et dans lequel paissaient des milliers de bêtes. Trois lieux identiques avaient été construits sur l'ensemble du camp.

Helen, Deyem et Tyvyys demandèrent à entrer puis choisirent trois chevaux qui leur iraient. Deyem avait passé une bonne partie de son temps libre à apprivoiser la montée à cheval. Son long trajet entre le château d'Oborim et le Royaume de Firenea avait été l'une des expériences les plus effrayantes de sa vie. Même s'il avait les bases, tenir sur un cheval pendant plusieurs jours de voyage était une autre paire de manches.

En tout cas, ces exercices avaient porté leurs fruits. Il se sentait désormais bien plus à l'aise. Une fois



que ses deux collègues furent montées également, ils quittèrent le camp et prirent de la vitesse en partant vers le nord. Ils allaient devoir faire un long voyage pour se rendre jusqu'au Royaume d'Hazo, mais à l'arrivée se trouvait le terme de leur mission.

Peu à peu, les collines laissèrent place à de grandes étendues forestières aux très hauts arbres. Au cours du troisième jour de voyage, une tempête de neige recouvrit la région d'un manteau blanc. La température avait bien diminué mais les uniformes maheris étaient faits pour conserver la chaleur. L'escouade 109 traversa la frontière du Royaume d'Hazo sans s'en rendre compte. Cela fut évident quand, rejoignant une route, ils rencontrèrent un panneau

indiquant la direction d'un village proche.

— On va bientôt savoir ce qu'il s'est passé, fit remarquer Deyem alors qu'ils incitaient leurs chevaux à repartir.

Il se demandait comment les habitants allaient les recevoir. De leur point de vue, les Novaliens étaient aux commandes depuis plusieurs mois. Voir arriver un Maheri et une Firenéenne risquait de leur faire un choc. Cependant, il n'y avait personne dans les environs. Le village lui-même observait un calme plat. Le moulin à vent, à l'entrée, ne tournait pas, et aucune fumée ne s'échappait des cheminées des maisons. Pourtant, on était en hiver.

En s'engageant dans l'avenue principale du village, Deyem repéra,

au loin, une structure en bois et en métal. Elle se situait au niveau de la place centrale mais ne ressemblait pas à un monument. Au contraire, il s'agissait d'une plateforme montée sur pilotis et à laquelle on pouvait accéder par un escalier. Elle menait à une grande coupole renversée d'un noir profond, juste au-dessus de ce qui ressemblait à un moteur.

— Oh, non... murmura Tyvyys, la bouche entrouverte et l'air horrifiée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Deyem. Qu'est-ce que c'est ?

Tyvyys resta muette et il l'entendit déglutir. Elle prit une inspiration puis expliqua :

— J'ai déjà vu ça plus tôt dans cette guerre. C'est un bûcher. Les Novaliens en ont construit quand ils ont envahi mon royaume. Ils ont tenté

de brûler tous les habitants d'une ville avec.

Deyem écarquilla les yeux, une expression d'horreur se peignant sur son visage. Il réalisa alors que cela faisait plus d'une minute que leurs chevaux foulaient de la poussière. Ou plutôt des cendres.

— Ça veut dire qu'en arrivant, ils ont...

*Brûlé tout le monde*, pensa le jeune homme sans oser le formuler à haute voix. De toute façon, Helen avait compris.

C'était à cela que les Coalisés avaient échappé. Deyem s'était toujours demandé pourquoi les Novaliens envahissaient le continent. D'après les livres d'histoire, leur empire était trop peuplé et ils avaient donc pour objectif de l'étendre en

élargissant leurs frontières, afin d'avoir plus de surfaces habitables et de nourriture. Cela expliquait la taille démesurée de leur armée.

Tout cela était vrai à un point pourtant inimaginable. Les Novaliens visaient à remplacer la population des pays conquis par la leur, au sens propre du terme. Ils arrivaient dans les villes et brûlaient tout ou partie des habitants avant de repartir. Maintenant, Deyem savait à quoi s'attendre quand ils monteraient plus au nord. Les Novaliens avaient sûrement compté envoyer des colons après avoir éradiqué la population du Royaume d'Hazo.

— Ça se sait depuis longtemps, Deyem, dit Helen. Les autorités républicaines ont préféré ne pas en informer la population mais c'est ce

qui a poussé le Conseil à entrer en guerre.

Deyem souhaitait dire quelque chose mais aucun son ne sortait de sa bouche. Cette révélation l'avait rendu aphone. Il n'y avait pourtant que des cendres et un bûcher, que les Novaliens avaient laissé sur place, mais c'était d'imaginer le sort des habitants qui le mettait dans cet état. Il se représentait ce village, peut-être deux mois plus tôt. Les Novaliens étaient arrivés, de jour ou de nuit, avaient rassemblé les habitants et les avaient brûlés. Ceux qui avaient résisté s'étaient fait éliminer les premiers, sans aucun doute. Les autres avaient suivi en priant pour que quelqu'un vienne les sauver. Personne n'était venu.

Les Novaliens étaient en train de se replier vers le nord et retournaient derrière leurs frontières. Les armées coalisées arriveraient ensuite et constateraient qu'il n'y avait plus personne à sauver. Elles se partageraient les territoires désormais vierges et les rares survivants se verraient assujettis à de nouvelles couronnes, ou même à la République. On oublierait le Royaume d'Hazo. Sa culture disparaîtrait. Deyem n'avait pas de mot pour décrire ce que les Novaliens avaient perpétré ici, mais on devrait bien pouvoir en trouver un. On le *devrait* même au sens où c'était un devoir, afin de transmettre la mémoire et que cela ne se reproduise jamais.

— On ne peut pas s'éterniser ici, dit-il. Remettons-nous en route.

Helen acquiesça et prit la tête de l'escouade. Deyem attendit que Tyvyys se soit remise en selle et ferma la marche. Il jeta un dernier coup d'œil aux cendres avant qu'ils ne sortent du village pour reprendre leur chemin vers la ville d'Avlafat.

Ils atteignirent leur destination au matin de leur troisième jour de chevauchée. Même si la distance à parcourir était moindre qu'au cours de leurs précédentes missions, ils ne disposaient plus de la voiture de Kely.

Avlafat était une cité fortifiée de la période kalomide supérieure, construite peu de temps avant la chute de l'Empire et l'établissement des Quatre Royaumes. De fait, de grandes murailles de pierre l'encerclaient et l'on ne pouvait entrer que par certains



points précis, tous bien gardés. Néanmoins, les murailles étaient vieilles et usées. Une succession de tirs de l'artillerie républicaine viendrait vite à bout de leurs points faibles.

— Comment va-t-on entrer ? demanda Tyvyys.

Jusqu'ici, personne n'avait posé la question, et pourtant elle s'imposait. Helen adressa à la préfète un clin d'œil complice en dévoilant un grappin qu'elle avait gardé dans un sac, accroché à la selle du cheval juste derrière elle.

— Je vais monter sur la muraille, prendre compte du nombre d'ennemis qu'on doit attendre dans la ville, puis je reviens et on se fait ceux qui surveillent cette porte.

Deyem hocha la tête pour donner son assentiment. Il ne semblait en effet y avoir personne sur les murailles. Malgré la défaite, les Novaliens n'étaient pas encore en état d'alerte rouge. Ils se contentaient de surveiller les entrées.

Helen fit quelques pas en direction du rempart tout en restant discrète pour ne pas se faire voir par les soldats. C'était une matinée brumeuse et ils ne remarqueraient pas cette petite silhouette qui pouvait tout aussi bien être celle d'un animal. Une fois qu'elle fut assez proche des murailles, Helen ajusta le grappin puis le lança de toutes ses forces. Il se ficha dans le mur, à dix mètres de hauteur. La technologie républicaine prit le relai et un verrou mécanique s'enclencha. Deyem avait déjà étudié ce procédé :

de petits filaments de métal pénétraient dans la roche et rendaient le grappin indélogeable à mains nues. Helen prit donc position sur le mur et commença à escalader.

Deyem et Tyvyys, toujours à l'abri derrière les arbres, observèrent la jeune femme qui prenait de la hauteur. Helen arriva enfin tout en haut et se dirigea vers les portes. Deyem la vit courir d'un point à l'autre du rempart, puis redescendre avec la chaîne du grappin.

— On va pouvoir y aller, dit-elle quand elle fut revenue à la hauteur de ses compagnons.

Deyem et Tyvyys se levèrent et allèrent se mettre en position non loin de la porte. Tous trois s'approchèrent en silence, mirent les trois gardes en joue et firent feu. Ils s'écroulèrent en

silence. Helen partit la première pour s'assurer qu'il n'y avait toujours personne de l'autre côté et indiqua à ses deux coéquipiers de la suivre d'un mouvement du bras. Deyem et Tyvyys passèrent sous l'arche de l'entrée et tous trois se retrouvèrent face aux premières maisons de la ville. Les lieux étaient vides.

— Tout le monde doit être au centre. C'est un peu bizarre, ils devraient encore être assez nombreux. Je me demande où ils sont.

— Ils vous attendaient, fit alors une voix dans leur dos.

Ils se retournèrent et se retrouvèrent en face du Saboteur. Elle avait revêtu sa combinaison intégrale beige et juste devant elle se tenaient deux colosses, identiques à ceux que Deyem et Tyvyys avaient tués. À leurs

mouvements saccadés alors qu'ils mettaient l'escouade en joue, le jeune homme devina qu'il s'agissait de répliquants.

En revanche, devant eux, sortant des maisons, c'étaient de véritables soldats de la Seconde division novalienne qui brandissaient leurs fusils. L'escouade 109 était prise au piège.

On les emmena sous bonne garde jusque dans un entrepôt situé près du cœur de la ville. Il devait être de construction assez récente, ou alors les Novaliens l'avaient très bien entretenu. Ses murs de métal ne montraient aucun signe de rouille et l'intérieur était dénué de poussière. Le Saboteur les fit asseoir au centre après les avoir dépossédés de leurs armes.

Helen avait bien tenté de frapper leur geôlière, quitte à se sacrifier, mais les deux répliquants s'étaient mis devant elle pour éviter tout imprévu.

Ils se retrouvaient maintenant pieds et poings liés en face de leur cible. Celle-ci avait enlevé son masque ainsi que le foulard couvrant sa bouche et les toisait désormais de ses propres yeux. C'était la seconde fois que Deyem voyait ce visage et quelque chose y avait changé. Sans doute un stigmatisme de son dernier duel avec Helen : il était strié par une grande cicatrice allant du bas du nez au début du front.

— Vous êtes les trois derniers membres de la 109, donc. Vous êtes un peu notre équivalent maheri, vous savez ? Kely a construit son groupe sur le même principe que le mien.

Domage pour lui qu'il ait fini par se faire éliminer par ses propres pairs.

La voix du Saboteur avait un ton étrange. Deyem ne comprenait pas pourquoi mais elle parlait avec ironie, comme si la 109 ignorait un détail important et que la jeune femme s'en délectait.

— De quoi est-ce que vous voulez parler ? demanda Tyvyys.

Elle avait dû sentir la même chose que Deyem. Seule Helen se comportait comme si cela lui était égal. Il était dans son habitude de ne montrer aucune émotion face à l'ennemi. Deyem l'avait déjà vue le faire lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Il lui lança un regard qui se voulait rassurant et elle le lui rendit. Même si elle ne bougeait ni les lèvres ni le visage, le jeune homme crut observer

beaucoup de choses dans ses yeux. Il souhaitait pouvoir lui prendre la main une dernière fois avant de mourir mais ne savait pas si on lui laisserait cette occasion. Il avait peur.

— Rien, répondit le Saboteur à Tyvyys. Vous n'avez pas besoin de savoir ce que je prépare.

Alors qu'elle était restée debout jusqu'ici, elle prit le parti de s'asseoir à même le sol, en face d'eux.

— Vous avez joué le jeu, de toute façon. La guerre est perdue.

— On va mourir ? demanda Deyem.

— Éventuellement, répondit le Saboteur. Ça dépendra des Novaliens, en fait. Là, je crois qu'ils vous préparent un bûcher. Vous savez qu'ils adorent les bûchers ?



— Si on doit mourir, j'aimerais bien vous poser une question, insista le jeune homme.

Le Saboteur sembla le regarder de travers, comme s'il s'était montré impoli. Deyem ne savait plus où se mettre et se contenta de baisser le regard. Le Saboteur eut alors un sourire et hocha la tête.

— Vas-y. Je suis là pour ça. Je ne réponds pas à tout, par contre.

Deyem avait toutes les peines du monde à cerner cette femme qui paraissait ne rien prendre au sérieux en aucune circonstance. Il n'avait pas d'intérêt particulier à savoir ce qu'elle allait faire, maintenant qu'ils étaient sans doute fichus. En revanche, il se disait qu'il pouvait peut-être gagner du temps. Dypia était au courant de l'endroit où se trouvait la Seconde

division. Il n'était pas exclu que l'armée républicaine se soit déjà mise en route, auquel cas peut-être qu'elle viendrait les libérer. Cela, bien sûr, était dans le cas où les Novaliens ne les tuaient pas mais les emprisonnaient pour les interroger. En bref, s'il parvenait à montrer qu'il était plus utile vivant que mort, il y avait une chance que le Saboteur l'épargne, lui et les autres. Les chances étaient faibles, il en était conscient, mais il devait essayer.

— Tout ça... Tout ça, vous ne l'avez fait que pour vous amuser ?

Le Saboteur posa une main sur sa poitrine comme si elle venait d'être percée à jour. Son sourire, toujours présent, trahissait néanmoins le fait qu'elle n'était pas sérieuse.

— Vous me croyez donc folle à ce point ?

Elle secoua la tête avec un air moqueur, puis reprit :

— Mais c'est vrai, vous avez raison. C'est du divertissement. Tout ça, c'est une histoire. Vous avez déjà dépassé la scène finale. Maintenant, elle est finie. Ç'a été un plaisir de vous regarder faire. Vous n'en étiez pas les seuls protagonistes, bien sûr. Tout le continent a joué. Même au-delà. La moitié du monde a joué. Les Novaliens sont un assez grand empire, vous savez ?

— Tous les morts, les bûchers dans les villes, c'est un jeu... ? dit Tyvyys. Et vous avez joué à ça depuis le début ? Les troubles et la guerre, juste pour vous divertir ?

Deyem la regarda et comprit qu'elle se retenait d'exploser de colère. Elle devait n'avoir qu'une envie : se défaire de ses liens pour étrangler le Saboteur elle-même. Elle n'aurait de repos qu'une fois que ce serait fait.

— Oui, oui, prenez ça comme vous voulez, pour ce que ça change... répondit le Saboteur. L'épilogue ne peut pas toujours être heureux, de toute façon. Mais vous aurez noté que ce sont les gentils qui ont gagné. J'ai une morale.

Deyem était sans voix. Il lui semblait ressentir la même chose que Tyvyys à l'égard du Saboteur. Helen, elle, restait silencieuse et concentrée. Le jeune homme remarqua alors un détail, revint sur le Saboteur et

s'assura qu'elle n'avait rien remarqué, puis soupira intérieurement.

La logique de l'esprit de cette femme lui échappait. Comment une humaine pouvait-elle avoir une morale aussi tordue ? Elle avait provoqué la mort de millions de personnes innocentes au cours des derniers mois. Pourtant, elle agissait comme si tout cela avait fait partie d'un jeu, comme s'ils n'étaient tous, au fond, que les personnages d'une grande histoire où ils n'étaient pas importants.

C'était vrai, un individu seul avait peu de chances d'influencer le cours de l'histoire. Même le plus grand des chefs d'État ne pourrait le faire que sur une petite période. Ce n'était pas ce que l'on apprenait au sein de la République mais Deyem avait fini par

le déduire. Pour autant, cela n'empêchait pas que chaque vie puisse être importante. Les humains ne venaient pas au monde pour une raison précise.

Il fit alors le rapprochement.

— J'ai compris. C'est pour ça, en fait. Vous avez l'air tout assurée en face de nous, mais si vous faites tout ça, c'est parce que vous ne comprenez pas la vie.

— Je te demande pardon ?

— J'ai bien vu, pas vrai ? On ne vient pas au monde pour une raison. On est juste le fruit d'une évolution qui s'est faite au hasard. On s'est construit un monde, mais il disparaîtra un jour. Ce n'est que du divertissement.

Le Saboteur ne souriait plus mais ne semblait pas pour autant

désarçonnée. Elle se contentait d'écouter le raisonnement de Deyem avec un calme olympien.

— Vous avez fait tout ça pour influencer le monde et parce qu'au fond, vous ne voyez aucune raison à l'existence. Donc vous voulez vous amuser. Vous vous croyez à ce point supérieure aux autres sans même vous en rendre compte. Au fond, vous êtes celle qui a le moins compris comment le monde fonctionne.

Cette fois-ci, le Saboteur esquissa un mouvement. Elle se leva, marcha jusqu'à Deyem puis, sans prévenir, lui asséna un coup de pied droit dans le ventre. Alors qu'il tombait par terre avec un cri de douleur, elle lui donna un nouveau coup, puis un autre, puis encore un autre. Elle semblait chercher à le faire taire. Deyem

n'avait pas pour autant l'intention de cesser de parler. Il cracha de la bile et conclut :

— C'est dommage... parce que vous avez beau avoir réfléchi un plan aussi monumental... vous êtes incapable de voir ce qu'il y a sous votre nez.

— Allons bon. Et qu'est-ce que c'est ?

Helen bondit alors en avant, les mains libres, et retomba de tout son poids sur le Saboteur. Cela faisait plusieurs minutes qu'elle s'activait à défaire ses liens. Deyem avait cherché à faire parler leur geôlière mais il ne s'était pas attendu à être aussi efficace. Il avait réussi à la faire s'approcher de lui et Helen n'avait pas perdu de temps. Elle avait saisi l'opportunité et engagé le combat.



Deyem et Tyvyys, eux, ne pouvaient rien faire d'autre que regarder.

Les répliquants du Saboteur s'activèrent alors. Ils levèrent leurs armes et tirèrent plusieurs coups de feu en direction d'Helen. Cette dernière se baissa pour esquiver le premier projectile puis bondit sur la gauche, évitant le deuxième, et vint se positionner juste derrière le Saboteur. Elle attrapa ses mains et les serra pour l'empêcher de bouger. Ses jambes avaient beau toujours être liées, elle était parvenue à prendre le meilleur sur son ennemie.

— Descendez les autres, ordonna le Saboteur d'une voix étouffée. On a assez joué.

— Tu as raison, fit une nouvelle voix venue de l'entrée de l'entrepôt.

Deyem aurait pu la reconnaître entre mille et se dit que c'était impossible. Pourtant, quand il tourna la tête, ce fut bien la silhouette juvénile et la tête blonde d'un androïde qui apparut dans son champ de vision. Une partie de son visage était détruite et ses cheveux blonds étaient à moitié carbonisés, mais son œil gauche et sa bouche fonctionnaient toujours. Kely fit quelques pas dans l'entrepôt et adressa un grand sourire à ses anciens subalternes. Dans le même temps, il leva un bras, dévoilant le petit appareil qu'il tenait dans sa main. C'était un genre de détonateur, un bouton rouge en haut et de petits filaments électriques rougeâtres tout le long. Kely pressa le bouton et un son strident retentit dans l'entrepôt.

L'instant d'après, les deux répliquants s'effondrèrent sur le sol. L'androïde leur avait envoyé une impulsion électromagnétique ; une onde qui perturbait l'électronique dans une large zone. Kely s'était tenu derrière l'appareil mais avait tout de même subi quelques dommages. Il avait le genou à terre. Deyem, lui, ne comprenait plus rien. Était-il dans un rêve ?

— Ordure, murmura le Saboteur, estomaquée.

C'était la première fois que Deyem lui voyait un visage pareil. Kely marcha vers le jeune homme et entreprit de défaire ses liens, puis lui tendit une arme à feu qu'il avait gardée dans son holster.

— Mon pistolet à ambre. Fais attention, il est assez puissant, quand même.

Deyem prit l'arme, hébété, tandis que Kely allait libérer Tyvyys à son tour. Le jeune homme, lui, se mit debout, le pistolet en main, continuant à regarder Kely. Il était de plus en plus perdu.

Helen, de son côté, maintenait toujours le Saboteur immobile, mais celle-ci se défendait et empêchait la mercenaire de remonter les mains jusqu'à sa gorge.

Deyem reprit ses esprits et marcha vers elles dans l'intention d'en finir une fois pour toutes. Voyant le jeune homme se rapprocher, Helen desserra quelque peu son étreinte, ce dont son adversaire profita pour lui asséner un coup de coude au ventre. Helen perdit

l'équilibre et tomba à terre, le souffle coupé. Mais le Saboteur ne bougeait plus.

— Toi, tu es juste humaine, dit Deyem. Tu ne vas pas esquiver comme tous les autres.

Le Saboteur lui répondit sur un ton de nouveau ironique :

— Alors vas-y. Qu'est-ce que tu attends ?

Deyem prit une grande inspiration. Il hocha la tête et pressa enfin la détente. Le coup de feu retentit dans l'entrepôt. Il fut suivi d'un silence presque sépulcral. Le Saboteur, le front brûlé et percé, resta encore debout le temps de prononcer quelques mots à l'intention de Kely :

— Tout ça pour ça... vraiment ?

Puis elle se laissa tomber dans une position grotesque, un léger sourire demeurant sur ses lèvres mortes.

Cette fois-ci, c'était fait. L'escouade 109 avait atteint son objectif. Elle avait éliminé le Saboteur, mais il restait encore une chose à faire. Deyem se tourna vers Kely. Tous les regards étaient maintenant portés sur l'androïde, qui ne perdit pas pour autant son air jovial.

— Félicitations ! s'exclama-t-il. Quel final, quel final ! Vous avez su me surprendre. C'était impressionnant.

Deyem fronça les sourcils. Il avait l'impression que Kely essayait de l'embobiner. Il en avait assez de la manipulation, mais il venait encore de commettre un meurtre. Il n'en pouvait

plus. Il lâcha le pistolet et se mit à genoux, la respiration haletante. Helen vint se poser à ses côtés et le prit dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas. C'est fini.

— Non, dit Tyvyys. Ça ne l'est pas.

Elle marcha vers Deyem et ramassa le pistolet, qu'elle tourna ensuite vers Kely.

— Merci d'être venu. Ça nous facilite la tâche.

Elle tira et l'œil valide de l'androïde explosa à l'impact. Elle tira une seconde fois dans le torse de Kely, puis dans son cœur, puis à nouveau dans sa tête. Il aurait peut-être pu esquiver, mais l'impulsion électromagnétique qu'il avait envoyée l'avait lui-même affaibli. Réduit en morceaux, la moitié de son globe

oculaire pendant de son orbite, il s'écrasa contre le sol et émit quelques grésillements. Tyvyys n'en avait cependant pas fini. Elle avança jusqu'à lui et écrasa son pied dans son visage, dans son ventre, dans ses jambes, jusqu'à ce que le corps de l'androïde soit méconnaissable. Une fois qu'il ne fit plus aucun bruit, Tyvyys se laissa tomber elle aussi et fondit en larmes.

Ils restèrent tous trois ainsi, face aux restes des deux individus qui avaient joué avec leurs vies pendant tout ce temps. Passé une minute, Helen se releva et enjoignit ses camarades à faire de même.

— Le Saboteur a dit que les Novaliens préparaient un bûcher. On ferait mieux de partir avant qu'ils n'arrivent.



Deyem hocha la tête et accepta la main que sa compagne lui tendait. Il la prit à nouveau dans ses bras et ils échangèrent un baiser fugace. Helen sourit.

— Allez, murmura-t-elle en désignant la porte de l'entrepôt.

Ils s'y dirigèrent pour ressortir de la bâtisse. Une fois dehors, ils purent constater qu'une bataille était en cours. L'intérieur de l'entrepôt devait être très bien isolé car ils n'avaient pas entendu le moindre son venant de l'extérieur jusque-là. Mais les armées coalisées étaient bel et bien arrivées sur les lieux, à peine une heure après l'escouade elle-même. Deyem était bouche bée. La Conseillère Dypia n'avait pas perdu de temps.

Les Novaliens se défendaient bec et ongles mais pour la première fois

du conflit, ils étaient en infériorité numérique. La dernière bataille n'avait causé aux Coalisés que des pertes superficielles, au contraire de celles bien plus lourdes de leurs adversaires. La République et ses alliés avaient désormais l'avantage et assaillaient le Royaume d'Hazo pour en finir. La plupart des soldats présents, qu'ils soient maheris ou firenéens, allaient à cheval. Pour l'heure, il ne devait s'agir que de la cavalerie, qui avait pris les devants pour attaquer la cité et prendre les Novaliens par surprise.

— Mieux vaut se remettre en sécurité d'abord, dit Helen. Les Coalisés sont en train de prendre la ville.

Deyem et Tyvyys la suivirent alors qu'elle prenait le chemin devant

mener à la sortie. Ils n'avaient pas eu beaucoup de temps pour voir par où ils devaient aller après leur capture, mais Helen semblait y avoir pensé dès le début. En effet, elle se dirigeait dans les ruelles comme si elle avait déjà bien exploré l'endroit. Deyem reconnaissait par moments un élément de décor qu'il avait déjà aperçu, mais c'était tout. Bientôt, ils arrivèrent en vue de la grande muraille de pierre d'Avlafat. Ce côté-ci de la ville n'avait pas encore trop subi les tirs d'artillerie. Les maisons à colombages autour d'eux étaient plus petites ici, et enfin ils atteignirent le boulevard circulaire entourant toutes les habitations.

— Les Novaliens arrivent par là !

À l'injonction de Tyvyys, Helen et Deyem regardèrent sur leur gauche.

En effet, un contingent d'infanterie ennemi était parvenu à contourner les Coalisés et se préparait à les attaquer sur leur flanc. Les Maheris à la porte les remarquèrent aussi et donnèrent l'alerte sans tarder. Alors que les premières salves d'ambre illuminaient le boulevard, une ligne de boucliers se mit en place pour défendre l'endroit. L'entrée visée par l'escouade se trouvait cependant de l'autre côté.

— Tant pis, dit Helen. Montons sur la muraille.

Changeant de direction, ils s'engagèrent dans un escalier fait de grands blocs gris au taillage grossier. Arrivés en haut du rempart, ils s'arrêtèrent enfin et s'accordèrent une pause tout en observant les environs.

Il n'y avait aucun Novalien sur les murailles. Ceux qui se trouvaient aux

portes avaient dû battre en retraite vers le centre et les Coalisés s'étaient chargés des autres. Quelques cadavres traînaient ça et là.

La Seconde division novalienne était la seule qui était encore à peu près entière. Les fuyards de la dernière bataille allaient peut-être reformer les rangs mais ils ne pourraient repousser les Coalisés désormais. Tout au plus parviendraient-ils à retourner au sein de leur empire afin de transmettre le message : les autorités novaliennes avaient envoyé une gigantesque armée à la conquête du continent et cette armée était revenue brisée par une bombe dévastatrice.

Au moment où Deyem réfléchissait à cela, une puissante détonation retentit vers le centre de la

ville, suivie par une gigantesque déflagration qui balaya nombre de maisons sur son passage, formant un nuage d'échardes rouges. Ces mêmes échardes retombèrent en une pluie meurtrière et explosèrent à leur tour, rasant le reste du centre-ville. La poussière et la neige soulevées par l'explosion arrivèrent jusqu'aux rues périphériques, que Deyem, Tyvyys et Helen pouvaient observer depuis leur position.

De loin, le jeune homme aperçut les restes de l'entrepôt où ils avaient passé la dernière heure. L'explosion l'avait soufflé et à ses débris s'étaient ajoutés ceux des maisons alentours. Le clocher de la ville s'était effondré et avait déversé ses pierres sur le reste de la construction. Kely et le Saboteur étaient enterrés dessous. Il faudrait

des mois avant que l'on ne déblaie les lieux pour retrouver leurs corps. Peut-être même que la ville serait abandonnée car vide et trop proche des frontières novaliennes. Depuis son point d'observation, Deyem pouvait aussi apercevoir les montagnes d'Ikenast. Le massif s'étendait sur une très longue distance au-delà de la ville d'Avlafat. Les Novaliens devaient déjà être en train de traverser ses vallées rocailleuses afin de retourner là d'où ils étaient venus.

— On ferait mieux de partir, non ? proposa Deyem.

Helen acquiesça. Les Novaliens sortaient de l'autre côté de la ville. Les combats cessaient peu à peu. La ville d'Avlafat serait bientôt abandonnée.

Ils prirent donc le chemin de l'escalier, descendirent et passèrent sous le porche. Ils marchèrent jusqu'en bas de la colline sur laquelle on avait construit la ville. Là, la cavalerie coalisée avait établi des quartiers provisoires. On entendait au loin l'arrivée de l'infanterie, tandis que l'artillerie était déjà sur les lieux et avait participé à la prise de la ville. Deyem, Helen et Tyvyys attendirent que la Conseillère Dypia soit sur les lieux afin de lui faire leur rapport. Le Saboteur était mort mais cela s'était fait au prix de la vie de Kely, leur capitaine. Eux s'en étaient sortis. Tous trois avaient décidé de mentir d'un commun accord. Kely était la taupe de l'armée coalisée et avait causé plusieurs défaites militaires graves. Maintenant que le moral des troupes



était gonflé à bloc, dévoiler cette information pourrait avoir des effets néfastes. Tant pis pour la réalité historique, la guerre était gagnée. Deyem se disait que dans quelques années, il aurait l'occasion d'en parler et d'avouer ce qu'il s'était passé à Avlafat.

Alors qu'ils se dirigeaient vers leurs montures, qu'ils avaient laissées à la lisière de la forêt, ils croisèrent une patrouille d'androïdes qui marchait vers le reste de l'armée. Deyem les regarda avec une pointe d'appréhension, mais il savait qu'ils n'étaient responsables de rien. Il y avait quelque chose qu'il avait enfin compris avec Kely : ce n'était pas un androïde comme les autres. Deyem était prêt à parier que le capitaine de l'escouade était sorti récemment du

Laboratoire Principal de la République. Conçu pour être le premier d'une nouvelle génération d'androïdes, son libre-arbitre trop prononcé avait pris les scientifiques de cours. Il était la preuve que les robots ne devaient pas être trop développés en ce sens. Kely n'avait pas tenté, comme certains le prédisaient parfois, d'asservir les humains ou de prendre le pouvoir quelque part. Ces concepts ne devaient même pas exister dans son esprit. Mais justement, puisque lui, il existait, il avait décidé de s'amuser, peu importe que ce soit aux dépends des autres puisqu'il n'avait pas de compatriotes ni d'équivalent : il était unique en ce monde.

Le jeune homme voyait déjà son avenir proche devant lui. La guerre

était presque terminée. La mission de l'escouade 109 étant accomplie, on lui rendrait peut-être son ancienne affectation. Il redeviendrait interprète dans l'armée régulière. Helen, elle, retournerait au mercenariat. Il ferait tout pour qu'ils ne s'éloignent pas l'un de l'autre. Il espérait juste qu'elle le suivrait. Si ce n'était pas le cas, il se demandait s'il serait prêt à la suivre. Peut-être que oui. Kely les avait bien engagés tous deux pour une raison. Dans un sens, l'androïde et eux se ressemblaient, car ils aimaient l'adrénaline, les combats, les tactiques et la guerre. Deyem avait été tribun et une guerre de mots restait un conflit. Il vivait pour eux et il aurait l'occasion de continuer à le faire s'il partait avec Helen. Il allait devoir

réfléchir à tout cela dans les prochaines heures.

Tyvyys, elle, retournerait dans son royaume. Elle était préfète en Firenea et sa mission pour son roi venait de s'achever, elle aussi. La victoire était à la clé et c'était en partie grâce à elle. Elle deviendrait célèbre, voire même une personnalité politique de premier plan si elle le désirait, mais Deyem n'était pas certain que ce soit le cas. Tyvyys pouvait retourner au sein de sa famille et conserver son poste administratif sans chercher à monter plus haut. Elle avait déjà ce qu'elle voulait et s'en satisfaisait, surtout maintenant que la menace novalienne était écartée. Pourtant, elle aussi aimait l'aventure, Deyem en était certain malgré ce qu'elle avait pu dire. Il se demandait si sa participation à

l'escouade 109 ne l'avait pas amenée à changer. Il ne serait pas étonné de la voir s'impliquer davantage à l'avenir dans les affaires du continent.

Ils n'allaient pas retourner au château d'Oborim. Celui-ci était désormais vide, jusqu'à ce qu'une autre personne ne décide de l'investir. Le jeune homme se demanda s'il ne pouvait pas le faire. Il avait vu la somme de sa rémunération sur le contrat qu'il avait signé. Il y avait peut-être de quoi acheter le bâtiment, et il pouvait toujours faire une proposition au Conseil. Après ses faits d'armes et compte tenu du fait que l'endroit était inutilisé, on le lui accorderait peut-être. Mais il savait qu'il ne pourrait pas. Le château d'Oborim garderait à jamais le souvenir de la trahison de Kely. En

revanche, cela lui avait donné une autre idée.

— Helen, dit-il.

La jeune femme se tourna vers lui et l'interrogea du regard.

— Tu vas retourner au mercenariat, ensuite ? demanda Deyem.

Elle hésita quelques instants puis haussa les épaules.

— Je ne sais pas ce que je vais faire. Ça fait longtemps que je n'ai pas été aussi indécise.

— Alors est-ce que tu voudrais qu'on continue ?

— Je ne comprends pas.

Le jeune homme sentit, sans qu'il puisse se contrôler, un sourire se dessiner sur son visage.

— Je parle de continuer ce que l'on faisait déjà. Tu m'as dit toi-même

que les guerres avaient lieu même quand aucune armée ne faisait mouvement. Pourquoi l'escouade 109 devrait cesser d'exister à partir de là ? Pas sous ce nom, bien sûr, mais sous un autre.

Helen resta immobile alors qu'elle venait d'attraper la bride de son cheval. Tyvyys attachait quelques réserves de nourriture sur la selle du sien et s'apprêtait à s'y hisser. Elle les attendait pour le véritable au revoir.

La mercenaire finit par soupirer et lança à Deyem un regard résigné. Le jeune homme crut cependant discerner que son visage était rayonnant.

— Pourquoi pas. Commençons par finir tout ça.

— Euh, oui... dit Deyem. Tyvyys, en l'absence de Kely, comme je suis le seul de la République ici, je suis à

la tête de l'escouade. Donc je me débrouillerai pour que tu reçoives ton salaire.

Son visage s'était crispé à l'idée de devoir gérer des questions administratives, mais c'était une corvée à laquelle on n'échappait jamais. La préfète hocha la tête et s'approcha de lui pour le serrer dans ses bras. Elle fit ensuite de même avec Helen. C'était la troisième fois que Deyem la voyait aussi émotive. Il commençait à s'y habituer.

— Vous allez me manquer.

— Faisons en sorte que ce ne soit pas la dernière fois.

— Très bien, murmura Tyvyys, avant de monter pour de bon sur son cheval et de se mettre en route.

Sa monture partit vers le sud et disparut dans la forêt. Deyem espérait



qu'elle ne manquerait de rien jusqu'à son retour chez elle.

Comme lui et Helen étaient seuls, ils s'étreignirent à nouveau, plus longuement cette fois-ci. Il avait hâte de retourner au château d'Oborim. Cet endroit était devenu un véritable foyer même si tout ne s'était pas déroulé comme il l'avait prévu. Revenir en ces lieux et parcourir ces chambres lui remémorerait tout ce qu'il avait accompli, ses bonnes actions comme ses erreurs. La trahison de Kely resterait vive et ne partirait pas, mais il faudrait bien qu'il fasse avec.

Le reste de sa vie l'attendait et puisqu'il en avait conscience, il saurait en profiter au mieux.

## Épilogue

— Bien sûr que j'ai survécu.  
Comment je pourrais te parler, sinon ?

Kely adressa à la jeune fille en face de lui un sourire espiègle.

— Mais ton histoire est trop prévisible dans ce cas, répondit-elle.  
Et puis, comment tu as fait ? S'ils t'ont détruit, ce n'est pas toi... ah, si,

j'ai compris ! C'était un répliquant, c'est ça ?

L'androïde hocha la tête pour confirmer.

— Je me demande si l'idée les a effleurés. Oui, bien sûr, c'était un répliquant. Je l'ai construit moi-même ! J'ai passé trois mois à travailler dessus dans le laboratoire, en même temps que les pivouines. Je le pilotais à distance. Par contre, pour le Saboteur, ils l'ont vraiment tuée. Je trouvais que c'était un bon retournement de situation. La preuve, même elle ne s'y attendait pas ! Comme quoi les humains ont encore du chemin à faire.

— Mais pourquoi tu ne les remplaces pas, alors ? demanda la jeune fille.

— Tu as envie de disparaître ?

— C'était une simple question.

L'androïde éclata de rire, lui signifiant qu'il se moquait d'elle. Elle se renfroigna et il la regarda avec bienveillance, comme pour s'excuser de l'avoir vexée. Elle n'avait que quatorze ans et il trouvait amusant de discuter avec un humain qui faisait sa taille, pour une fois.

— En fait, on m'a posé de nombreuses fois cette question. Mais regarde tout ce que j'ai fait. Imagine que les androïdes remplacent les humains. On n'aurait aucune raison de vivre sans rien pour s'amuser. On finirait par détruire le monde et on se détruirait nous-mêmes. Il y en a qui disent que les humains ont un penchant pour l'autodestruction. C'est parce qu'ils sont assez intelligents pour se rendre compte que la vie n'a pas de sens par elle-même. Mais au

moins, ils sont retenus par leurs instincts animaux. Ils se reproduisent, ils s'aiment, ils se protègent. Imagine qu'on leur coupe tout ça.

— Ça donnerait le Saboteur ? proposa la jeune fille.

— Surtout moi, en fait. Mais c'est vrai que c'est un bon exemple. En tout cas, il vaut mieux pour moi que les humains continuent à prospérer. Comme ça, après ma mort — parce qu'elle viendra bien un jour —, je serai peut-être dans leurs livres d'histoire.

Il lui tapota le front et la regarda droit dans les yeux alors qu'elle levait la tête. C'étaient des yeux bleus dans lesquels il discernait plus d'ambition encore qu'il n'en avait vu chez sa complice précédente.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu étais son apprentie, non ?

Mais maintenant qu'elle est morte, la lignée est brisée.

— Je ne sais pas, répondit la jeune fille. Je ne suis pas comme elle. Je vais faire comme toi et voyager. Je pourrais venir avec toi si tu arrêtes de faire des bêtises.

Kely prit un air effaré.

— Tu voudrais que je devienne gentil ? Ne m'en demande pas trop. Si je trouve de quoi m'amuser, je le ferai. Mais bon, entre-temps... allez, c'est d'accord. Tu ne m'as toujours pas dit ton nom, d'ailleurs. Comment tu t'appelles ?

— Drys, répondit l'intéressée.

Un sourire radieux sur le visage, elle se blottit contre l'androïde. Il ne produisait pas beaucoup de chaleur mais il faisait tout de même très froid ici, alors c'était mieux que rien.

L'un contre l'autre, ils  
contemplèrent au loin l'armée  
novalienne qui repartait entre les  
montagnes.

FIN.